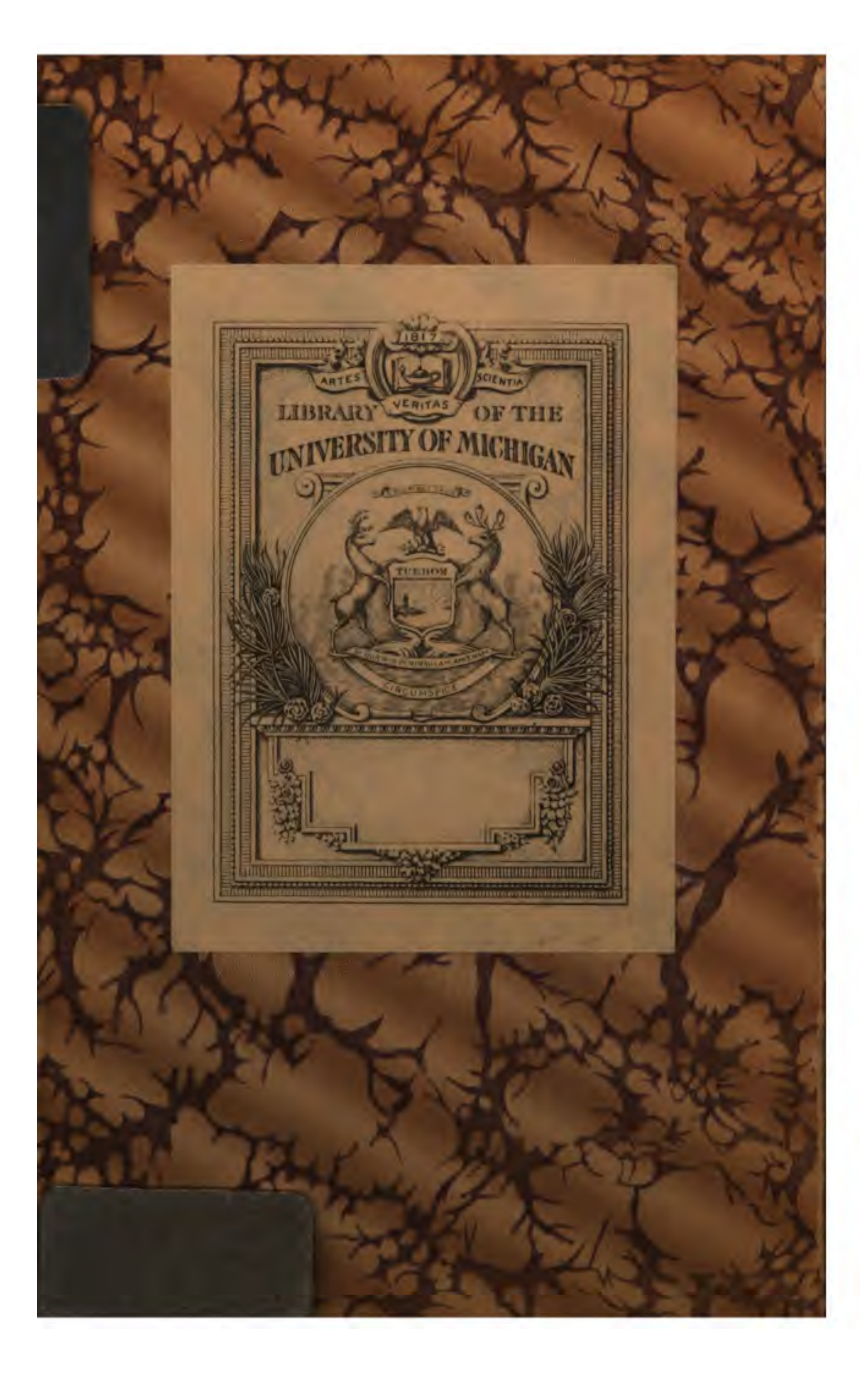


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE





ROMAIN ROLLAND

L'HOMME

ET

L'ŒUVRE

OUVRAGES DE M. PAUL SEIPPEL

Terres lointaines. Voyage autour du monde. Illustré. Paris, Perrin. Lausanne, Payot. (*Épuisé.*)

Les Deux Frances et leurs origines historiques. Paris, Alcan. Lausanne, Payot.

La Critique des « Deux Frances ». Genève, Jullien.

La Suisse au dix-neuvième siècle, ouvrage illustré en trois volumes, publié sous la direction de M. Paul Seippel. Lausanne, Payot.

Escarmouches. Lausanne, Payot.

Adèle Kamm, biographie, 8e mille. Paris, Fischbacher Lausanne, Payot.

Romain Rolland et son *Jean-Christophe*. Paris, Ollendorff.

Cliché Pirou.

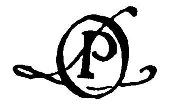
Romain Rolland

PAUL SEIPPEL

ROMAIN ROLLAND

L'HOMME ET L'ŒUVRE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
Société d'Éditions Littéraires et Artistiques
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART :

Quinze exemplaires sur papier de Hollande

AUX AMIS DE JEAN-CHRISTOPHE

Est-il besoin de vous le dire? L'auteur de ce petit livre est un des vôtres. Un camarade très cher, le regretté Gaspard Vallette, lui avait envoyé un volume intitulé l'Aube *en lui écrivant : « Voici un roman pour toi. Le héros est un musicien. Ce n'est pas mon affaire. » La première condition, en effet, pour être un digne membre de notre grande famille est d'aimer, pardessus tout, la musique. Que ceux qui, d'aventure, ne porteraient pas Beethoven dans leur cœur passent leur chemin! Nous n'avons rien à voir avec ces gens-là.*

Non seulement l'auteur se targue d'être

un des aînés de la famille Christophe. Mais il cultive encore une de ces petites faiblesses d'amour-propre, ou, si l'on veut, une de ces curieuses excroissances morales que son compatriote Tœpffer appelait un « bourgeon ». Dans ce monde, où tout est vanité, chacun a un bourgeon, à moins qu'il n'en ait plusieurs. Or le bourgeon le plus florissant de l'auteur est l'intime satisfaction d'avoir été le tout premier à parler de Jean-Christophe *dans un article publié par* le Journal de Genève, *le 2 juillet 1905. Si quelqu'un, d'aventure, venait à lui contester son droit de priorité, ce serait pour lui un vrai chagrin. Il est à espérer que personne ne voudra commettre une si méchante action.*

Même en admettant que quelque critique inconnu, français, anglais, allemand ou belge ait eu l'indiscrétion de devancer l'auteur, en consacrant un entrefilet à Jean-

Christophe, *nul à coup sûr n'a suivi de plus près la longue carrière du héros qui fut, durant huit années, l'ombre de Romain Rolland.*

Par la parole et par la plume, l'auteur s'est efforcé d'être quelque chose comme le Jean-Baptiste de saint Christophe. Chaque jour il mettait en pratique le pieux adage latin :

Christophori faciem die quacunque tueris,
Illa nempe die non morte mala morieris.

Non seulement il n'est pas décédé de mort violente, mais Christophe lui a été, sans cesse, secourable. Juché sur les épaules du bon géant, il a passé, fort à son aise, le fleuve aux eaux tumultueuses. Et, comme le passeur d'eau continue de remplir fidèlement son office, il engage tous les pèlerins qui se trouvent en détresse, sur la rive, à recourir au saint bénévole.

Quiconque a voyagé longtemps aux côtés d'une ombre, éprouve le désir de connaître l'homme auquel cette ombre appartient. Quiconque a lu Jean-Christophe *veut savoir qui est Romain Rolland. C'est précisément pour satisfaire à ce désir si légitime que ce petit livre a été écrit.*

Grâce au bienheureux Christophe, l'auteur a eu le privilège de se lier d'amitié avec Romain Rolland. Une correspondance active lui a permis de suivre de près l'élaboration du grand œuvre et de marquer, avec quelque précision, les étapes parcourues par un esprit voué, semble-t-il, au mouvement perpétuel.

Il va de soi que, puisqu'il s'agit d'un homme vivant — bien vivant, Dieu merci ! — les indications qui pourront être données ici ne sont que provisoires. Nous en garantissons toutefois l'exactitude documentaire.

Amis de Jean-Christophe, c'est à vous que s'adresse ce livre, non à d'autres. Son but est de vous aider à pénétrer plus avant dans la pensée d'un écrivain que vous aimez et auquel vous devez beaucoup. Pour un grand nombre d'entre vous, il fut et demeure un guide.

Dispersés dans le monde entier, vous êtes semblables à ceux qui tentèrent de construire la chimérique Babel. Vous parlez toutes les langues de la terre. Vos croyances sont diverses. Il faut pourtant qu'il y ait entre vous quelque secrète parenté, puisqu'aussi bien c'est pour vous être reconnus en Jean-Christophe que vous êtes devenus ses amis. Un accord tacite vous unit. Et, par là-même, vous prouvez qu'au-dessus des discordes qui troublent aujourd'hui l'univers et le bouleverseront peut-être demain, une entente s'établit entre les âmes de bonne volonté, et que les disso-

nances se résoudront un jour en une sereine harmonie.

Patients ouvriers qui vous ignorez les uns les autres, travaillez, sans trêve, à votre œuvre commune. Construisez quelque tour gigantesque, avec l'ambition téméraire d'escalader le ciel.

Genève, mars 1913.

P. S.

ROMAIN ROLLAND

I

LA LUTTE

Il peut y avoir, dans la littérature française d'aujourd'hui, des talents plus adroits et plus raffinés. C'est par la valeur de sa personnalité morale que Romain Rolland est hors de pair. Cet écrivain a un mérite qui prime tous les autres : celui d'être sincère et vrai jusqu'au fond. « On s'attendait de voir un auteur et on trouve un homme. » N'est-ce pas la plus belle des trouvailles et l'une des plus rares qui se puissent faire ? Pour trouver un homme, dans la république des lettres, il

faut allumer la lanterne de Diogène. On ne le découvrirait pas aisément dans la cohue de ce que Romain Rolland lui-même a appelé « la Foire sur la place », foire aux vanités où les réputations sont tarifées et se paient à beaux deniers comptants. Sans doute, pas plus aujourd'hui qu'autrefois, la France ne manque, dans le domaine de l'esprit, de gloires qui soient pures. Mais il faut savoir les discerner. Et ce n'est pas facile. La littérature en vogue prend de plus en plus le caractère d'une industrie qu'il faut classer dans la catégorie des industries insalubres. Tout est faussé par un mercantilisme éhonté. Les auteurs qui cherchent le succès immédiat n'ont plus pour but unique de s'exprimer eux-mêmes, de donner à leurs rêves une forme faite pour la durée ; ils sont de bons commerçants qui suivent la mode du jour et s'enquièrent des goûts de la clientèle pour

lui fournir l'article qu'elle demande. De vulgaires histrions sont sacrés génies, aux sons d'une réclame organisée par eux-mêmes ou par leurs barnums. De rares écrivains — André Suarès, pour ne citer qu'un nom — restent dans l'ombre, ignorés du grand public.

Par la bouche d'un de ses héros, Olivier, Romain Rolland nous a dit dans quelle atmosphère déprimante étouffait, à la fin du siècle dernier, la jeunesse idéaliste française, éprise de loyauté intellectuelle et de propreté morale. Il s'est exprimé plus directement encore sur ce sujet dans la préface de *la Foire sur la place :*

Combien nous avons souffert ! Et tant d'autres avec nous, quand nous voyions s'amasser, chaque jour, autour de nous, une atmosphère plus lourde, un art corrompu, une politique immorale et cynique, une pensée veule, s'abandonnant au souffle du néant

avec un rire satisfait... Nous étions là, nous serrant l'un contre l'autre, angoissés, respirant à peine... Ah ! nous avons passé de dures années ensemble. Ils ne se doutent pas, nos maîtres, des affres où notre jeunesse s'est débattue sous leur ombre !...

La « prostitution intellectuelle » tenait le haut du pavé. Dans le tumulte de la foire, il semblait que toute parole de vérité dût être couverte par les coups de grosse caisse et les glapissements des pitres. C'est alors qu'avec les ressources les plus modestes, un ami de Romain Rolland, Charles Péguy, fonda *les Cahiers de la Quinzaine*. Charles Péguy est, lui aussi, un écrivain d'une puissante originalité. Il était depuis longtemps connu et apprécié à sa valeur dans les milieux lettrés. L'Académie française a révélé son nom au grand public, en lui accordant, sur la proposition de Maurice Barrès, un prix im-

portant pour son *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*. C'est un rude et robuste ouvrier « en qui survit, a dit Romain Rolland (1), l'âme raisonneuse et mystique des maîtres d'œuvres gothiques ».

Les *Cahiers de la Quinzaine* ne sont pas une revue, mais de petits volumes, publiés périodiquement, et contenant chacun une œuvre complète, ou un fragment d'œuvre important. Tout étant vicié par la réclame, Charles Péguy résolut de s'en passer complètement. Jamais il n'a voulu démordre de ce principe. Il l'applique avec une logique invraisemblable. Pas une annonce, rien. Loin du tumulte des boulevards, il s'est retiré, comme un ermite, dans une petite boutique obscure de la vieille rue de la Sorbonne. C'était une gageure. Charles Péguy l'a gagnée. Les

(1) Chronique parisienne de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*. Novembre 1911, p. 400.

Cahiers de la Quinzaine existent depuis plus de douze ans, le premier volume ayant paru en janvier 1900. La liste serait trop longue des jeunes talents qu'ils ont révélés : citons au hasard les frères Tharaud et Moselly, tous trois, dans la suite, lauréats de l'Académie Goncourt, Pierre Hamp, le Gorki français, Louis Gillet, le critique d'art, les poètes François Porché et André Spire, Daniel Halévy, André Suarès, le génial auteur de *Voici l'homme*, enfin Romain Rolland lui-même, qui, en première édition, a donné aux *Cahiers* presque tous ses ouvrages : ses drames populaires, ses biographies de héros, et son œuvre maîtresse, *Jean-Christophe*.

Non seulement, cet original de Jean-Christophe prétendait faire son chemin en se passant des « marchands de gloire », mais il les provoquait, il révélait leurs tripotages malpropres, il les clouait au pi-

lori. On conçoit que ce terrible homme se soit fait des ennemis. Au début, il avait été assez bien accueilli. Une élite intellectuelle le soutenait envers et contre tous. Au mois de décembre 1905, Romain Rolland s'était vu décerner le grand prix de *la Vie heureuse*. Quelques articles sympathiques furent consacrés à *l'Aube*, au *Matin*, à *l'Adolescent* (1). Mais, autour de *la Foire sur la place*, le silence se fit, à peine interrompu par quelques voix amies. *Jean-Christophe* n'en frayait pas moins sa voie, lentement et sûrement. A mesure qu'il avançait dans sa grande œuvre, Romain Rolland s'est senti entouré d'un cercle de sympathies de plus en plus large. En dehors de l'élite dont nous par-

(1) En particulier, par M. Louis Gillet, dans le *Journal des Débats* du 16 août 1905, et par M. Gaston Deschamps, dans *le Temps* du 10 décembre 1905 (voir à l'Appendice).

lions tout à l'heure et du groupe fidèle des abonnés français des *Cahiers*, c'est en Angleterre, en Italie, et dans la Suisse romande (1) qu'il a trouvé ses premiers et ses plus chauds admirateurs. Il a eu ce sentiment vivifiant d'être entouré d'une famille spirituelle à laquelle il donne beaucoup, du meilleur de son être et de sa pensée, et dont il reçoit, en échange, des dons semblables. Souvent il me l'a dit, ce sont ces amis inconnus, répandus un peu partout dans le monde (2), qui lui ont

(1) « Je suis vraiment touché, m'écrivait Romain Rolland, le 22 avril 1909, de la constante sympathie que mes efforts rencontrent chez vous. Mon *Christophe* doit beaucoup à votre petite France plus grave, où, dès ses premiers pas, il a trouvé des amis qui l'ont défendu. »

(2) A l'étranger comme en France, une élite intellectuelle a d'emblée compris la valeur et la portée de *Jean-Christophe*. On trouvera à l'Appendice des extraits d'articles publiés par les critiques les plus autorisés des principaux pays d'Europe. Parmi

donné le courage de poursuivre une entreprise dont le succès paraissait impossible. Songez donc, un roman en dix volumes, alors que les lecteurs français ont peine à supporter deux volumes ! Et ces dix volumes paraissant d'abord aux *Cahiers de la Quinzaine*, par petites tranches, à longs intervalles, et dans des conditions invraisemblables, au dire de ceux qui connaissent le métier de la librairie !

En dépit de tout, *Jean-Christophe* a triomphé. Il ne cesse de monter en pleine lumière. Des traductions ont paru dans presque toutes les langues (1). Chaque

ceux qui ont le plus fait pour propager l'œuvre et la pensée de Romain Rolland, il faudrait signaler, dans les pays de langue allemande, MM. Hermann Babr et Stefan Zweig ; en Angleterre, MM. Wells et Arnold Bennet ; en Danemark, M. Georges Brandès ; en Suède, Mme Ellen Key ; en Amérique, M. Upton Sinclair.

(1) Il n'a pas été publié, jusqu'ici, de traduction

pays a son volume de prédilection. En Suisse, on préfère *l'Aube ;* en Italie, *l'Adolescent;* en Allemagne, *la Révolte;* en Angleterre, *Antoinette ;* en France, *Dans la maison*, *les Amies* et *la Nouvelle Journée;* en Amérique, *le Buisson ardent*. Ces préférences ne pourraient-elles pas donner lieu à d'intéressantes considérations de psychologie ethnique ? De l'étranger, *Jean-Christophe* revient en France. A Paris, les éditions se multiplient (1). On l'écoute, on compte avec lui. C'est une force qui se déploie pour le bien et pour la vérité. Et les « marchands de gloire » rentrent dans l'ombre. Demain, ils seront bien forcés de suivre le mouvement de l'opinion. « Ils

de *Jean-Christophe* en langue italienne, mais les Italiens lisent avec passion l'édition française.

(1) Sans compter l'édition primitive des *Cahiers de la Quinzaine*, *l'Aube* a dépassé sa 40e édition, à la librairie Ollendorff. Les autres volumes suivent de près.

ne sont pas si forts qu'on le croyait », m'écrivait M. Romain Rolland. Son mérite, c'est de l'avoir montré : magnifique victoire de l'esprit pur ! La pierre de David plantée dans le crâne de Goliath.

II

JEUNESSE

Dans sa grande œuvre, *Jean-Christophe*, Romain Rolland a mis beaucoup de lui-même. On peut même dire qu'il s'y est mis tout entier, avec ses idées, ses rêves, ses expériences de vie. Il serait possible, sans doute, d'y trouver çà et là des éléments autobiographiques. Mais, dans cette recherche, il faudrait user de prudence, car tout est transposé. Deux personnages, Jean-Christophe et Olivier, semblent le représenter plus ou moins. Et ils sont aussi différents que possible

l'un de l'autre. Ils se complètent par leurs contrastes. Le génial Jean-Christophe est un intuitif doué d'une vitalité puissante. Comme un grand enfant joyeux, il va droit devant lui, brisant les obstacles qu'il ne voit même pas. Il crée et ne raisonne pas. L'intellectuel Olivier, au contraire, produit d'une vieille civilisation raffinée, est un esprit réfléchi et ultra-critique. La pensée paralyse en lui la force active. Il nous paraît que Jean-Christophe serait l'idéal de vie de Romain Rolland, incarné dans un être créé par lui, de toutes pièces, à l'image de ses rêves. Dans Olivier, on pourrait le reconnaître lui-même, tel qu'il fut à l'époque la plus troublée de sa jeunesse.

L'épisode d'*Antoinette*, ce petit chef-d'œuvre d'émotion discrète et vraie, où sont racontées les premières années d'Olivier, est sans doute, au moins par le

décor et par les sensations d'enfance, assez près de la réalité. Romain Rolland nous y décrit une ville de province abritant des existences qui durent dans des cadres identiques, « vieille petite ville endormie qui mire son visage ennuyé dans l'eau trouble d'un canal endormi... Sans monuments, sans souvenirs... Rien n'est fait pour attirer, tout est fait pour retenir ». Cette bourgade de l'ancienne France est Clamecy (1), où Romain Rolland est né le 29 janvier 1866, mais non pas reproduite avec une exactitude photographique. Clamecy a ses souvenirs et ses

(1) A l'entrée du Morvan. On trouvera une charmante description des paysages du Morvan dans une étude bien documentée que M. Jean Bonnerot a placée en tête d'un recueil de morceaux choisis de Romain Rolland. *Cahiers nivernais et du Centre*, octobre 1909. Ce périodique est analogue aux *Cahiers de la Quinzaine*. Nous avons emprunté quelques détails biographiques à l'*Introduction* de M. Bonnerot.

monuments. Au lieu d'accentuer le caractère de sa ville natale, Rolland l'a atténué pour mieux rendre la couleur uniformément grise de la vie provinciale.

Romain Rolland fit ses premières études au collège de Clamecy. Il les continua à Paris, au lycée Louis-le-Grand, où il eut pour camarade Paul Claudel, le futur auteur de l'*Annonce faite à Marie*. Tous deux romantiques, wagnériens, révoltés contre les conventions bourgeoises, Rolland et Claudel étaient intimement liés. Au sortir de classe ils prenaient le chemin des écoliers, en pérorant interminablement sur la poésie et sur la musique. Dès son enfance, Romain Rolland eut un goût passionné pour la musique; et sa mère, à laquelle il doit beaucoup, lui donna ses premières leçons. Il eût voulu suivre la carrière musicale (1).

(1) Romain Rolland m'écrit à ce sujet : « Cependant je concevais toujours l'union des deux formes

Son père, notaire très considéré dans toute la région, le destinait à l'École polytechnique. On prit un moyen terme et on se décida pour l'École normale, où il fut reçu en 1886.

Il y eut pour professeurs MM. Brunetière, Boissier, Ollé-Laprune, Brochard, Paul Guiraud, Gabriel Monod et Vidal de Lablache. La tendance de son esprit semblait devoir l'orienter plutôt vers l'étude de la littérature et de la philosophie. Pourtant, dans la seconde année, il opta pour la section d'histoire et de géographie. Le dégoût d'une sorte d'idéalisme officiel, que l'on cherchait à inculquer aux candidats à l'agrégation de philosophie, l'engagea à choisir cette section historique dont l'examen était plus difficile et exigeait des connaissances plus exactes.

d'art; et il est bien probable que je serais revenu à la poésie par le drame musical. »

Dès cette époque ses maîtres préférés, M. Paul Guiraud, élève et ami de Fustel de Coulanges, et M. Gabriel Monod, élève et ami de Michelet, lui inculquèrent une bonne méthode de travail et le goût de la précision scientifique.

Durant cinq années, de 1883 à 1888, Romain Rolland avait passé par une crise intellectuelle intense et douloureuse. Il était alors passionné pour les spéculations philosophiques. Ce n'était pas pour lui simple jeu de l'esprit, mais nécessité vitale. Il était à la recherche d'une certitude sur laquelle il pût fonder sa vie et ne la trouvait pas. Autour de lui, nul ne pouvait le secourir. Il se sentait seul, perdu dans le désert infini de sa pensée. A tout prix, il fallait trouver une issue. La lecture assidue des philosophes pré-socratiques, d'Empédocle en particulier, puis de Spinoza, qui demeura longtemps son

guide, lui fut d'un grand secours. Après avoir passé, durant sa première année d'École normale, par un état de mysticisme quasi bouddhique, à la fois très intense et très lucide, il écrivit, en 1888, une sorte de confession philosophique intitulée *Credo quia verum*. Si cet écrit est un jour publié, il donnera peut-être la clef des idées fondamentales de Romain Rolland, lesquelles demeurent, pour nous du moins, un peu énigmatiques encore. Nous n'avons pas eu le manuscrit entre les mains et n'en connaissons que le sens général.

Cet essai philosophique était d'inspiration panthéiste. Le point de départ n'était pas le *Je pense, donc je suis* de Descartes, mais : *Je pense, donc* IL EST, ou, plus exactement, *Je sens, donc* IL EST, car, contre la pensée intellectuelle pure, Romain Rolland revendiquait les droits de

la pensée-sensation. De ce noyau central, il faisait sortir tout le reste : une conception de Dieu et du monde extérieur, une explication de la liberté, enfin des règles morales et esthétiques. Après cinq années d'angoisses, Rolland était arrivé à trouver, pour lui-même, une preuve suffisante de sa foi, de son être, de son Dieu. A partir de ce moment, et c'était la conclusion même du traité, il se dit : « Désormais plus de métaphysique ! J'ai touché *ma* certitude; je ne la remets plus en question. Maintenant, le terrain est solide sous mes pas. Marchons et créons. » Et il s'est tenu parole. « Jusqu'à ces dernières années, m'écrivait-il récemment, la lumière de ce *Credo* de jeunesse a suffi à m'éclairer. »

Mais il ne considère pas la position qu'il a prise alors comme immuable. Après avoir accompli le plus important de son

œuvre de créateur, son rêve serait de revenir aux idées abstraites, à la métaphysique et même, si faire se pouvait, aux mathématiques qui sont, pour lui, le couronnement de l'esprit. On voit quelle erreur ont commise ceux qui ont vu en Romain Rolland un antiintellectuel (1). Il est à la fois un intuitif et un esprit réfléchi. Mais il semble bien avoir lui-même le sentiment que ces deux côtés de sa nature spirituelle peuvent s'opposer l'un à l'autre, puisqu'il ne laisse pas le champ libre aux deux à la fois.

Durant ses années d'École normale, Romain Rolland subit une autre influence, allant en sens contraire de celle des présocratiques et de Spinoza, mais qui l'aida également à sortir de la crise par laquelle il avait passé. Avec quelques-uns de ses

(1) Voir en particulier l'article de M. Paul Souday. *Temps*, 13 novembre 1912.

camarades, il lisait avec passion les œuvres du grand solitaire d'Iasnaïa Poliana que le livre de Melchior de Vogüé, *le Roman russe*, venait de révéler à la France.

Dans notre petit groupe, a dit Romain Rolland (1), *où se trouvaient réunis des esprits réalistes et ironiques comme le philosophe Georges Dumas, des poètes tout brûlants de l'amour de la Renaissance italienne comme Suarès, des fidèles de la tradition classique, des Stendhaliens et des Wagnériens, des athées et des mystiques, il s'élevait bien des discussions, il y avait bien des désaccords; mais pendant quelques mois, l'amour de Tolstoï nous réunit presque tous. Chacun l'aimait sans doute pour des raisons différentes: car chacun s'y retrouvait soi-même; et, pour tous, c'était une porte qui s'ouvrait sur l'immense univers, une révélation de la vie.*

(1) *Vie de Tolstoï*, Paris, Hachette, p. 2.

L'influence de Tolstoï a été grande sur Romain Rolland, sur ses idées morales et esthétiques, sur toute sa conception de la vie. Nous en trouverons un témoignage dans l'étude fouillée, profonde et vraie jusqu'au fond, que l'auteur de *Jean-Christophe* a consacrée au grand écrivain russe.

Ayant pris, en 1889, son agrégation d'histoire, Romain Rolland fut admis à l'École française de Rome. Dès l'arrivée il fut frappé du « coup de foudre » et conquis, pour jamais, par la Ville éternelle. Gabriel Monod l'avait recommandé à Malwida von Meysenbug, cette femme remarquable qui avait été liée d'abord avec les révolutionnaires de 48, Kossuth, Mazzini, Louis Blanc, Herzen, puis avec quelques-uns des plus hauts esprits du siècle, tels que Wagner, Liszt, Ibsen et Nietzsche. Une intimité charmante s'établit entre cette septuagénaire, dont la foi idéa-

liste n'avait pas été brisée par une vie difficile, et le jeune Français qui passait de longues soirées auprès d'elle, lui jouant du Beethoven ou du Wagner. « Ses dons musicaux, a-t-elle dit dans *le Soir de ma vie* (1), ne furent pas seuls à m'attirer vers ce jeune ami... Sur tous les autres terrains de la vie intellectuelle, il me semblait être dans son élément, aspirant toujours à un plus complet développement de lui-même. Près de lui, je trouvais un continuel stimulant qui réveillait en moi la jeunesse de la pensée et un intérêt intense pour tout ce qui est beau et poétique. » Malwida de Meysenbug eut certainement une influence durable sur

(1) MALWIDA DE MEYSENBUG, *le Soir de ma vie*, suite des *Mémoires d'une idéaliste*. Paris, Fischbacher, 1908. Voir dans la revue belge *Flamberge* (mars 1913) une remarquable étude de DOMINIQUE DE BRAY, *Romain Rolland et Malwida von Meisenbug*.

Romain Rolland. Quand on lit les livres écrits par cette femme qui a mérité d'éveiller de telles amitiés, on est surpris de leur lyrisme déclamatoire et du peu qu'ils nous apprennent sur les grands hommes qu'elle a connus de près. Ce qu'elle avait en elle de meilleur devait, sans doute, se communiquer dans l'intimité de sa conversation. Je dois ajouter que Romain Rolland trouve trop sévère mon jugement sur les écrits de son amie.

Il ne faut pas la juger, m'écrit-il, *sur* le Soir de ma vie, *mais sur les premiers volumes des* Mémoires d'une idéaliste *et en particulier sur celui qui raconte son séjour à Londres. — Assurément le meilleur de Malwida de Meysenbug ne s'est jamais traduit dans ses livres. Pourtant, elle y a mis beaucoup de grandeur naturelle et de bonté. C'est un fait que* les Mémoires d'une idéaliste *ont remué un grand nombre de consciences féminines en Allema-*

gne et dans les pays du Nord. J'ai rencontré, depuis, bien des femmes qui avaient un culte pour Malwida, sans l'avoir jamais connue que par ses livres. Sa forme, volontairement un peu terne, pour ne point trahir ses émotions, lui fait tort. Je ne parle pas du Soir d'une vie, *écrit à une époque où elle était affaiblie. Elle ne se croyait pas permis de publier ce qu'elle savait de plus intime sur ses grands amis du passé. Ce que j'en ai appris m'a été révélé au cours de nos entretiens.*

Elle n'a été pour rien dans mes idées philosophiques. Celles-ci étaient à peu près formées déjà, sous l'influence de Spinoza et des philosophes grecs. — Mais c'est par le rayonnement de son âme épurée, calme, sereine, toujours jeune, après avoir traversé tant de misères, de tristesses, de vilenies, qu'elle eut une action sur moi — comme sur tant d'autres. Elle s'harmonisait avec Rome, elle en faisait mieux comprendre le sens auguste et apaisant.

Malwida de Meysenbug était une personnalité religieuse, affranchie de tout dogme positif. Gabriel Monod nous a dit qu'elle professait un « monisme idéaliste ». Elle avait foi dans l'Esprit un et éternel, seule réalité vivante, dont le monde n'est qu'une manifestation. Il semble que Romain Rolland, nature foncièrement religieuse, professe un *Credo* analogue auquel il est arrivé spontanément. Mais quelqu'intérêt qu'il ait pour les idées abstraites, la vie l'intéresse davantage. Il est plus artiste que théoricien. C'est chez les grands musiciens qu'il trouve le mieux la réponse à ses aspirations profondes. Il était alors, comme presque tous ceux de sa génération, fervent de Richard Wagner. Après son premier séjour à Rome, il retrouva Mme de Meysenbug à Bayreuth. Liée avec Wagner, elle avait été une des premières fidèles du

temple qu'il venait d'élever à l'art nouveau. Elle était heureuse d'y introduire son jeune ami. « Romain Rolland, nous dit-elle, voulait clore ainsi ses belles années de jeunesse passées en Italie et recevoir ces impressions sublimes, en quelque sorte comme une bénédiction, au seuil de l'âge viril, pour ses travaux projetés, ses luttes et ses déceptions presque certaines. »

Romain Rolland rêvait alors d'une réforme du théâtre français. C'était le but essentiel qu'il avait assigné à sa vie. Son maître était Shakespeare, pour lequel il a toujours eu un culte. Il eût ambitionné de le prendre pour modèle. « Malgré Tolstoï, Wagner, etc., écrivait-il à un ami (1), Shakespeare est de tous les artistes celui que j'ai constamment préféré, depuis l'enfance. Et si ses drames

(1) *Cahiers nivernais, Romain Rolland.* Introduction, par Jean Bonnerot, p. 19.

historiques ne sont pas la seule partie de son œuvre que j'aime, du moins ils ont eu l'influence la plus directe sur moi, en m'ouvrant les horizons de ce monde artistique nouveau et en m'en présentant des modèles incomparables. » A Rome, Romain Rolland avait déjà écrit une série de pièces, telles qu'*Orsino*, *Niobé*, *les Baglioni*, le *Siège de Mantoue*, en prenant de préférence ses sujets dans la Renaissance italienne qu'il étudiait alors passionnément (1).

De 1892 à 1893 il fit un nouveau séjour en Italie pour préparer une thèse sur *les Origines du théâtre lyrique moderne* (*Histoire de l'opéra en Europe avant Lulli et*

(1) Toutefois la première pièce que Romain Rolland ait écrite à Rome, en 1890, est un drame philosophique intitulé *Empédocle*. On y retrouverait la trace des idées exprimées déjà dans cet écrit de jeunesse dont nous avons parlé plus haut : *Credo quia verum*.

Scarlatti). Après avoir soutenu cette thèse en Sorbonne, en 1895, il passa à Paris quelques années difficiles, faisant les dures et salutaires expériences par lesquelles, dans *Jean-Christophe*, il fait passer Olivier. Pourtant, s'étant spécialisé dans l'histoire de la musique, il obtint une situation dans l'enseignement officiel : à l'École normale d'abord (1), puis, dès l'année 1903, à la Sorbonne. Devant un plus large auditoire, il fit là jusqu'en 1910 un cours très suivi et rendu vivant par des exécutions au piano des œuvres dont il parlait. De cet enseignement il a tiré la matière de plusieurs ouvrages, en particulier de son beau livre sur *Haendel*.

(1) A l'École normale, il se lia intimement avec quelques-uns de ses élèves, d'une dizaine d'années plus jeunes que lui : Charles Péguy, les frères Tharaud, Louis Gillet — ses futurs collaborateurs des *Cahiers de la Quinzaine*.

En même temps, il se faisait une place de premier rang dans la critique musicale. Les articles qu'il a publiés, sur ce sujet, ont été réunis depuis en deux volumes : *Musiciens d'autrefois* et *Musiciens d'aujourd'hui*. La plupart de ces études avaient paru dans *la Revue de Paris* et dans la *Revue d'art dramatique*, que le futur auteur de *Jean-Christophe* rédigeait avec quelques amis littéraires.

Nous ne pouvons que signaler brièvement ce côté important de l'activité de Romain Rolland. Après avoir lu les pages où Jean-Christophe, dans sa période de révolte, détruit avant de reconstruire et porte des jugements si sévères sur la musique allemande et française, il ne faut pourtant pas négliger ces deux volumes. On y voit combien Romain Rolland est loin d'être un pur négatif et avec quelle joie il sait aimer et admirer ce qui, en

tous pays et à toute époque, est digne d'amour et d'admiration. Sa liberté d'esprit est entière. Il n'est inféodé à aucune coterie. Il n'a aucun parti pris. Des vieux maîtres italiens à Mozart et à Beethoven, de Wagner à Gustave Mahler, de Berlioz à Debussy, il reconnaît l'art vivant partout où il le rencontre. Ses prédilections semblent bien aller aux grands classiques, sains, clairs et bienfaisants. Mais nul n'a mieux parlé de ceux qui ont exprimé l'inquiétude fébrile de l'âme contemporaine, de Richard Strauss, qu'il considère comme le plus grand des musiciens vivants, ou du génial et malheureux Hugo Wolf. Et il s'est plu à montrer quel a été, depuis 1870, le magnifique essor de la musique française moderne.

III

LA CRISE D'UNE GÉNÉRATION

A cette époque, Romain Rolland n'avait pas encore conquis la belle assurance et l'optimisme confiant qu'on lui voit aujourd'hui. La génération à laquelle il appartient eut une jeunesse troublée. On trouvera l'écho de ses sentiments dans un volume de théâtre que Romain Rolland vient de publier (1) sous le titre *Tragédies de la foi.* Ce volume est une réédition de *Saint Louis*, d'*Aërt*, et du *Triomphe de la*

(1) A la Librairie Hachette.

raison. Ces trois pièces évoquent les douloureux combats qu'ont à livrer des âmes brûlées de foi. Le monde ne peut les faire douter, mais il les écrase. Leur héroïsme ne trouve pas à se déployer. Et Aërt a pour devise le mot que la tradition prête à Guillaume d'Orange : « Je n'ai pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer (1). »

Jean-Christophe témoigne, au début, des mêmes angoisses. Au sein de quelles incertitudes se débat l'esprit critique du loyal Olivier! Combien il lui est difficile de trouver un *credo* qui lui fournisse une raison de vivre! « J'ai écrit la tragédie d'une génération qui va disparaître, a dit Romain Rolland dans sa brève *Pré-*

(1) Nous ne savons si cette parole est authentique. Elle ne se trouve pas dans la correspondance de Guillaume le Taciturne. En tout cas, elle résume bien son idéal de vie.

face au dernier volume de Jean-Christophe. Je n'ai rien cherché à dissimuler de ses vices et de ses vertus, de sa pesante tristesse, de son orgueil chaotique, de ses efforts héroïques et de ses accablements sous l'écrasant fardeau d'une tâche surhumaine : toute une *somme* du monde, une morale, une esthétique, une foi, une humanité nouvelle à refaire. Voilà ce que nous fûmes. »

Ames religieuses, qui n'avaient pas de croyances ; idéalistes impénitents qui n'arrivaient pas à formuler leur idéal, et foulaient aux pieds celui de leurs devanciers ; esprits désillusionnés et conservant pourtant une grande force d'espoir et une ardente volonté d'action : telle fut cette génération, que M. Beaunier a dite « malheureuse et pathétique (1) ». L'affaire Dreyfus

(1) Voir dans l'*Appendice*, quelques extraits du remarquable article consacré par M. Beaunier dans

lui fournit une occasion de manifester par des actes son amour pour la vérité et la justice. Elle se jeta dans la mêlée avec fureur. Et ce fut pour elle un bienfait. L'action, à laquelle elle avait tant aspiré, la guérissait de son intellectualisme maladif. Elle sortait de sa tour d'ivoire. Elle se mêlait à la vie commune et apprenait à la connaître. Des liens de solidarité s'étaient créés entre des compagnons d'armes appartenant aux classes sociales les plus diverses. Les jeunes universitaires tentèrent alors d' « aller au peuple », selon le mot d'ordre qui eut cours pendant quelques années. Leurs espoirs furent déçus. Après l'heure de la lutte fiévreuse, vint l'heure de la victoire, qui fut aussi celle de la désillusion. De toute cette belle flambée de pas-

la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1912 à *Jean-Christophe* considéré comme *le Testament d'une époque française.*

sion désintéressée, il ne restait qu'un peu de cendre refroidie. Quelques habiles avaient accaparé et exploitaient à leur profit un des plus beaux élans de générosité française qu'on eût jamais vus. Tout se terminait, entre les alliés de la veille, par un pitoyable et sordide règlement de comptes. La Justice rayonnante de lumière s'était embourbée dans le marécage de la politique. Cruel désenchantement ! Nous en trouvons la trace dans le septième volume de *Jean-Christophe*. Romain Rolland nous y fait connaître un couple d'honnêtes et candides dreyfusards, l'ingénieur Erlsberger et sa femme :

Tous deux avaient été, quelques années avant, emportés par l'ouragan de l'affaire Dreyfus; ils s'étaient, l'un et l'autre, passionnés pour cette cause, jusqu'à la frénésie, comme des milliers de Français, sur qui, pendant sept ans, passa le vent furieux de cette

sainte hystérie. Ils y avaient sacrifié leur repos, leur situation, leurs relations; ils y avaient brisé de chères amitiés; ils avaient failli y ruiner leur santé. Pendant des mois, ils n'en dormaient plus, ils n'en mangeaient plus, ils ressassaient indéfiniment les mêmes arguments, avec un acharnement de maniaques; ils s'exaltaient l'un l'autre, malgré leur timidité et leur peur du ridicule ils avaient pris part à des manifestations, parlé dans des meetings; ils en revenaient la tête hallucinée, le cœur malade; et ils pleuraient ensemble, la nuit. Ils avaient dépensé dans le combat une telle force d'enthousiasme et de passion, que lorsque la victoire était venue, il ne leur en restait plus assez pour se réjouir; ils en étaient demeurés vidés d'énergie, fourbus, pour la vie. Si hautes avaient été les espérances, si pure l'ardeur du sacrifice que le triomphe avait paru dérisoire, au prix de ce qu'on avait rêvé. Pour ces âmes tout d'une pièce, où il n'y avait de place que pour une seule vérité, les tran-

sactions de la politique, les compromis de leurs héros avaient été une déception amère. Ils avaient vu leurs compagnons de luttes, ces gens qu'ils avaient crus animés de la même passion unique pour la justice, — une fois l'ennemi vaincu, se ruer à la curée, s'emparer du pouvoir, râfler les honneurs et les places, et piétiner la justice, à leur tour. Seule, une poignée d'hommes, restés fidèles à leur foi, pauvres, isolés, rejetés par tous les partis, et les rejetant tous, se tenaient dans l'ombre, à l'écart les uns des autres, rongés de tristesse et de neurasthénie, n'espérant plus en rien, avec le dégoût des hommes et la lassitude écrasante de la vie. L'ingénieur et sa femme étaient de ces vaincus.

Dans cette page qu'il faudra retenir lorsqu'il sera possible d'étudier, avec l'impartialité voulue, la psychologie de la nation française durant la crise de l'affaire Dreyfus, Romain Rolland a exprimé les senti

ments du milieu où il vivait, plutôt que ses propres sentiments. Même au fort de la tourmente, il avait conservé assez de maîtrise de soi pour juger de haut les événements et les hommes. « J'ai vu de près, m'écrivait-il récemment, la grandeur et la vilenie également indicibles des deux partis en lutte. »

Après une victoire équivalant presque à une défaite morale, que restait-il à cette génération éprise d'héroïsme et de foi? La religion de la science, qui avait suffi à beaucoup d'entre ceux qui furent jeunes sous l'Empire, était pour elle une bien pauvre panacée, bonne tout au plus pour le candide Zola des *Quatre Évangiles.* Elle ne consentait pas non plus à prendre, en désespoir de cause, le chemin de Rome, comme de bons apôtres l'y engageaient. Son esprit était ultra-critique. Elle avait un sens trop précis de la réalité pour se

perdre dans les nuages de la métaphysique spiritualiste. L'idéalisme officiel lui donnait la nausée. Rien ne pouvait la satisfaire. On la voyait semblable à l'infortuné Sancho, monarque d'un jour, mourant de faim devant une table chargée des mets les plus savoureux, auxquels il ne peut toucher, parce que l'impitoyable docteur, armé de sa baguette, les fait enlever sitôt que le malheureux fait mine d'y mettre la dent.

Restait l'art, la musique surtout. Là était le refuge. Richard Wagner apparaissait comme le dernier des prophètes. Sur ses traces, on pouvait encore gravir la pente abrupte du Mont-Salvat et y retrouver un peu de ferveur mystique. Mais voilà que Tolstoï se mettait en devoir de briser cette dernière idole, Tolstoï, le seul écrivain vivant qui fût alors respecté et suivi de toute cette jeunesse ! Il venait de

publier ce livre étrange : *Qu'est-ce que l'art?* où il faisait le procès des artistes et des poètes les plus indiscutés. Shakespeare? Un écrivain de quatrième ordre, et pas même cela : nul comme peintre de caractères, aussi peu artiste que possible. Beethoven? Un corrupteur, dont la *Sonate à Kreuzer* avait déjà dénoncé l'influence pernicieuse. La *Neuvième Symphonie?* Une œuvre faite pour désunir les hommes, alors que le rôle de l'art doit être de les unir. Richard Wagner? Un impuissant. Après avoir entendu le commencement d'une représentation de *Siegfried* (il n'avait pu tenir bon jusqu'au bout) Tolstoï s'écriait : « Il n'y a rien à attendre d'un auteur capable d'imaginer des scènes comme celles-ci. On peut affirmer qu'il n'écrira jamais rien qui ne soit mauvais. » Tous les soi-disant génies, acclamés par la foule, ne sont aux yeux de Tolstoï que

de faux grands hommes. Et l'engouement du public pour eux est un exemple de ces folies contagieuses qui se répandent parmi les hommes, telles les Croisades, la croyance aux sorciers, la recherche de la pierre philosophale, la passion des tulipes, ou encore... l'affaire Dreyfus ! Tolstoï, le grand redresseur des torts, mettant les défenseurs de Dreyfus sur le même pied que les collectionneurs de tulipes ! Quelle amère ironie !

Ce n'était pas la première fois que Tolstoï scandalisait le monde cultivé par ces étonnants paradoxes. Il les avait déjà mis en circulation dans son *Que devons-nous faire ?* (1884-1886). Et Romain Rolland en avait été déconcerté, ainsi qu'il l'a avoué lui-même (1) :

J'aimais profondément — je n'ai jamais

(1) Préface de la Lettre inédite de Tolstoï. *Cahiers de la Quinzaine*, 9e cahier de la troisième série.

cessé d'aimer — Tolstoï. Depuis deux ou trois ans, je vivais enveloppé de l'atmosphère de sa pensée, j'étais certainement plus familier avec ses créations, avec la Guerre et la Paix, Anna Karénine *et la* Mort d'Ivan Iliitch, *qu'avec aucune des grandes œuvres françaises. La bonté, l'intelligence, l'absolue vérité de ce grand homme, en faisaient pour moi le guide le plus sûr, dans l'anarchie morale de notre temps.*

Mais, d'autre part, j'aimais l'art avec passion; depuis l'enfance, je me nourrissais d'art, surtout de musique; je n'aurais pu m'en passer; je puis dire que la musique m'était un aliment aussi indispensable à ma vie que le pain. Aussi, combien fus-je troublé en lisant, chez celui que j'étais habitué à respecter, ces violentes invectives contre l'immoralité de l'art! Je sentais bien pourtant que rien n'était plus pur que l'impression qui vient de l'œuvre d'un grand artiste. Dans une symphonie de Beethoven ou un tableau de Rembrandt, on puise non seulement l'oubli de

l'égoïsme, mais la force d'intelligence et de bonté qui ruisselle de ces grands cœurs. Tolstoï parlait de la corruption de l'art, qui déprave et qui isole les hommes. Où m'étais-je mieux retrempé, où avais-je mieux fraternisé avec les hommes, que dans les émotions communes d'un Œdipe-Roi, *ou de la* Symphonie avec chœurs ? *Mais je me défiais de moi-même, et j'avais une angoisse profonde à l'idée que je perdais peut-être ma vie, qui commençait, au service d'une cause mauvaise, quand mon désir était de la rendre utile aux autres.*

Romain Rolland écrivit à Tolstoï, pour lui soumettre ses doutes et ses perplexités. Touché par la sincérité de cette confession, le grand écrivain russe répondit à ce jeune Français inconnu, par une longue lettre, en date du 4 octobre 1887. Cette lettre est un véritable traité d'esthétique et de morale, ébauche de *Qu'est-ce que l'art ?* qui devait paraître quelques

années plus tard. « Elle reflète, a dit Romain Rolland, la tranquille et limpide lumière de l'âme de Tolstoï, cette âme où tout est raison et charité. »

On comprendra sans peine l'impression que put faire l'épître du grand apôtre russe, quand le facteur l'apporta dans une chambrette d'étudiant parisien. L'influence qu'elle a exercée sur Romain Rolland a été décisive. Sans doute, jamais cet esprit si équitable n'a pu souscrire au verdict extravagant que Tolstoï prononçait, avec une inconscience de grand enfant terrible, contre des génies qu'il connaissait à peine. Mais son jugement général sur l'art n'en était pas moins, pour Romain Rolland, « d'une vérité absolue ».

Aux yeux de Tolstoï, l'art moderne n'est qu'un sépulcre blanchi. Tout en lui est fausseté. Ce qu'on appelle dans notre monde, dit-il, les sciences et les arts, n'est qu'un

immense *humbug* (1). Le mal vient de ce que les gens *soi-disant civilisés*, ayant à leur tête les artistes et les savants, sont devenus une caste privilégiée. Et Tolstoï reprend à son compte la fameuse diatribe de Rousseau sur la civilisation corruptrice. Seulement, alors que Jean-Jacques concluait : « Retour à la nature », il conclut, lui : « Retour au peuple », ce qui est la même pensée sous une autre forme. A l'art des riches, vicié par un perpétuel mensonge, Tolstoï oppose l'art ingénu et vrai du peuple. Il faut y revenir. Là est le salut (2). Au lieu d'être un vain amusement pour les oisifs, que l'art s'adresse à tous, et, pour cela, qu'il exprime, en un

(1) Préface de la lettre inédite de Tolstoï, p. 26. Plus tard, dans *la Foire sur la place*, Romain Rolland dénoncera ce *humbug*-là.

(2) C'est ce que l'oncle Gottfried, une figure toute tolstoïenne, fera comprendre à Jean-Christophe, en lui chantant de vieilles chansons d'Allemagne.

langage simple, les vrais sentiments de tous ! Sa tâche est de découvrir et de manifester la conscience religieuse de l'époque. Car, en dehors de tous les dogmes et de toutes les Églises, il existe une conscience religieuse. C'est le lit où coule le fleuve.

L'artiste doit donc être un prophète, et il n'est digne de l'être que s'il est entièrement désintéressé, « s'il ne recherche pas son art comme avantage personnel, s'il est exclusivement un serviteur de la vérité... Est un prophète, celui qui a la conviction intime de ce qu'il est, et doit, et ne peut ne pas être. Cette conviction est rare et ne peut être éprouvée que par les sacrifices qu'un homme fait à sa vocation... Les produits de la vraie science et du vrai art sont les produits du sacrifice, mais pas de certains avantages matériels (1) ». Romain

(1) *Ouvrage cité*, pp. 21 et 22.

Rolland applaudissait à ces paroles, pensant, lui aussi, que la dignité de l'art était souillée par des milliers de parasites qui vivent honteusement à ses dépens. Et il pouvait faire sienne la définition de Tolstoï : *Tout ce qui réunit les hommes est le bien et le beau — tout ce qui les sépare est le mal et le laid.* Mépris des raffinements d'une littérature de mandarins, amour de la vie, respect absolu de la vérité, désir de s'adresser à tous et non seulement à quelques privilégiés, sentiment profond de la valeur religieuse que l'art doit avoir, nous verrons en lisant les grandes œuvres de Romain Rolland tout ce qu'il doit aux leçons et à l'exemple de Léon Tolstoï. Cette conception de l'art, si haute et si féconde, devait donner un but à sa vie. Pour lui, et pour sa génération, c'était le premier symptôme de la guérison.

IV

LA RÉFORME DRAMATIQUE

Sous l'influence des idées de Tolstoï, Romain Rolland reprit ses anciens projets de réforme dramatique. Après avoir fait représenter en 1898, au théâtre de *l'Œuvre*, un drame intitulé *Aërt*, il donna successivement une série de pièces dédiées au peuple de Paris, et destinées, dans sa pensée, à être, sur la scène, une épopée de la Révolution française : *le 14 Juillet*, *Danton*, *les Loups*, et le *Triomphe de la*

Raison, réunis aujourd'hui en volumes (1). Dans la première de ces pièces, l'auteur semble avoir utilisé des traditions de famille. Un arrière-grand-père, de la ligne paternelle, nommé Boniard, d'origine franc-comtoise, fut un ardent révolutionnaire et un « apôtre de la liberté » dans la Nièvre. C'était une personnalité originale. Il avait la manie d'écrire et il a laissé un copieux journal, en grande partie détruit, mais dont quelques fragments subsistent, entre autres un récit de la prise de la Bastille et du retour du peuple victorieux sur la place de l'Hôtel de Ville.

Dans une préface publiée plus tard, en tête de l'édition Hachette, et qui reproduisait le programme pour les représen-

(1) Les trois premières œuvres, dans le *Théâtre de la Révolution*. Paris, Hachette; la quatrième, dans le volume *les Tragédies de la foi* dont nous avons parlé plus haut.

tations du *14 Juillet*, Romain Rolland expliquait comment il s'était souvenu d'un décret du Comité de salut public du 20 ventôse, an II, décret — non suivi d'effet — instituant un *Théâtre du peuple*, destiné avant tout à « célébrer les principaux événements de la Révolution française ». L'ambition de Romain Rolland aurait été de se faire le poète dramatique de cette « Iliade de la nation française ». Et, son esprit étant ainsi fait que — comme Balzac ou Émile Zola — il conçoit toujours de grandes œuvres cycliques, il avait songé à écrire une dizaine de pièces embrassant toute l'époque révolutionnaire. « *Le 14 Juillet*, disait-il, en était la première page, et *Danton*, le centre, la crise décisive, où fléchit la raison des chefs de la Révolution, et où leur foi commune est sacrifiée à leurs ressentiments. Dans *les Loups* où est peinte la Révolution aux armées, —

dans le *Triomphe de la Raison*, où elle traverse les provinces, à la chasse des Girondins proscrits, elle se dévore elle-même. J'aurais voulu donner, dans l'ensemble de cette œuvre, le spectacle d'une convulsion de la nature, d'une tempête sociale, depuis l'instant où les premières vagues se soulèvent du fond de l'océan, jusqu'au moment où elles semblent de nouveau y rentrer, et où le calme retombe lentement sur la mer. » Dégageant l'action de toute intrigue romanesque inutile, Romain Rolland s'était inspiré du mot de Napoléon à Goethe : *La politique, voilà la moderne fatalité.*

Pour préciser ses idées sur la réforme théâtrale, Romain Rolland écrivit, en 1903, un livre, le *Théâtre du peuple* (1), se termi-

(1) *Cahiers de la Quinzaine*, novembre 1903. Une nouvelle édition de cet ouvrage vient de paraître à la librairie Hachette.

nant par un manifeste qu'il avait lancé avec ses amis de la *Revue d'art dramatique*. « L'art, y était-il dit (1), est en proie à l'égoïsme et à l'anarchie. Un petit nombre d'hommes en ont fait leur privilège et en tiennent le peuple écarté. Il faut enfin donner une voix aux peuples et fonder le théâtre de tous où l'effort de tous travaille à la joie de tous. Nous appelons à nous tous ceux qui se font de l'art un idéal humain et de la vie un idéal fraternel. L'art bourgeois est devenu un art de vieillards. Seule la sève populaire peut lui rendre la vie et la santé. Il ne s'agit pas « d'aller au peuple » par condescendance. Nous ne mettons pas la gloire de l'esprit humain au service du peuple. Nous appelons le peuple, comme nous, au service de cette gloire. » — Dans Jean-Christophe,

(1) Cette citation est un résumé.

génie robuste, issu du peuple par sa mère, on retrouvera cette idée du rajeunissement nécessaire de notre art caduc par l'afflux d'un sang plus jeune et plus chaud.

Ce manifeste respirait un enthousiasme tout juvénile et un peu chimérique. Jusqu'à présent, les espérances qu'il exprimait n'ont pas été réalisées. Fort intéressantes à la lecture, les pièces de Romain Rolland n'ont été données sur la scène qu'avec un demi-succès, en quelques représentations égrenées.

A Paris, le théâtre du peuple n'est pas fondé. Cependant les idées généreuses de Romain Rolland n'ont pas été perdues, et rien ne dit qu'elles n'aient pas pour elles l'avenir. Les semences jetées au vent germent déjà çà et là dans le monde, en particulier à Bussang, dans les Vosges, où, depuis 1895, Maurice Pottecher maintient vaillamment son *Théâtre du peuple*, et à

Mézières, dans le canton de Vaud. Romain Rolland s'est vivement intéressé au *Théâtre du Jorat*, dont le fondateur, René Morax (1), est son ami et son disciple. Tout cela est un modeste commencement. Ce n'est pas en un jour que l'on peut transformer l'art théâtral, en supprimant tout ce qu'il a de factice et de malsain.

L'auteur de *Jean-Christophe* n'a pas renié l'idéal de sa jeunesse. Il le proclame à nouveau dans une préface, écrite en janvier 1913, pour l'édition nouvelle du *Théâtre du Peuple :*

(1) M. René Morax est un des meilleurs poètes romands de l'heure présente. Il a entrepris de doter la Suisse française d'un théâtre national et populaire. Il a écrit une série de drames ayant une forte saveur de terroir, en particulier *la Dîme*, évocation de la vie des paysans vaudois sous le régime bernois, et la *Nuit des Quatre-temps*, poème qui met en scène une légende des Alpes Valaisannes.

Notre foi en un Théâtre du Peuple, qui opposât aux raffinements énervés des amuseurs parisiens un art mâle et robuste, exprimant la vie collective, et préparant, provoquant la résurrection d'une race, cette foi exaltée a été une des forces les plus pures, les plus saintes de notre jeunesse. Jamais nous ne la renierons. Depuis, l'expérience nous a contraints à voir qu'un art du peuple ne fleurit pas aisément d'une vieille terre, dont le peuple s'est laissé peu à peu conquérir par les classes bourgeoises, pénétrer par leurs pensées, et n'a pas de désir plus vif que de leur ressembler. Nous en avions le pressentiment lorsqu'en 1903, terminant ce livre, nous écrivions : « Vous voulez un art du peuple? Commencez par avoir un peuple! »

Nous n'avons pourtant pas renoncé à l'espoir d'un avenir prochain, où surgiront l'un et l'autre. Que l'on raille, si l'on veut, notre confiance obstinée! Nous savons, pour avoir toujours fait de l'histoire notre nourriture

quotidienne et vécu, grâce à elle, autant de la vie des siècles passés que de la vie du siècle qui passe, — nous savons que les plus vieilles races ont des renouvellements inattendus, et qu'en aucun peuple du monde ce miracle ne s'est réalisé d'une façon plus répétée que dans notre France. Dix fois, au cours des âges, une jeunesse héroïque a succédé aux périodes d'épuisement, où l'Europe épiait son déclin brillant et fardé. Elle doit ces résurrections à la variété des races qui la composent, et qui, alternativement, s'endorment dans leurs rêves, ou montent la garde à leur tour. A des troupes fatiguées des troupes fraîches succèdent. Parfois, la vie semble suspendue ; autour du camp assoupi, l'ennemi rôde. Et c'est justement l'heure où, dans l'aube qui point, les clairons sonnent la diane.

Nous sommes, je le crois, à une heure semblable. Notre peuple se réveille.

Ajoutons que la forme dramatique attire encore Romain Rolland. Il y reviendra

sans doute avec la maturité d'esprit qu'il a acquise depuis lors. Car il ne renonce pas aisément à ses entreprises. Et il pourrait reprendre à son compte la devise du Téméraire : *Je l'ai empris, bien en advienne.*

V

GUÉRISON

Sans se laisser décourager par le demi-insuccès de ses projets de théâtre, Romain Rolland a repris sa croisade idéaliste sur un autre terrain, en écrivant une série de courtes biographies de grands hommes, destinées à propager l'exemple des héros au sens où Carlyle entend ce mot : *Beethoven*, *Michel-Ange, François Millet* (1), *Tolstoï*, *Haendel* (2). Enfin, au début de

(1) La biographie de *François Millet* n'a paru encore qu'en langue anglaise chez Duckworth à Londres, en 1903.

(2) Le *Haendel* qui fait partie de la *Collection des*

l'année 1904, les *Cahiers de la Quinzaine* donnèrent, dans leur cinquième série, l'*Aube*, premier fascicule de *Jean-Christophe*. La publication de cette grande œuvre s'est dès lors poursuivie régulièrement jusqu'au printemps de 1910. Ayant pris un congé à la Sorbonne, Romain Rolland voulait passer l'hiver à Rome, pour y achever les derniers volumes, dont d'importants fragments étaient déjà écrits depuis longtemps. Un accident semblable à celui qui a été fatal à Curie mit sa vie en danger. Il fut pris entre deux automobiles

maîtres de la musique, publiée à la librairie Alcan, est avant tout une étude d'histoire musicale. Nous croyons savoir que Romain Rolland a le projet de donner une édition française de son *François Millet* et d'écrire une biographie de Hændel qui sera un portrait psychologique de même genre que le *Beethoven*, le *Michel-Ange* et le *Tolstoï*. Nous parlerons plus loin de ces trois livres et de leurs rapports avec *Jean-Christophe*.

en traversant les Champs-Élysées. On le crut perdu. Le 17 mars 1908, Romain Rolland avait écrit pour *la Foire sur la place* une curieuse préface, intitulée : *Dialogue de l'auteur avec son ombre.* L'ombre, c'est Jean-Christophe qui se prépare au combat:

MOI. — *Mais quand viendra la paix?*

CHRISTOPHE. — *Quand tu l'auras gagnée. Bientôt... Bientôt... Regarde déjà passer au-dessus de notre tête l'hirondelle du printemps.*

MOI. — (chantant) :

La bel'aronde messagère de la gaye saison
Est venue, je l'ay vue.

CHRISTOPHE. — *Ne rêve point, donne-moi la main, viens.*

MOI. — *Il faut bien que je te suive, mon ombre.*

CHRISTOPHE. — *Lequel de nous deux est l'ombre de l'autre?*

Moi. — *Comme tu as grandi! Je ne te reconnais plus.*

Christophe. — *C'est le soleil qui descend.*

Moi. — *Je t'aimais mieux enfant.*

Christophe. — *Allons! nous n'avons plus que quelques heures de jour.*

Il semble que Romain Rolland ait alors reçu un avertissement de son ombre, Jean-Christophe. Et la faux de la mort a effleuré cette précieuse vie. Mais, Dieu merci, au moment même de la trancher, elle s'est détournée.

Grâce à des soins dévoués, la santé de Romain Rolland, fortement ébranlée, s'est, peu à peu, rétablie assez pour qu'il pût reprendre une partie de son travail. A peine convalescent, et sous l'impression directe que lui avait faite la mort du prophète d'Iasnaïa Poliana, il écrivit d'un trait, et d'une main fiévreuse, son admirable

Tolstoï pour rendre un éclatant hommage à celui des contemporains auquel il devait le plus. Ayant eu une double fracture de l'humérus, il fut longtemps avant de reprendre l'usage du bras gauche. Son cher piano restait muet. D'autre part, de nouveaux projets littéraires lui rendaient difficile de continuer ses cours d'histoire de la musique à la Sorbonne. Après avoir obtenu une prolongation de congé, il donna sa démission et renonça à l'enseignement, pour consacrer toutes ses forces à son œuvre d'écrivain.

Durant l'été de l'année 1911, il fit, comme les années précédentes, un long séjour au cœur de la vieille Suisse héroïque et pastorale, dans une calme retraite qu'il affectionne. Il y a passé quatre étés de suite, jouissant de cette solitude recueillie qui est nécessaire à son travail. Et c'est là qu'il a écrit bien des pages de son *Jean-*

Christophe. Loin de la cohue qui se presse ailleurs dans les Palaces et les Kursaals, loin de ces « villes d'étrangers, monstrueux entrepôts où vient se reposer le peuple gras du monde entier (1) » — il a appris à connaître cette Suisse trop ignorée, à laquelle il a plus d'une fois témoigné une particulière sympathie. « Christophe, dit-il, avait de la sympathie pour ces hommes qui cherchent moins à paraître qu'à être, et qui, sous le vernis récent d'un industrialisme ultramoderne, conservent certains des traits les plus reposants de l'ancienne Europe rustique et bourgeoise. »

Durant l'hiver de 1911 à 1912, Romain Rolland put enfin réaliser le projet, caressé depuis longtemps, de faire un long séjour à Rome, où il était d'ailleurs revenu plus d'une fois, depuis 1893, et il fut reconquis

(1) *Nouvelle journée*, p. 19.

par le charme de la ville éternelle. « Connaissez-vous bien Rome? m'écrivait-il, le 1er mai 1912. Quelle force et quel calme on y puise! Il faudrait y vivre des années — sans prendre garde aux deux roitelets barbares du Quirinal et du Vatican. Ils comptent si peu dans cette immensité! Ils seront bientôt passés. On a envie de leur dire, comme le grand serpent de la Jungle, qui sort de son long rêve : *Vis-tu encore, petit de l'homme?* »

Nous aurons à voir quelle influence eut ce dernier séjour à Rome sur le développement intellectuel de Romain Rolland, et quelles traces il a laissées dans la *Nouvelle Journée.*

Étant revenu l'hiver dernier se fixer à Paris, provisoirement tout au moins, Romain Rolland semble, après une longue absence, avoir vu la société française avec des yeux nouveaux. Les années d'âpres

luttes sont derrière lui. Il se tourne maintenant vers l'avenir, en toute confiance. Les efforts de la jeunesse française d'aujourd'hui l'intéressent passionnément. Il écrit pour la *Bibliothèque universelle*, de Lausanne, une série de chroniques d'un intérêt tout actuel, dans lesquelles il dresse l'inventaire des forces vives de la France nouvelle. Ces études, où l'auteur de *Jean-Christophe* témoigne de son intense amour de la vie, deviendront, sans doute, les chapitres d'un beau livre. Après *Dans la maison*, ce sera la contre partie de la *Foire sur la place*.

Le terrain ayant été déblayé par des équipes de bons ouvriers dont la tâche va s'achever, il faut maintenant reconstruire. C'est la mission de la génération qui monte, vaillante et consciente de sa force. Romain Rolland croit en elle.

Il faut le dire, déclare-t-il (1), dans son premier article — un véritable manifeste — *nous envions dans l'histoire bien des siècles disparus, des époques de gloire, et il n'en est guère de plus belle que la nôtre ; il n'en est pas une seule qui soit plus passionnante. Seulement il faut être fort pour l'embrasser. C'est un âge de crise universelle et d'universelle résurrection. Je crois voir le* Jugement dernier *de Michel-Ange, et les grappes de corps qui tombent, les forces mortes qui s'écroulent, la poussière qui fermente, la vie nouvelle qui fleurit, au tumultueux appel des trompettes qui sonnent. Au premier regard, tout se mêle et semble s'entre-détruire. Mais un ordre souverain règne, au fond du chaos, et les puissances ennemies s'équilibrent entre elles. Il en est ainsi du spectacle qu'offre en ce moment l'art français... Ce qui frappe tous les observateurs attentifs au spectacle de l'art français, c'est la passion*

(1) *Bibliothèque universelle et revue suisse.* Novembre 1912.

de vivre que montrent, en ce moment, optimistes et pessimistes, chevaliers du passé et champions de l'avenir. Il semble que la jeune génération vienne de conclure un nouveau bail avec la vie. Il ne s'agit pas d'une Renaissance. Il y en a dix, il y en a vingt. Tout renaît. Toutes les forces dispersées, tous les germes qu'apportent, de tous les coins de l'horizon, les quatre vents de l'esprit.

Et Romain Rolland énumère ces Renaissances françaises, opposées les unes aux autres, semble-t-il, et pourtant concourant toutes à donner à une nation qui, durant de longues années, avait paru repliée sur elle-même, un renouveau de puissance expansive et de féconde confiance en son avenir.

C'est un cantique de Siméon ! Nous ne savons ce que valent ces prédictions, l'avenir seul nous le dira. A coup sûr nous renseignent-elles sur le caractère

réel du prophète. D'aucuns l'avaient pris pour un satiriste chagrin. Chacun peut le voir bien aujourd'hui : il est orienté vers l'espoir et vers la joie. Nous le verrons clairement en lisant la *Nouvelle Journée* qui est le poème de la guérison. Les mauvaises années sont surmontées. Si Romain Rolland est de tout cœur avec la jeunesse française d'aujourd'hui, c'est que, comme elle, il s'est refait une santé morale. Il marche droit devant lui, avec une belle assurance. En achevant son *Jean-Christophe*, il a eu le sentiment d'être déchargé d'un lourd fardeau : du fardeau de son inquiète jeunesse. Libre de toute attache, il peut séjourner où bon lui semble, à Paris, à Rome, en Suisse, et se consacrer entièrement à son labeur d'écrivain. Mille pensées à demi indistinctes encore le sollicitent. Les abeilles bourdonnent dans la ruche. Des œuvres

nouvelles se préparent. Elles exprimeront, sans doute, cette force ascendante que l'on sent dans l'œuvre virile, et dans la carrière volontaire d'un écrivain qui pourrait faire sienne la fière parole de son proche parent, le poète Émile Verhaeren : « La vie est à monter et non pas à descendre. »

VI

L'HOMME

Romain Rolland est d'origine bourguignonne. Il y a Bourguignon et Bourguignon, le Bourguignon mystique et le Bourguignon salé, Lamartine et Piron. Inutile de dire que l'auteur de *Jean-Christophe* n'appartient pas à la seconde catégorie. Il tient plutôt de l'ascète, non par sa pensée qui est très libre, mais par sa vie. Avec ses yeux gris bleu, l'ovale allongé de sa figure, sa moustache blonde, son abord réservé et distant, sa sobriété de gestes et de paroles, il fait songer à un

homme du Nord. Sa ville natale, Clamecy, a été nommée la « Bruges morvandelle ». S'avançant dans les riches plaines bourguignonnes, comme un promontoire rocheux, le Morvan fut le cœur de l'ancienne Gaule, et c'est en France, après la Bretagne, un des points où la race celtique s'est le mieux conservée : race de poètes et d'apôtres qui a toujours eu le culte de l'esprit.

Nous ne voudrions pas attacher trop d'importance à ces considérations ethnographiques toujours sujettes à caution. Et nous savons que Romain Rolland en fait bon marché. Il n'y a pourtant qu'à le regarder pour constater qu'il est du Nord et non du Midi. Nul n'est plus affranchi de ce pli héréditaire commun aux représentants des deux Frances hostiles, de la rouge et de la noire, et que nous avons cru pouvoir appeler la « mentalité romaine ».

Il n'est pas l'homme des extériorités, des institutions et des dogmes, mais bien plutôt un intuitif, ayant un sens profond de la vie de l'âme et de ses mystères, de ceux que la musique évoque, sans les traduire avec précision.

Un psycho-physiologiste le classerait dans la catégorie des *auditifs*, non dans celle des *visuels*. Sa sensibilité est musicale. Il est des écrivains tels que Théophile Gautier, Flaubert ou Maupassant, chez lesquels le sens plastique domine. Leur art évoque, avec précision, les aspects extérieurs et immédiats des choses. Chez d'autres, la vision est au second degré. Les apparences du monde extérieur, ou les rencontres de la vie, transformées au creuset de la mémoire, éveillent en eux des résonances lointaines. Ils prêtent l'oreille à des voix intérieures. S'ils se souviennent d'un paysage, ce n'est pas le

contour net de ses lignes qui s'inscrira dans leur mémoire, mais bien plutôt l'émotion exaltante qu'ils auront éprouvée en le contemplant. C'est pour eux, et pour eux seuls, qu'est vraie la définition d'Amiel : « Un paysage est un état d'âme. » Pour d'autres, un paysage est un état d'atmosphère. « Mon état d'esprit, a dit Romain Rolland dans une lettre privée (1), est toujours d'un musicien et non d'un peintre. » Et il ajoute ce renseignement précieux qui nous aide à apprécier son œuvre tout entière : « Je conçois d'abord comme une nébuleuse l'impression musicale de l'ensemble de l'œuvre, puis les motifs principaux et surtout les rythmes, non pas tant de la phrase isolée que de la suite des volumes dans l'ensemble, des chapitres dans le volume et

(1) Citée par M. Bonnerot, *Ouvrage cité*, p. 16.

dés alinéas dans le chapitre. Je me rends compte que c'est là une loi instinctive. Elle commande tout ce que j'écris... » De même que les grands musiciens classiques, ses maîtres, Beethoven en particulier, Romain Rolland est avant tout un constructeur, l'opposé des impressionnistes qui s'en vont zigzaguant au hasard de leurs sensations momentanées, comme des phalènes attirées par la lumière d'une lampe.

La sensibilité musicale n'est pas confinée dans les limites de la musique proprement dite. Elle ne se laisse pas enclore dans une portée de cinq lignes. Elle embrasse l'univers entier et tout l'infini de la pensée humaine : « Tout est musique pour un cœur de musicien, nous a dit Romain Rolland. Tout vibre et se meut et s'agite et palpite, les jours d'été ensoleillés, les nuits où le vent siffle, la lu-

mière qui coule, le scintillement des astres, les orages, les chants d'oiseaux, les bourdonnements d'insectes, les frémissements des arbres, les bruits familiers du foyer, de la porte qui grince, du sang qui gonfle les artères dans le silence de la nuit. Tout ce qui est, est musique. Il ne s'agit que de l'entendre.» Romain Rolland est un de ces hommes pour lesquels tout ce qui est est musique. Ce n'est pas pour rien que le héros de son œuvre est un génie musical.

Ce mode de sensibilité, infiniment plus rare chez les Latins que chez les Germains ou les Celtes, suffirait à lui donner une place à part dans les lettres françaises. Avec bien des nuances à distinguer, je lui vois pourtant un proche parent, Maurice de Guérin. La sensibilité musicale incline à une communion panthéiste avec l'âme de la nature. C'est la pente constante

du sentiment religieux grave et profond de Romain Rolland. Je le crois bien capable, comme Maurice de Guérin, de se lier d'amitié particulière avec certains arbres préférés. Il enlacerait dans ses bras le tronc flexible d'un lilas, poussé à l'ombre des murs d'un jardin de Paris et le presserait contre lui, en chantant une chanson de son enfance, que cela ne m'étonnerait nullement. Qu'on ne le prenne pourtant pas pour un bucolique. En étudiant *Jean-Christophe*, nous découvrirons d'autres faces de sa riche et complexe personnalité. Ses curiosités sont universelles. Romain Rolland n'est pas un nébuleux idéaliste. Il a un sens robuste de la réalité. Il voit la vie et il connaît les hommes. Par là, il est bien de son pays.

Au cœur de Paris, il a trouvé moyen de vivre en contact avec la nature et de suivre, de sa fenêtre, le cours changeant

des saisons. Sur un boulevard bruyant, il habite une maison locative à la façade banale, celle-là même où il a logé Olivier et Jean-Christophe (1) :

Ils avaient trouvé dans le quartier Montparnasse, près de la place Denfert, au cinquième d'une vieille maison, un logement de trois pièces et une cuisine, fort petites, qui donnaient sur un jardin minuscule, enclos entre quatre grands murs. De l'étage où ils étaient, la vue s'étendait, par-dessus le mur d'en face, moins élevé que les autres, sur un de ces grands jardins de couvent, comme il y en a encore tant à Paris, qui se cachent ignorés. On ne voyait personne dans les allées désertes. Les vieux arbres, plus hauts et plus touffus que ceux du Luxembourg, frissonnaient au soleil; des bandes d'oiseaux chantaient;

(1) *Dans la maison*, p. 35. Cette maison prend une portée symbolique et donne son titre au livre. C'est elle qui révèle à Jean-Christophe la vie véritable du peuple français.

dès l'aube c'étaient les flûtes des merles, et puis le choral tumultueux et rythmé des moineaux ; et le soir en été, les cris délirants des martinets, qui fendaient l'air lumineux et patinaient dans le ciel. Et la nuit, sous la lune, telles que les bulles d'air qui montent à la surface d'un étang, les notes perlées des crapauds. On eût oublié que Paris était là, si la vieille maison n'eût constamment tremblé du grondement des lourdes voitures lointaines, comme si la terre avait été remuée par un frisson de fièvre.

Cette page si poétique est la description exacte de ce que Romain Rolland voit et entend de sa fenêtre. Son cabinet de travail, où tant de belles œuvres ont été écrites, est une modeste chambre d'étudiant. Il en défend jalousement l'accès aux indiscrets, aux snobs et aux snobinettes teintés de littérature, cette plaie d'Égypte redoutée de tous les écrivains. Il est de ceux

qui ont la tenace volonté de se réserver pour leurs tâches essentielles en déblayant leur chemin de la broussaille des petites obligations secondaires et de tout ce qu'on est convenu d'appeler les « devoirs mondains ». Quel contraste entre cette vie simple, recueillie et si digne, et le faste de certains écrivains en vogue qui vendent leur pensée ou s'endettent pour mener un train de millionnaires! Relations utiles, démarches opportunes, complaisances, compromissions, camaraderie avec des hommes tarés que l'on ménage parce qu'ils sont puissants, Romain Rolland a, de parti pris, élagué tout ce côté, réputé essentiel, de la vie littéraire. Il tient à distance les histrions de la Foire sur la place, afin d'avoir le droit de leur dire leur fait, on sait avec quelle verdeur! Il est l'anachorète qui vit dans sa cellule et en sort parfois pour parler haut et ferme aux rois

du jour. Il est l'homme libre, absolument, et c'est ce qu'il y a de plus enviable au monde.

Mais il n'est pas l'égoïste solitaire. Il a la plus délicate, la plus affectueuse sensibilité. A ses amis, sa porte est toujours ouverte, et il en a de fidèles non seulement à Paris, mais un peu partout en Europe. Ce fut un chagrin pour lui de contrister quelques-uns de ses amis allemands par des critiques sur leur pays (1), justes pourtant et nullement malveillantes. Car nul n'est plus affranchi de tout parti pris chauvin. Ses critiques sur la France elle-même sont, nous le verrons, autrement âpres et violentes. Et combien de Français qu'il aime et estime n'ont-elles pas blessés au vif ! C'est un douloureux conflit que celui de l'amour et de la vérité. Ro-

(1) Voir les premiers volumes de *Jean-Christophe*, en particulier la *Révolte*.

main Rolland vient de nous le dire, à propos de Tolstoï, en une page qui a l'accent ému d'une confession personnelle (1) :

Comment fera celui qui a reçu du sort le don superbe et fatal de voir la vérité, et de ne pouvoir pas ne pas la voir? Qui dira ce que Tolstoï a souffert du continuel désaccord de ses dernières années, entre ses yeux impitoyables qui voyaient l'horreur de la réalité, et son cœur passionné qui continuait d'attendre et d'affirmer l'amour?

Nous avons tous connu ces tragiques débats. Que de fois nous nous sommes trouvés dans l'alternative de ne pas voir ou de haïr! Et que de fois un artiste — un artiste digne de ce nom, un écrivain qui connaît le pouvoir splendide et redoutable de la parole écrite — se sent oppressé d'angoisse, au moment d'écrire telle ou telle vérité! Cette vérité saine et virile, nécessaire au milieu des mensonges

(1) *Vie de Tolstoï*, p. 20.

modernes, des mensonges de la civilisation, cette vérité vitale, semble-t-il, comme l'air qu'on respire... Et puis on s'aperçoit que cet air, tant de poumons ne peuvent le supporter, tant d'êtres affaiblis par la civilisation, ou faibles simplement par la bonté de leur cœur!... La société se trouve sans cesse en face de ce dilemme : la vérité ou l'amour. Elle le résout, d'ordinaire, en sacrifiant à la fois la vérité et l'amour.

Comme Tolstoï, Romain Rolland voudrait ne sacrifier ni l'une ni l'autre de ces deux fois. Que la vérité s'inspire donc de l'amour, que, même implacable, elle soit bienfaisante comme le scalpel du chirurgien qui ne blesse que pour guérir. Et n'est-ce pas cette vérité pleine d'amour que l'auteur de *Jean-Christophe* ne cesse de dire à son pays ?

VII

L'INFLUENCE

C'est précisément cet amour intransigeant de la vérité que la partie la plus saine de la jeunesse française aime et admire en lui. C'est pour cela qu'elle subit son influence. L'un des plus vaillants représentants de cette génération nouvelle, M. Gaston Riou, le chef du groupe des « Jeune-France », en témoigne dans un récent ouvrage (1) :

(1) *Aux écoutes de la France qui vient.* Paris, Grasset, pp. 283, 286 et 287. Romain Rolland suit de près les travaux des jeunes de province qui fondent

Voici qu'à son tour la Jeune-France, si longtemps critique et négatrice s'est mise, elle aussi, elle surtout, avec ferveur, à descendre aux sources de son idéal. Elle est en pleine fièvre créatrice.

Deux hommes la représentent, Charles Péguy et Romain Rolland.

Nous l'aimons, Romain Rolland — et l'on peut dire cela de tous les écrivains auxquels les générations ont donné leur cœur — nous l'aimons parce qu'il est nous-même, parce qu'il est faible comme nous et fort comme nous, parce qu'il est, dans une signification profonde, notre poète. Oui, Romain Rolland

de petites revues pour lutter contre le mercantilisme littéraire. Il a été le premier à découvrir le talent d'Alphonse de Châteaubriant, qui est resté un de ses plus chers amis. Sa joie, c'est de découvrir des débutants, de les encourager, de les faire connaître, tel ce Paul Dupin, ancien employé de chemin de fer qui, sans ressources et sans aide, a étudié l'harmonie et est devenu un compositeur d'une personnalité très originale.

est notre poète. Il a senti avec intensité ce que nous avons senti, souffert ce que nous avons souffert, espéré ce que nous avons espéré, et espérons, et voulons. *Son œuvre est le chant de notre âme la plus secrète. Lyrisme, goût de l'héroïsme ; — sens de la vie intérieure, respect religieux de toutes ses manifestations impondérables : art, musique, amour, foi, sacrifice ; patriotisme, un patriotisme visité par tous les souffles universels ; volonté d'infuser le réel caché dans le réel visible, persuasion que le monde est en travail d'une civilisation nouvelle, et que, faute d'en voir encore le clair dessin, le tout est de vivre bravement, de garder l'espérance, d'affronter le chaos et d'enfoncer hardiment sa pointe dans l'avenir : tout cela bouillonne, et bruit, et chante pêle-mêle dans Romain Rolland. Car le chaos de son œuvre n'est autre que l'image tour à tour épique et lyrique de notre chaos.*

Nous aurons à voir ce qu'il faut penser

de ce « chaos ». Un esprit mûri par l'expérience de la vie et formé à l'école de Spinoza, de Dante, de Shakespeare ou de Goethe, ne peut avoir une vision du monde aussi sommaire et simplifiée que celle à laquelle aspirent ses cadets qui entrent pleins d'ardeur dans la carrière, avec le louable désir de voir devant eux un but précis et d'y marcher en droite ligne.

Quand, après un long exil, Jean-Christophe revient à Paris, il se montre plein d'une indulgente bonté pour les jeunes, pour ceux-là mêmes qui le traitent de vieil agité, ignorant la grammaire de son art. « Qu'ils nous fassent la leçon ! dit-il. Ils ont raison après tout. Aux vieux, de se remettre à l'école des jeunes ! Ils ont profité de nous, ils sont ingrats : c'est dans l'ordre des choses. Mais, riches de nos efforts, ils vont plus loin que nous, ils réalisent ce que nous avons tenté. S'il

nous reste encore quelque jeunesse, apprenons à notre tour et tâchons de nous renouveler. Si nous ne le pouvons pas, si nous sommes trop vieux, réjouissons-nous en eux. Il est beau de voir les floraisons perpétuelles de l'âme humaine qui semblait épuisée, l'optimisme vigoureux de ces jeunes gens, leur joie de l'action aventureuse, ces races qui renaissent pour la conquête du monde. »

L'influence de Romain Rolland se propage de plus en plus, bien au delà des frontières de la France. Elle s'exerce dans les milieux les plus divers, sur de bons catholiques fidèles à leur Église, mais épris d'indépendance intellectuelle; sur certains protestants qui, sans abandonner leur foi, s'efforcent de la vivifier et de l'ouvrir largement au souffle de l'esprit moderne; sur des hommes affranchis de toute croyance positive, non de l'inguéris-

sable tourment de l'infini. Romain Rolland n'a pas, nous le verrons, de credo positif à proposer à ses lecteurs. Mais il est une âme religieuse et cela seul peut expliquer son influence sur tant d'âmes religieuses, éparses, un peu partout, dans la nuit du monde et s'ignorant les unes les autres. Pour beaucoup de ces âmes hésitantes et solitaires *Jean-Christophe* a été la lumière attendue. Elles y ont volé et s'y sont rencontrées.

Certains médecins tant pis de la société actuelle, sous prétexte que le phénomène religieux est « grégaire » par définition, déclarent que Tolstoï n'a abouti qu'à un lamentable avortement. A coup sûr, ces docteurs-là ne pourront jamais apprécier à sa juste valeur l'œuvre de Romain Rolland, disciple de Tolstoï. Mais il y a, en tous pays, et au sein de toutes les confessions, des multitudes d'hommes de bonne

volonté pour lesquels la religion est un pain de vie et non, exclusivement, une discipline, un dogme et une hiérarchie. C'est pour ceux-là qu'écrit l'auteur de *Jean-Christophe*. Et il les attire à lui.

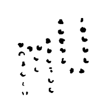
Entre âmes religieuses, m'écrivait-il, le 9 février 1909, *on se comprend à demi-mot ; et je le suis extrêmement. Si je suis « naturiste » comme vous dites, c'est que je sens Dieu partout. Mon intelligence y est pour peu de chose. Elle est fort libre. Ma foi est un instinct irrésistible. Et, avec les années, la vie, au lieu de l'émousser, l'aiguise davantage. Cet instinct m'a toujours soutenu et me soutient encore, parmi tant de fatigues et de découragements, qui ne m'ont pas été épargnés, non plus qu'aux autres.*

Rien ne me donne plus de joie, de paix et de force que de sentir combien il y a dans le monde d'âmes vraiment religieuses, vraiment vivantes. Je ne l'aurais pas cru autre-

fois. J'en découvre, chaque jour, davantage. Nous ne sommes pas isolés. Nous sommes des milliers de frères. Mais la plupart ne s'en doutent pas, et ils se découragent. Tout notre effort doit être de les unir.

Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier, en lisant l'œuvre de Romain Rolland. Si artiste que soit cet écrivain, il n'est pourtant pas un pur esthète. Il ne veut pas seulement créer de la beauté, mais encore exercer une action et témoigner d'une foi. Certains de ses lecteurs — nous en sommes et ne le cacherons pas — peuvent trouver que cette foi est imparfaitement définie. Mais qu'importent les formules intellectuelles qui traduisent, ou trahissent, d'essentielles vérités ? Pour qu'une parole convaincue trouve le chemin de notre cœur, est-il indispensable que son sens logique nous satisfasse entièrement ? Les diver-

gences d'opinions philosophiques qui séparent encore tant d'hommes d'âme religieuse, sont plus superficielles sans doute qu'ils ne le croient eux-mêmes. Un rideau de nuages opaques s'écartera quelque jour. Une clarté subite brillera au sommet d'un Sinaï encore invisible. Dispersés aujourd'hui dans la nuit du monde, les fidèles sans nombre de l'Église sans nom, se trouveront rassemblés, côte à côte, dans un sanctuaire spirituel que les hommes n'auront pas construit. Dès maintenant qu'ils se tendent la main, pour peu qu'ils se sentent d'accord sur le terrain d'une réalité invisible. Il est bien des chrétiens affranchis des entraves du dogme, qui, dans les écrits d'un spinoziste tel que Romain Rolland, trouvent l'aliment nécessaire à leur âme, mieux que dans les traités savants des docteurs de leurs Églises. Cet écrivain est au nombre de ceux dont



la loyauté intellectuelle est si évidente, qu'auprès d'eux, on se sent en toute sécurité, même lorsqu'on n'est pas de leur avis. Il s'affilie à la plus noble lignée française, à celle de Port-Royal.

Ouvrons *Jean-Christophe*. Lisons-le, — ainsi l'entend bien l'auteur lui-même — en toute sympathie, comme en toute indépendance d'esprit.



JEAN-CHRISTOPHE

VIII

GENÈSE DE L'ŒUVRE

Jean-Christophe est une pensée de jeunesse réalisée par l'âge mûr. A l'École normale déjà, vers 1888, Romain Rolland avait songé à écrire, un jour, un roman dont le principal personnage serait un musicien. Durant son premier séjour à Rome en 1890, l'idée de faire de son héros, *der reine Thor* de Wagner, l'homme au cœur pur, aux yeux purs, jugeant librement le monde moderne, s'imposa à lui, par une brusque intuition. Ce n'est que cinq ou six ans plus tard que le plan de l'œuvre se

précisa. Entre 1897 et 1900 furent écrites quelques pages de *l'Aube*, toutes juvéniles et d'une délicieuse fraîcheur; — et aussi quelques chapitres âprement satiriques de *la Foire sur la place*. L'épisode de Bâle, cette crise de passion sensuelle que traverse le héros, pour en sortir terrassé par le remords d'abord, puis régénéré par la grâce divine, toute cette fin si émouvante du *Buisson ardent* fut esquissée en 1902, un an avant que le roman eût commencé de paraître dans les *Cahiers de la quinzaine*.

A cette époque également, l'auteur avait écrit quelques parties de sa conclusion, la *Nouvelle Journée*. L'idée lui était déjà venue d'éclairer la fin de son œuvre par la clarté sereine du ciel de Rome et par le pur amour que Grazia inspire à Jean-Christophe. Autant dire qu'avant qu'une seule page de l'œuvre eût été imprimée, elle

existait déjà tout entière dans la pensée de son auteur, avec ses péripéties essentielles, avec ses proportions démesurées.

Sans doute, au cours de son long voyage, Jean-Christophe a rencontré bien des personnages, amis ou ennemis, auxquels on n'avait pas songé au début. Autour de lui, le monde a évolué, et il s'est transformé lui-même. Dans les grandes lignes, le héros a pourtant suivi la ligne qui lui avait été tracée dès l'abord. Qu'après avoir achevé la lecture de l'œuvre entière, on reprenne le premier volume *l'Aube*. Qu'on relise une page, belle entre toutes, où l'on voit le petit Christophe, contemplant d'une fenêtre de la maison paternelle, le Rhin qui coule, majestueux, et s'en va, si calme, à son destin. L'enfant a là une vision très précise de ce que sera son propre destin. Des figures souriantes ou graves s'inclinent vers lui : Une femme « blême,

les cheveux noirs, et la bouche serrée, dont les yeux semblent manger la moitié du visage et le fixent avec une violence qui fait mal... » Ne reconnaissez-vous pas la fatale et tragique Anna, aux regards « redoutables à l'égal de la mort » ? Et celle qui sourit avec ses clairs yeux gris, d'un beau sourire indulgent et aimant qui fond le cœur de tendresse ? C'est Grazia, la Béatrice de la *Nouvelle Journée*. Puis la vision dernière : « tout à fait au loin, comme une lueur d'acier au bord de l'horizon, une plaine liquide, une ligne de flots qui tremblent, — la Mer... Elle l'aspire. Il la veut. Il y va disparaître... » Annoncé au début de l'œuvre, c'est le *Leitmotiv* de la Mort, tel qu'il revient, identique à peu près, à la dernière page de la Symphonie (1). Le lit

(1) Pour bien saisir le caractère symphonique de l'œuvre, relisez, après la page que nous citons ici, la fin de la *Nouvelle Journée*. Le final correspond

du fleuve était creusé d'avance jusqu'à la mer. Il a pu déborder quelquefois. Jamais il n'a dévié.

Pour mener à bien une entreprise sem-

au début de l'œuvre. On perçoit d'abord un rappel des premières « mesures ». Jean-Christophe agonisant, revoit en rêve sa chambre d'enfant. De nouveau, l'on entend, en sourdine, le grondement du fleuve et les cloches dont les belles ondes sonores coulent dans l'air matinal. Puis la Mort vient : « Et Christophe, faisant un suprême effort pour soulever la tête — (Dieu qu'elle était pesante !) — vit le fleuve débordé, couvrant les champs, roulant auguste, lent, presqu'immobile. Et, comme une lueur d'acier, au bord de l'horizon, semblait courir vers lui une ligne de flots d'argent, qui tremblaient au soleil. Le bruit de l'Océan... »

Il faudrait observer que ces effets symphoniques sont perdus pour la majorité des lecteurs. En moins d'une heure, on entend une partition et l'on peut bien saisir la concordance des différentes parties. Tandis qu'une œuvre telle que *Jean-Christophe* se lit, d'habitude, dans l'espace de plusieurs années, si bien qu'en arrivant à la conclusion, on n'a pas un souvenir très net du début.

blable, il fallait une dose peu commune de volonté consciente et de persévérance. « Crois en toi-même ! » a dit Émerson. Étant de santé débile, et, à cette époque, dans une situation mal assurée, Romain Rolland a eu confiance dans l'œuvre de ses mains. En notre temps de dilettantisme sceptique, quel est l'écrivain qui aurait osé assumer une telle tâche ?

IX

L'ÉCRIVAIN

C'est en février 1904 que parut le premier *Cahier de la Quinzaine* portant, en lettres rouges sur couverture crème, le titre : *Jean-Christophe*. Sept ans plus tard, le 26 juin 1912, Romain Rolland m'écrivait de Baveno : « J'ai terminé mon dernier volume, la *Nouvelle Journée*. J'ai l'esprit libre et joyeux ». On conçoit aisément la joie du bon ouvrier qui, dans des conditions difficiles, a achevé un tel travail.

Le moment est venu de jeter un coup d'œil d'ensemble sur cette grande œuvre.

Lue par fragments, d'année en année, elle pouvait paraître disproportionnée. On songeait aux épopées hindoues démesurées, abondantes en épisodes et en digressions. Dans les premiers volumes, le personnage de Jean-Christophe occupe le devant de la scène et retient toute l'attention. Après son arrivée à Paris, il s'efface. On l'oublie à demi. Il n'est plus qu'un témoin, assistant à la *Foire sur la place*. Le sujet principal est alors la peinture satirique de la société parisienne. A la fin, dans le *Buisson ardent*, Jean-Christophe reprend de la vie. Seule, sa personnalité, qui jusqu'à la fin évolue, fait l'unité de l'œuvre. Le fleuve tumultueux de son génie a parcouru montagnes et plaines et va se perdre dans l'océan de l'infini. Sur les deux rives, les paysages changeaient sans cesse. Des figures aimées s'y miraient un instant dans les eaux mouvantes, pour s'effacer aussi-

tôt. Et toutes ces images flottantes, apparues un instant, se confondent un peu dans notre souvenir.

Reprenons maintenant l'œuvre dans son entier. Malgré son énormité et ses apparents caprices, elle nous apparaît comme le travail d'un constructeur, sachant concevoir un plan d'ensemble et s'y tenir. Elle est une symphonie en trois parties, ou, si vous voulez, un tryptique :

1. L'enfance et la jeunesse en Allemagne. L'éveil du génie. La révolte.

2. Paris et les années de luttes.

3. La *Fin du voyage* et la sérénité conquise.

Le délicieux épisode d'*Antoinette*, placé très heureusement au milieu du panneau central, en rompt l'uniformité. Et ce petit livre, qui forme un tout à part, pourrait, ainsi que le *Beethoven*, montrer combien Romain Rolland peut avoir, lorsqu'il le

veut bien, les qualités si françaises de concision, de sobriété, de juste mesure. Sans doute, au cours d'un travail qui s'est poursuivi durant de longues années, l'auteur s'est laissé entraîner à donner trop d'importance à tel ou tel incident. Peut-être a-t-il écrit avec trop de hâte certaines parties auxquelles il tenait moins qu'à d'autres. Nous souhaitons qu'il puisse, ainsi qu'il en a toujours eu l'idée, remettre sur l'établi l'œuvre entière et en limer les bavures.

Car il y a des bavures dans *Jean-Christophe*, il faut le reconnaître. Romain Rolland est un écrivain tout spontané. Tel un bon marin, pour qu'il révèle ce qu'il vaut, il faut que le vent souffle en tempête et que la vague d'une violente passion intellectuelle le secoue. Le ton s'élève alors, de l'invective, brûlante d'une haine sacrée, jusqu'au plus haut lyrisme.

Et, sans les chercher, Romain Rolland trouve des formules brèves, martelées, fulgurantes, qui sont d'un grand poète et se gravent à jamais dans l'esprit. Depuis Michelet, on n'avait plus guère entendu en France ces accents-là.

Parfois aussi, il somnole, comme le bon Homère. Certaines parties de récit plus ou moins indifférent, telles qu'il y en a nécessairement dans une œuvre semblable, sont d'une écriture lâchée et donnent l'impression de l'inachevé. Une ponctuation très personnelle et abondante en parenthèses, y est sans doute pour beaucoup. Je ne voudrais pas insister sur des critiques à la portée de tous les maîtres d'école. Car ces défauts, si apparents que tous les commentateurs de *Jean-Christophe* les ont relevés, sont le revers d'une rare qualité. Romain Rolland fait fi de cette habileté dégoûtante dont se parent

tant de grimauds à la tête vide et au cœur sec. Fidèle disciple de Tolstoï, il écrit pour se faire comprendre de tous, non pour complaire à quelques raffinés. L'art factice des ciseleurs de bijoux en clinquant, ne lui dit rien qui vaille. Il ne veut à sa phrase aucun ornement. Il la laisse courir nue, sortant de son puits. Elle nous plaît ainsi. Poussée par le mouvement de la pensée, l'expression surgit d'elle-même, si naturelle qu'elle se fait oublier, comme une fidèle servante, pour laisser transparaître l'idée, ingénue et toute claire. Si l'auteur de *Jean-Christophe* n'est pas toujours égal à lui-même, là où il est vraiment lui-même il est excellent, l'un des rares qui aient le sens de la vraie grandeur et de la beauté non maquillée. Tout ce qu'il écrit a, comme le voulait Vigny, ce ton de vérité qu'on reconnaît avec émotion dans la parole des enfants.

« Jean-Christophe, dit-il, ne concevait pas qu'on écrivît pour écrire, qu'on parlât pour parler. Il ne disait pas des mots. Il disait ou voulait dire des choses. »

Ei dice cose, voi dite parole.

On peut lui appliquer à lui-même cette parole de Dante, et cela seul suffirait à lui conférer une originalité dans la littérature française d'aujourd'hui. Car la république des lettres est encombrée d'hommes de talent, de trop de talent, qui écrivent pour écrire et qui parlent pour parler. Ils écrivent tout ce que le public réclame : un livre par an, dans la formule du jour. C'est tout à fait répugnant. Toutes ces vaines paroles, flottant dans l'air, forment un brouillard opaque et puant qui voile les splendeurs de la vie vraie. Romain Rolland est un des rares qui aient la force de dissiper ce brouillard par une puissante projection de lumière crue.

X

L'ESTHÉTIQUE DE « JEAN-CHRISTOPHE »

Nous croyons discerner, dans *Jean-Christophe*, une esthétique nouvelle, ou peut-être renouvelée, car il serait possible d'en trouver les éléments chez les romantiques. Depuis Flaubert, l'art littéraire français est orienté dans le sens de la perfection minutieuse. On s'arrête au fini du détail, à de petites réussites de phrases. On modèle des statuettes de proportions élégantes et faites à l'ongle. On travaille comme pour Barbedienne. C'est précisément le contraire du caractère de libre et

large ébauche que le génie emporté de Rodin a imprimé à la sculpture (1). N'y a-t-il pas certaines analogies entre la manière de Romain Rolland et celle de Rodin ? L'un et l'autre font surgir, d'un bloc de marbre fruste, des figures pantelantes de vie. Il semble que ce soit le roc qui les enfante. S'avisera-t-on de regarder à la loupe un marbre de Rodin, ou une page — entre mille autres — de *Jean-Christophe ?* Ira-t-on mettre le nez tout contre les soubassements cyclopéens du palais Pitti ? Il est des œuvres d'art qui ne sont pas faites pour les myopes. Que l'on se place à la distance, et l'impression totale s'imposera, avec une force irrésistible.

(1) Même remarque pour la peinture de la jeune école, étudiée avec beaucoup de soin par Romain Rolland, dans sa chronique de la *Bibliothèque universelle* du 1er janvier 1913.

Ce n'est pas une question de pure forme. Romain Rolland a en lui le génie de la révolte. Par là il est aux antipodes de ceux qui prêchent aujourd'hui la discipline, « l'ordre français » et le retour aux formules du Grand Siècle. Il ne pouvait loger dans de vieux vaisseaux un vin nouveau, en pleine fermentation. Sa croyance dominante pourrait bien être une foi aveugle dans la spontanéité de l'esprit créateur. Que toutes les entraves soient donc brisées ! Sans doute, sous peine d'impuissance, l'esprit s'imposera à lui-même des lois. Mais il n'en veut pas de factices. Il culbute la *Tabulatur* de Beckmesser, le cuistre des *Maîtres chanteurs*.

En une page significative de la *Nouvelle Journée*, Romain Rolland nous a dit comment, dans l'âme pacifiée de Jean-Christophe, une grande œuvre musicale s'élabore. C'est d'abord une torpeur calme et

puissante, l'atmosphère alanguie d'une journée chaude, alors que de blancs nuages planent dans le ciel. Dans la ruche, où les abeilles chantent, on entend un bourdonnement d'orgue. Puis, cette vague musique se précise. Le rythme s'établit. C'est le moment où la volonté entre en jeu. « Elle saute sur la croupe du rêve hennissant qui passe et le serre entre ses genoux. L'esprit reconnaît les lois du rythme qui l'entraîne ; il dompte les forces déréglées et leur fixe la voie et le but où il va. La symphonie de l'instinct et de la raison s'organise... » L'œuvre d'art est donc issue de l'instinct, élément féminin dompté et fécondé par la raison volontaire, élément mâle.

Ainsi naît et grandit une symphonie. Ainsi un roman du genre de *Jean-Christophe*. Son allure est libre, et, en apparence, désordonnée. Nous verrons d'ail-

leurs que ce n'est là qu'une apparence. Il y a toute une école aux yeux de laquelle l'artiste doit avoir un parti pris et s'y tenir. Le point de vue peut se soutenir. L'auteur de *Jean-Christophe* a une autre idée de l'art. Il n'admet rien de ce qui limite la création spontanée. Après avoir choisi son thème, il improvise, au grand orgue, sur un clavier d'une étendue extraordinaire. Que de registres il a à sa disposition ! Quelle étonnante variété de tons, du lyrisme le plus exalté jusqu'à un humour familier, à la Dickens (1); de l'observation exacte des réalités coutumières, jusqu'aux plus hautes idées philosophiques ; de l'âpre satire jusqu'au sentiment poignant de ce « tragique quotidien » dont a parlé Mæterlinck.

(1) Qu'on songe en particulier à la peinture si amusante et si juste de la vie domestique en Allemagne.

Par-dessus tout, Romain Rolland a le don suprême du romancier : celui de créer de la vie. Il faut bien insister sur ce point et se garder, en étudiant *Jean-Christophe*, de ne voir dans cette grande œuvre qu'un traité didactique. Elle fourmille de personnages bien vivants et saisis en pleine réalité. Il est peu d'écrivains, en particulier, qui aient un sens plus juste et plus délicat de la psychologie féminine, qui connaisse mieux la femme telle qu'elle est, dans son être intime et dans sa vie de tous les jours, et non seulement telle qu'elle se montre à l'heure passagère où elle est transfigurée par l'amour passion.

Nous nous sommes trop habitués à ne voir dans l'univers que nous, a dit Romain Rolland (1). *Ce n'est pas seulement Dieu que nous avons fait à notre image ; c'est aussi celle qui,*

(1) *Bibliothèque universelle.*

après Dieu — (si je n'étais dans une revue aussi grave, je me demanderais si c'est après ou avant) — a toujours occupé la première place dans nos pensées. Je suis toujours surpris, quand je relis les meilleurs romans psychologiques de notre temps, ou même les œuvres les plus célèbres du passé, du peu de réalité profonde des personnages féminins. La silhouette en est souvent séduisante, ou frappante ; mais la construction morale est presque toujours fragile et factice ; çà et là des traits justes, épars, contradictoires, sans que l'auteur s'efforce de les relier : il semble tout au contraire tenir à cette incohérence qui paraît, à des yeux d'homme, caractériser la femme (la donna è mobile...)*; les types, pour la plupart, se ramènent à trois : la femme que l'homme voudrait avoir, la femme qu'il croit avoir, la femme qu'il ne peut avoir. C'est le désir de l'homme, son contentement, ou sa peur, qui s'exprime ; ce n'est presque jamais la femme, observée en elle-même, pour*

elle-même. J'ai l'impression de cette cécité morale jusque chez les romanciers russes qui, plus avant que les autres, ont pénétré dans l'âme féminine; plus primitifs, plus près de la nature, ils ont eu quelquefois des intuitions sauvages et saisissantes; mais, comme tous les hommes, ils ne s'intéressent guère qu'à la femme aimante ou aimée : comme si tout l'être de la femme gravitait autour de ce soleil unique, — l'amour de l'homme!

Romain Rolland a observé la femme ainsi qu'il veut qu'on l'observe : « en elle-même et pour elle-même ». Il l'a vue à tous les âges, dans toutes les conditions, dans toutes les phases de sa vie. On pourrait extraire de *Jean-Christophe* une galerie de figures féminines, d'une étonnante diversité. Ne nous semble-t-il pas les avoir connues, tant elles demeurent vivantes dans notre mémoire? L'ignorante et simple Louisa, aux mains déformées par le tra-

vail, au grand cœur maternel; Minna von Kerich, cette petite Gretchen en jupes courtes, coquette déjà et rouée dans sa naïveté; et la tendre et silencieuse Sabine pour laquelle Mary Robinson (1) a un faible que nous comprenons; et Ada, la bonne fille allemande, toute proche de la nature, d'une forte et saine sensualité; et Colette Stevens, vierge perverse, fleur rare et vénéneuse éclose dans la serre chaude du luxe parisien; et la domestique Sidonie, qui, avec sa générosité sans illusions et ses dévouements ombrageux, révèle la première à Jean-Christophe la vraie France qu'il ignore; et la figure féminine la plus fouillée de toutes, peut-être, Jacqueline, si séduisante et si déconcertante, si coupable et si digne de pitié; et la violente et franche Françoise, d'une personnalité

(1) Voir à l'Appendice.

forte à ce point qu'elle est de taille à tenir tête à « l'ours de Germanie »; et la tragique Anna, froide en apparence, secrètement possédée par le démon de la luxure; et Grazia qui fait songer à la tendresse apaisée de ce vers d'Agrippa d'Aubigné :

Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise,

et celle-là surtout dont le nom est sur les lèvres de tous mes lecteurs, Antoinette, type de jeune fille française, où tant de vérité s'allie à tant de grâce et de noblesse qu'on en chercherait en vain l'équivalent dans la littérature d'aujourd'hui, et même d'hier.

Y trouverait-on également cette compréhension, cette divination de l'enfance, de la toute petite enfance, qui donne à *l'Aube* un charme unique? L'auteur prend son héros de bonne heure, dans les langes du nouveau-né. Avec une extraordinaire

puissance d'intuition, il décrit ses premières sensations confuses, au sortir de la nuit de l'inconscient, ses épouvantes, « les hallucinations d'un cerveau à peine dégagé du chaos, la nuit étouffante et grouillante qui l'entoure, l'ombre sans fond, d'où se détachent, comme des jets aveuglants de lumière, des sensations aiguës, des douleurs, des fantômes... »

Et plus tard, dans l'épisode d'Otto, avec quelle chaste délicatesse s'exprime un autre éveil, celui de la puberté qui s'ignore et met dans une amitié passionnée un pressentiment de l'amour ! A un écrivain qui tentait d'exprimer tout un monde si nouveau pour des lecteurs français, il fallait bien une forme renouvelée. Il y a en lui une saveur de vie intense et toute chaude. C'est peut-être là sa qualité dominante, celle qui conquiert d'emblée les lecteurs faits pour le comprendre.

Par ses proportions inusitées aussi bien que par la nature de son inspiration, *Jean-Christophe* se rapproche de certains romans anglais à la mode d'autrefois. Le célèbre auteur d'*Anne-Véronique*, H. G. Wells, a relevé cette analogie dans un important article qui est un véritable manifeste littéraire (1). Wells s'élève contre les prétentions d'une certaine critique qui prétend traiter le roman comme si sa forme était aussi définie que celle du sonnet. On a voulu nous apprendre, dit-il, qu'un roman doit être juste assez long pour qu'un gentleman, fatigué par le sport ou par les affaires, puisse, sans effort, le commencer après le dîner et le terminer à l'heure du whiskey. Une telle règle pourrait s'appliquer tout au plus à la nouvelle.

(1) *L'objet et le développement du roman contemporain.* Traduction française publiée par le *Temps*, le 18 juin 1911.

Le roman au contraire, ajoute Wells, *est à mon sens une œuvre discursive. Au lieu de se ramener à un seul thème, il constitue toute une tapisserie de thèmes entrelacés. On y est emporté tantôt par tel mouvement d'émotion ou de curiosité, tantôt par tel autre. C'est une œuvre à laquelle il faut revenir. Aussi ne voit-on guère comment on pourrait assigner des limites à son étendue.*

La valeur distinctive du roman parmi les œuvres d'art écrites, repose dans la peinture des caractères, et le charme d'un caractère bien conçu tient avant tout à la façon dont il est développé. J'avouerai que tous les romans de Dickens, si longs qu'ils soient, sont trop courts pour mon goût... Après Dickens, le roman anglais entreprit de se contracter, de subordonner la peinture des caractères à l'anecdote, la description au drame.

Aujourd'hui néanmoins bien des signes me prouvent, à ma vive satisfaction, que cette phase de rétrécissement et d'amoindrissement

touche à sa fin et que tout nous encourage à revenir à une forme de roman plus libre et plus spacieuse. Ce nouveau mouvement est en partie d'origine anglaise ; il représente en Angleterre une révolte contre une certaine conception étroite et paralysante de la perfection artistique, et un retour à la liberté de la forme, au vagabondage de la pensée, à ce goût pour le chemin des écoliers que l'on trouve dans le vieux roman anglais, tel que Tristram Shandy *et* Tom Jones. *Mais ce mouvement vient aussi de l'étranger et tire ses meilleurs encouragements d'entreprises audacieuses et originales telles que celle de M. Romain Rolland dans son* Jean-Christophe.

Il ne serait pas difficile de découvrir dans la littérature française des romans répondant à la définition de Wells : *Le Pantagruel*, *le Grand Cyrus*, *la Nouvelle Héloïse*, *les Misérables*, ou encore les quatre volumes de *l'Histoire contempo-*

raine, d'Anatole France (1), pour ne citer que les plus célèbres. Wells se réclame même de *Bouvard et Pécuchet*, « ce chef-d'œuvre sombre et joyeux d'abondance intellectuelle ». Si bien que Flaubert serait le précurseur du roman « dilaté », aussi bien que du roman « concentré ».

Certes, nous n'irons pas dire que le premier soit supérieur au second. Nos préférences personnelles iraient à l'art plus sobre qui nous a donné *Madame Bovary*, *Notre Cœur*, *Thaïs*, ou *Colette Baudoche*. Mais, puisque l'esthétique de Romain Rolland correspond à sa nature intime, elle est, par cela même, justifiée. Et n'est-ce pas un signe de la richesse et de la complexité du génie français, que

(1) Voir à l'Appendice, l'ingénieux rapprochement établi par M. Thibaudet, dans la *Nouvelle Revue Française*, entre *Jean-Christophe* et l'*Histoire contemporaine* d'Anatole France.

de pouvoir enfanter des œuvres si dissemblables ?

On n'enclôt pas dans le cercle étroit d'une définition le génie d'une grande race. Et ce serait un bien pauvre écrivain, celui qui se mentirait à lui-même, pour se conformer docilement à une « tradition » contrecarrée, d'ailleurs, par d'autres traditions, non moins vénérables. Romain Rolland n'est pas de ceux qui s'en vont en troupes. Les consignes intellectuelles ne sont pas faites pour lui. Il a une passion dominante : celle de l'indépendance. Le rôle de caporal instructeur des recrues de lettres ne lui conviendrait pas. A une revue de jeunes (1) qui avait « enquêté » sur son œuvre, il écrivait récemment : « J'estime que mon œuvre est à peine commencée. Jean-Christophe est l'homme qui

(1) *Ombres et formes*, décembre 1912.

marche : il lui manque encore la tête. Patience ! Laissez-moi le temps de dire ce que j'ai à dire. Je n'ai jamais fait partie d'aucune « école » ; et j'espère bien qu'aucune école ne sortira de moi. S'il en était autrement, je renie d'avance quiconque se réclamerait de Romain Rolland. Je prie qu'on ne voie pas dans cette déclaration un sentiment d'orgueil, qui est loin de ma pensée, mais la passion de la liberté, pour les autres comme pour moi. »

Voilà qui est d'un bon exemple à une époque où tant d'artistes ou d'écrivains, qui pourraient mieux employer leurs jeunes années, ratiocinent au lieu de créer, ne se sentent rassurés que quand ils se sont collé dans le dos une étiquette en *isme,* et lancent, du haut de leur fatuité de forts en thème, l'excommunication majeure contre quiconque est assez osé pour ne

pas adopter le guide-ânes qui les guide eux-mêmes.

De bons apôtres voudraient transformer en séminaire la vieille bâtisse que nos pères appelaient « le Temple des Muses ». Ne vaudrait-il pas mieux en faire une abbaye de Thélème, au fronton de laquelle on inscrirait, en lettres d'or, le seul mot d'ordre qui vaille : *Fais ce que voudras ?*

XI

LES VIES HÉROÏQUES

Dans cette œuvre si complexe qu'est *Jean-Christophe*, on peut discerner une idée directrice dont l'équivalent se trouverait, croyons-nous, chez Émerson. Le génie, aux yeux de Romain Rolland, est une émanation du Dieu caché. On doit reconnaître en lui le voyant, le prophète auquel ce Dieu se révèle spontanément et qu'il est chargé de révéler aux hommes. M. Maurice Barrès l'a dit avec sa précision habituelle dans une revue de jeunes (1) :

(1) *Ombres et formes.* Album mensuel inédit d'Art libre et de Critique. Figuière, Paris. Décembre 1912. Enquête sur Romain Rolland.

« Romain Rolland a toujours voulu nous montrer, qu'il les prenne dans l'histoire ou dans ses propres songeries, ceux en qui il y a de la divinité (pour employer une grande expression sortie en un jour de bonheur de la bouche impure de Mirabeau), et cela seul déjà place au premier rang l'auteur de *Jean-Christophe* »... Dans l'histoire ou dans ses propres songeries : En effet les biographies de héros, et surtout le *Beethoven*, le *Michel-Ange*, le *Tolstoï*, expriment, sous une forme différente, la même pensée qui a inspiré *Jean-Christophe*. Pour bien comprendre cette pensée, nous ne pouvons les négliger.

Le *Beethoven* est, en quelque sorte, la préface de *Jean-Christophe*. A lire les premiers volumes, *l'Aube* et *le Matin*, on pourrait penser que le héros est un Beethoven revenu au monde à l'époque actuelle. Il naît, lui aussi, d'une famille

d'origine flamande, dans une ville des bords du Rhin, où il n'est pas difficile de reconnaître la vieille cité de Bonn. Romain Rolland avait fait un séjour dans cette contrée en 1901, au moment où furent organisées à Mayence de grandes solennités beethoveniennes. Il avait revécu en pensée les années d'enfance du futur Moïse de la musique moderne. Il avait gravé dans sa mémoire les paysages rhénans, que nous trouverons décrits avec tant de charme dans *l'Aube*. Le fleuve qui, dans ses eaux vertes roule l'or pur de la poésie allemande, avait exercé sur lui sa fascination (1). Dès maintenant, il l'associait à la vie et à l'art de l'auteur de *la Neuvième*.

(1) Romain Rolland connaissait du reste le Rhin depuis le temps de sa jeunesse : « J'ai la passion du Rhin, m'écrivait-il. Je l'ai aimé dès le premier jour que je l'ai vu. Il n'y a presque pas d'année que je ne le revoie. Je l'ai, pour ainsi dire, suivi, de la source à l'embouchure. »

Et il écrivait à la *Revue de Paris* (1) quelques pages par lesquelles il préludait à ses œuvres futures : « L'image de Beethoven, disait-il, flotte toujours sur la vallée du Rhin où se sont écoulées ses vingt premières années, auprès du grand fleuve qui lui ressemble, « *unser Vater Rhein* », comme il l'appelle, « notre père le Rhin », si vivant en effet, presque humain, pareil à une âme gigantesque, où passent des pensées et des formes innombrables, — nulle part plus beau, plus puissant et plus doux qu'en la délicieuse Bonn, dont il baigne les pentes ombragées et fleuries, avec une violence caressante. » Le génie de Jean-Christophe, nous le verrons tout à l'heure, s'éveillera au

(1) *Les fêtes de Beethoven. Revue de Paris*, 15 mai 1901. Cet article est l'ébauche de la biographie de Beethoven, publiée deux ans plus tard dans les *Cahiers de la quinzaine*.

murmure de cette « grande voix maternelle » du fleuve, qui avait bercé la petite enfance de Beethoven. Il a, lui aussi, pour père un musicien de la Cour, pour mère une femme du peuple. Les plus cuisantes blessures d'amour-propre ne lui sont pas épargnées. On l'exhibe comme un petit prodige, on lui fait donner des concerts dans un costume ridicule — pareille aventure était arrivée au petit Beethoven; — on lui dicte une lettre d'une écœurante platitude adressée au grand-duc, reproduction presque identique d'une supplique écrite par Beethoven dans des circonstances semblables. Jean-Christophe a également une jeunesse déprimée par les soucis matériels. Il a à lutter contre la sottise de son milieu et ne trouve de refuge que dans la tendresse d'une mère à l'esprit simple et au grand cœur, qu'il aime passionnément. Jusque-là, le parallélisme

est complet. Dans la suite de son récit, Romain Rolland emprunte des traits à la vie d'autres génies. Il y a du Jean-Jacques dans Jean-Christophe et bien autre chose encore.

Lorsque le jeune musicien, exilé d'Allemagne, se débat, comme un beau diable, dans la cohue de *la Foire sur la place*, ses aventures parisiennes font songer à celles de Richard Wagner. Plus tard, à l'époque de sa maturité, le héros tient de Hændel et aussi de Gluck. M. Lucien Maury, le critique si clairvoyant de la *Revue polititique et littéraire*, a signalé également (1) la ressemblance qu'il y a entre Jean-Christophe et le portrait que Romain Rolland a tracé de l'auteur d'*Orphée :*

Dans la société, il prenait d'abord un ton

(1) *Figures littéraires.* Écrivains français et étrangers. Paris, Perrin, 1911.

guindé et solennel. Mais tout de suite il s'emportait. Burney, qui vit Haendel et Gluck, les rapproche pour le caractère : Gluck, dit-il, est d'une humeur aussi sauvage que l'était Haendel, dont on sait que tout le monde avait peur. Il était libre et irritable, et ne pouvait s'habituer aux règles de la société. Il appelait crûment les choses par leur nom... il scandalisait vingt fois par jour ceux qui l'approchaient. Il était insensible aux flatteries, mais il admirait ses propres œuvres avec enthousiasme. Cela ne l'empêchait pas de se juger exactement. Il aimait un petit nombre de gens... (1)

On peut donc relever dans *Jean-Christophe* des traits empruntés à différents hommes de génie. Mais c'est bien l'influence de Beethoven qui domine.

L'œuvre entière semble inspirée par

(1) *Musiciens d'autrefois*, p. 226.

son esprit. On sent que Romain Rolland a vécu dans le commerce intime de cette « grande âme fraternelle». Il lui doit la révélation d'une force héroïque, conquise de haute lutte contre le destin :

Cher Beethoven! s'écrie-t-il, *assez d'autres ont loué sa grandeur artistique. Mais il est bien davantage que le premier des musiciens. Il est la force la plus héroïque de l'art moderne. Il est le plus grand et le meilleur ami de ceux qui souffrent et qui luttent. Quand nous sommes attristés par les misères du monde, il est celui qui vient auprès de nous, comme il venait s'asseoir au piano d'une mère en deuil, et, sans une parole, consolait celle qui pleurait, au chant de sa plainte résignée. Et quand la fatigue nous prend de l'éternel combat inutilement livré contre la médiocrité des vices et des vertus, c'est un bien indicible de se retremper dans cet océan de volonté et de foi. Il se dégage de lui une conta-*

gion de vaillance, un bonheur de la lutte, l'ivresse d'une conscience qui sent en elle un Dieu... Quelle conquête vaut celle-ci, quelle bataille de Bonaparte, quel soleil d'Austerlitz atteignent à la gloire de cet effort surhumain, de cette victoire, la plus éclatante qu'ait jamais remporté l'esprit : un malheureux, pauvre, infirme, solitaire, la douleur faite homme, à qui le monde refuse la joie, crée la joie lui-même pour la donner au monde. Il la forge avec sa misère, comme il l'a dit en une fière parole, où se résume sa vie, et qui est la devise de toute âme héroïque :

La Joie par la Souffrance.
Durch Leiden Freude.

Romain Rolland a voulu lui aussi propager cette « contagion de vaillance » pour nous aider dans les combats sans gloire que chacun doit livrer en silence. « Que ceux d'entre nous qui sont le plus malheureux sachent que les meilleurs de l'hu-

manité sont avec eux (1). » Ayant souffert, eux aussi, et plus que nous, ils sont tout près de nos souffrances. Leurs victoires doivent être les nôtres. A nous de marcher dans la voie qu'ils ont ouverte. Ils nous deviendront des amis fidèles dont nous pourrons, aux heures de détresse, saisir la main tendue. Ne sont-ils pas, au milieu de nous, les témoins d'un Dieu secourable qui nous appelle à lutter à ses côtés et veut, avec notre aide, acheminer l'humanité à des fins glorieuses ?

Mais les grands génies qui marchent devant nous, en suivant la route marquée dans la nuit par la nuée ardente, n'ont pas tous la force d'âme d'un Beethoven. Il en est qui, aux heures mauvaises, sont, comme les plus faibles d'entre nous, des êtres de doute et de débilité. C'est ce que

(1) Préface du *Beethoven*.

Romain Rolland nous a montré dans son *Michel-Ange*, que publièrent, en 1906, la *Revue de Paris* et les *Cahiers de la quinzaine*. La force du génie, issu du Dieu caché, ne se manifeste que plus clairement en un homme sans volonté tel que Michel-Ange. Car celui-là n'agit pas, *il est agi*. « Qui ne croit pas au génie, dit Romain Rolland, qui ne sait ce qu'il est, qu'il regarde Michel-Ange. Jamais homme n'en fut ainsi la proie. Ce génie ne semblait pas de même nature que lui : c'était un conquérant qui s'était rué en lui et le tenait asservi. Sa volonté n'y était pour rien, et l'on pourrait presque dire: pour rien, son esprit et son cœur. C'était une exaltation frénétique, une vie formidable dans un corps et une âme trop faibles pour la contenir. »

Michel-Ange est la Pythie visitée par Apollon. Possédé par le Dieu qui a eu

le caprice de s'incarner en sa faiblesse, il vit dans un état de fureur sacrée. Il *se livre* — c'est le mot — à un travail acharné et sans joie qui ne lui laisse pas une heure de répit. Et il n'a pas même la joie de l'œuvre accomplie. Ses entreprises sont gigantesques. Il n'en achève aucune. Ce labeur forcené le sépare du troupeau des hommes. Comme le Moïse dont il a taillé la formidable effigie, il vit « puissant et solitaire ». Seul, toujours seul, comme Beethoven, mais plus misérable que lui. Ce sont les circonstances qui ont rendu Beethoven malheureux. En Michel-Ange, la souffrance est innée. Jamais cette mauvaise compagne ne le quitte d'un pas. Et il est si triste que les hommes le craignent. Le vide se fait autour de lui. Où trouverait-il la paix, puisque c'est son âme qui est misérable ? On le voit faible, tourmenté de mille scrupules, accessible à la peur,

hanté par le spectre de la mort. « Aucune pensée n'est en moi, dit-il à Vasari, où la mort ne soit creusée au ciseau. » Mourir pourtant! Ce serait le seul remède. Les morts lui font envie. C'est à eux qu'il s'adresse dans une de ses douloureuses poésies :

Vous n'êtes plus dans la crainte du changement d'être et de désir... La suite des heures ne vous fait pas violence, la nécessité et le hasard ne vous mènent pas... A peine puis-je l'écrire sans envie... Ah! faites que je ne retourne plus à moi-même !

Alors, ne sachant où trouver un refuge, il le cherche, comme il le dit lui-même, « dans cet amour divin, qui, pour nous prendre, ouvre les bras en croix ». Aux yeux de Romain Rolland, c'est là une « abdication ». Il l'oppose à la parole libératrice de l'*Ode à la joie*. Je crois que Rolland

— et c'est un des points où je me sépare de lui — a une idée insuffisante du christianisme, malgré le profond respect qu'il lui a souvent témoigné. Comme beaucoup d'hommes élevés dans le catholicisme, il voit trop la religion du Christ à travers les vitraux opaques que les moines du moyen âge enchâssèrent dans les baies de leurs cathédrales, pour n'y pas laisser pénétrer la clarté du soleil.

Dans la préface du *Michel-Ange*, nous trouvons une définition du chrétien qui est une demi-confession. Romain Rolland voit, dans le chrétien, une espèce en train de disparaître et que l'on étudiera plus tard « avec un mélange d'admiration, d'horreur et de pitié ». Sa mission aura été d'embellir le monde par sa grandeur morale, tout en l'attristant. Car la tristesse est son lot. Et sa foi n'est qu'un pis-aller, bon pour celui qui n'a pas su découvrir la

divine joie que récèle la vie. A cette époque — il a pu changer depuis — Romain Rolland considérait la religion du Christ comme étant, par définition, pessimiste :

Qui le sentira mieux que nous, dit-il, *qui avons été mêlés, enfants, à ces angoisses — qui avons vu s'y débattre les êtres qui nous sont le plus chers, — nous dont la gorge connaît l'odeur âcre et enivrante du pessimisme chrétien, — nous à qui il a fallu faire, certains jours, un effort pour ne pas céder, comme d'autres, dans les moments de doute, au vertige du Néant divin.*

Dieu! Vie éternelle! Refuge de ceux qui ne réussissent point à vivre ici-bas! Foi, qui n'est bien souvent qu'un manque de foi dans la vie, qu'un manque de foi dans l'avenir, un manque de foi en soi-même, un manque de courage et un manque de joie... Nous savons sur combien de défaites est bâtie votre douloureuse victoire...

A mes yeux, on me permettra de le dire, le christianisme peut et doit être tout autre chose qu'une abdication. Jésus-Christ lui-même n'a-t-il pas été le plus magnifique exemple de ces héros victorieux de la souffrance et de la mort? Et nombreux sont ceux de ses disciples qui ont suivi, en cela, son exemple, Paul de Tarse, tout le premier. A celui-là aussi on pourrait appliquer la devise : « Par la douleur à la joie. » Auprès de cette vie, celle de Beethoven lui-même pourrait paraître douce. « Souvent, écrivait-il à ses disciples de Corinthe, souvent j'ai vu la mort de près. J'ai reçu des Juifs, par trois fois, quarante coups de fouet moins un ; j'ai été battu de verges trois fois ; j'ai passé un jour et une nuit dans l'abîme. Souvent, dans mes voyages, j'ai été en danger sur les fleuves, en danger des voleurs, en danger de la part de ceux de ma nation, en danger de

la part des Gentils, en danger dans les villes, en danger dans les déserts, en danger sur mer, en danger parmi les faux frères. J'ai enduré les labeurs et les peines, les veilles fréquemment, la faim et la soif, les jeûnes fréquemment, le froid et la nudité. Sans parler de tant d'autres choses, j'ai tout un courant d'affaires qui m'assiège chaque jour, le souci de toutes les Églises. Qui est faible que je n'en souffre? Qui trébuche que je n'en aie la fièvre? » Et c'est au sein d'une existence semblable qu'il donne à ses disciples, après l'avoir pris pour lui-même, ce mot d'ordre : « Soyez toujours joyeux! » Il est bien certain que la consigne de saint Paul n'est pas toujours suivie, et qu'il y a dans le monde pas mal de chrétiens dolents, inquiets du salut de leur âme, dévorés de scrupules stérilisants. Mais ce que l'on peut dire en toute justice, je crois, c'est qu'en étudiant

les vies des chrétiens, on y trouverait à peu près la même proportion d'optimistes et de pessimistes que dans la moyenne de l'humanité. La préface de *Michel-Ange* ne décrit qu'une espèce de chrétiens. Il y en a d'autres. Et Romain Rolland, je le sais, le reconnaît lui-même.

Mais ce n'est pas ici, bien entendu, le lieu d'engager une controverse théologique. Nous n'avons aucun goût pour ce genre de débats. Nous devions seulement indiquer l'étape que le *Michel-Ange* marque dans l'histoire de la pensée de Romain Rolland. *Tolstoï* et *le Buisson ardent* en marquent une autre. Nous avons vu que ces deux livres, d'un accent grave et religieux, disons même chrétien, furent écrits à un moment où Romain Rolland venait de regarder la mort en face. Mais nous avons dit également qu'à l'École normale déjà, il s'était passionné pour l'auteur

d'*Anna Karénine*. Et le *Tolstoï* est le témoignage de cette passion qui fut durable. Après toutes les sottises que des gens d'esprit ont débitées en France sur le grand solitaire d'Iasnaïa Poliana, c'est un soulagement d'en entendre parler ainsi. On a prétendu couper Tolstoï en deux. Le procédé est commode, mais sommaire. Il a déjà servi souvent, pour Auguste Comte par exemple. Une fois l'amputation faite, on garde ce qui convient, on rejette le reste. M. Romain Rolland n'admet pas qu'il y ait eu deux Tolstoï. « Pour nous, dit-il, il n'y en avait qu'un, nous l'aimions tout entier. Car nous sentions d'instinct que dans de telles âmes tout est lié. » Pour trouver l'unité de cette grande vie, il n'y a qu'à regarder au centre. Il n'y a qu'à reconnaître cette évidente vérité que Tolstoï fut, comme son prédécesseur J.-J. Rousseau, un grand génie religieux.

Encore faut-il, pour le reconnaître, avoir le sentiment de ce qu'est, en dehors des cadres changeants des Églises et des dogmes, la vie religieuse véritable, c'est-à-dire la vie intime des âmes religieuses. Si l'on admet cet axiome, répété à satiété, qu'une religion purement individuelle soit un non-sens, on doit bien en conclure que Tolstoï n'eut pas de religion, puisque aussi bien il fut, à la fin, seul de la sienne. Mais alors Jésus-Christ lui-même, dans la solitude de Gethsémané, n'eut-il pas non plus de religion, alors que ses apôtres eux-mêmes ne le comprenaient pas? Et ne voit-on pas qu'une religion quelconque, fût-elle celle du Christ, du Bouddha ou de Mahomet, doit, de toute nécessité, être née dans une conscience « individuelle » ? Nul ne peut dire encore ce qui est né dans l'âme de Tolstoï. C'est le secret de l'avenir. Il faut souvent bien des générations pour

que germent les semences jetées au vent par un génie précurseur. A coup sûr peut-on affirmer que rien n'est jamais perdu des trésors de la vie de l'esprit. Et ceux-là mêmes qui rejettent les dernières idées de Tolstoï, n'ont-ils pas été éclairés par cette lointaine lumière ?

Romain Rolland montre bien de quel éclat elle brille. Et je ne ne crois pas que nul, depuis Gaston Frommel, ait su mieux comprendre cette âme de prophète « affamée de l'éternel ». Rolland n'enseigne pas, il se borne à comprendre. Il comprend jusqu'au fond, avec l'ardente sympathie d'une âme foncièrement religieuse, avec la liberté d'un esprit qui n'a point de dogme à imposer, avec le sens le plus vrai de ce qu'est l'homme tout entier, esprit et chair, grandeur, passions et faiblesses, et encore de ce qu'est l'art, reflet de l'homme. L'art de Tolstoï, c'est tout le

clavier des passions humaines, depuis la sensualité bestiale que nous dévoile ce livre terrible et vrai, *la Sonate à Kreutzer*, jusqu'à la ferveur mystique d'un saint Augustin. Et Tolstoï lui-même est grand, moins encore par l'esprit que par cette passion forcenée qu'on voit briller, sous la broussaille des sourcils, dans ses yeux fulgurants et qui, après l'avoir tenaillé toute sa vie, le jeta, mourant, hors de sa demeure.

Ce qui fait surtout la beauté de cette longue vie, c'est d'avoir été un mouvement perpétuel vers l'inaccessible idéal. « Un chrétien, a dit l'auteur de la *Sonate à Kreutzer*, ne saurait être moralement supérieur ou inférieur à un autre chrétien; mais il est d'autant plus chrétien qu'il se meut plus rapidement sur la voie de la perfection, quel que soit le degré sur lequel il se trouve à un moment donné :

en sorte que la vertu stationnaire du pharisien est moins chrétienne que celle du larron, dont l'âme est en plein mouvement vers l'idéal et qui se repent sur sa croix. »

Romain Rolland nous a décrit la marche ascendante de ce grand disciple du Christ. Après une jeunesse au sang chaud, le bonheur à deux, étape bienheureuse et vite dépassée, que marque l'époque de *Guerre et paix;* puis, au sein même du bonheur, une angoisse mortelle et sans cause, le vertige du néant. C'est l'heure fatale où l'ivresse de la vie étant dissipée, tout homme qui n'a pas le don de se mentir à lui-même est bien contraint, ayant passé de la scène dans la coulisse, de voir l'envers horrible du splendide décor de la vie. Ce n'est donc que cela ? Et après ? Et que suis-je ? Et quel est le sens de ma vie ? Il faut, sous peine de la mort de l'âme,

qu'une réponse soit donnée. Cette crise décisive fut, chez Tolstoï, tardive, mais préparée de longue date. Il se convertit à l'âge où la plupart se cristallisent, ayant, bien avant la mort, terminé leur vie. Avec sa persévérante et touchante bonne volonté, le nouveau converti chercha à se mettre d'accord avec l'Église de ses pères. En vain. Alors, pouvant tout supporter, hors le mensonge, il brisa les icônes. Du même coup il devint le Révolté et l'Apôtre. « Le salut, dit Romain Rolland, vint du peuple. » Disons que Tolstoï chercha dans le peuple ce qu'il avait en lui : son Dieu. Il ne l'eût point cherché, là ni ailleurs, s'il ne l'eût déjà trouvé. Et cette crise morale décisive ne fut pas, pour le grand romancier russe, une déchéance de son talent d'écrivain, mais, au contraire, un rajeunissement. « J'entends démontrer, dit Romain Rolland, que la foi religieuse de

Tolstoï, loin de tuer son génie artistique, l'a renouvelé. »

De même pour Jean-Christophe. Il est, lui aussi, un de ces hommes dont l'Évangile a dit : « Ce sont les violents qui l'emportent. » Comme Tolstoï, il a l'amour intransigeant de la vérité. Comme lui, il méprise les habiles, et veut cet art renouvelé par la sève populaire que l'oncle Gottfried (une figure toute tolstoïenne) lui a révélé en lui chantant de vieilles chansons d'Allemagne. Comme Tolstoï, il a une âme « affamée de l'éternel », que les passions troubles de la jeunesse n'ont pu satisfaire. Et, après l'épisode de sa passion sensuelle pour Anna (on songe sans cesse en le lisant à la *Sonate à Kreutzer*), il passe également par une crise terrible, où il se trouve inerte, sans volonté, en proie au dégoût et à la terreur de lui-même. Le vertige de la mort le saisit. « J'étais

semblable, a écrit Tolstoï dans ses *Confessions*, à un homme égaré dans une forêt, qui est saisi d'horreur parce qu'il s'est égaré, et qui court de tous côtés et ne peut s'arrêter, bien qu'il sache qu'à chaque pas il s'égare davantage... » Cette forêt est ici un symbole. Le secours et la délivrance vinrent à Tolstoï un jour qu'il se promenait, en réalité, dans la forêt d'Iasnaïa Poliana. « Un jour de printemps précoce, dit-il, j'étais seul dans la forêt et j'écoutais ses bruits. Je pensais à mes agitations des trois dernières années, à mes recherches de Dieu, à mes sautes perpétuelles de la joie au désespoir... Et brusquement je vis que je ne vivais que lorsque je croyais en Dieu. A sa seule pensée, les ondes joyeuses de la vie se soulevaient en moi. Tout s'animait autour, tout recevait un sens. Mais dès que je n'y croyais plus, soudain la vie cessait. —

Alors qu'est-ce que je cherche encore ? cria en moi une voix. C'est donc Lui, ce sans quoi on ne peut vivre ! connaître Dieu et vivre, c'est la même chose. Dieu, c'est la vie... » *Dieu c'est la vie.* N'est-ce pas, en deux mots, l'Évangile de Romain Rolland ?

En lisant *le Buisson ardent*, nous verrons Jean-Christophe égaré, lui aussi, dans une forêt obscure (1). Soudain le foehn se lève, annonciateur du printemps.

(1) Il n'y a là qu'une analogie toute fortuite et, peut-être, d'autant plus significative. La course de Jean-Christophe à travers la forêt du Jura bâlois était déjà écrite avant que Romain Rolland songeât au *Tolstoï*. Et c'est en prenant des notes en vue de cet ouvrage qu'il a lu, pour la première fois, le récit de la conversion de Tolstoï, dans la forêt. La coïncidence ne l'avait pas frappé. Comme je la lui avais signalée, il m'écrivit : « Ce rapprochement m'a stupéfié. Vous me l'avez révélé... En fait, la crise du *Buisson ardent*, je l'ai vécue (moins tragique); et la forêt que je décris existe. Les forêts de Suisse ont tenu une grande place dans l'histoire de ma pensée. »

L'âme de Christophe renaît aussi : car, dans la tempête, il a entendu Dieu qui passait. — « O toi ! toi ! s'écrie-t-il, tu es enfin revenu ! » Alors une vie nouvelle commence pour lui. Il est un racheté. On est en droit de voir en lui un libre disciple du Christ, à la manière de Tolstoï, puisque sa vie purifiée sera dès lors une lente ascension et qu'il se mouvra sans relâche « sur la voie de la perfection ». Ainsi, dans le *Tolstoï* et dans *le Buisson ardent*, Romain Rolland a écrit des pages d'inspiration toute chrétienne qui l'ont entraîné bien loin de la préface du *Michel-Ange*. Mais, nous le verrons, ce n'est pas là encore, comme nous avions été tentés de le croire, un aboutissement. Ce n'est qu'une étape dans un voyage auquel aucun terme n'est assigné.

Les trois grandes « vies héroïques » décrites par Romain Rolland, correspondent

donc aux différentes parties de Jean-Christophe : Le *Beethoven* (1903) à *l'Aube* et au *Matin* (1904) ; le *Michel-Ange* (1906) à la fin de *l'Adolescent* (1906), à *la Révolte* (1906-1907) et à *la Foire sur la place* (1908); le *Tolstoï* (1911) au *Buisson ardent* (1911). Et voyez quelle exacte concordance il y a entre le roman et les biographies ! Chacune des parties de *Jean-Christophe* semble avoir été écrite sous l'inspiration d'un de ces héros, dont Romain Rolland a déployé « l'étendard glorieux ou sanglant ». Dans *l'Aube* et *le Matin* nous retrouvons, avec les souvenirs tout frais du séjour à Bonn, Beethoven à l'état pur. *L'Adolescent*, *la Révolte*, *la Foire sur la place* sont, comme la vie de *Michel-Ange*, pleines d'inquiétude et d'amertume. Il semble que l'auteur fasse un effort titanique pour soulever un monde qui l'écrase. On découvre chez lui, également, des influences nietzschéennes. *Le*

Buisson ardent est tolstoïen et chrétien. Quant à la dernière partie, la *Nouvelle Journée* — journée calme et sereine comme le ciel de Rome au déclin de l'année — elle est placée sous l'invocation d'un génie dont Romain Rolland n'a pas encore écrit la vie : Gœthe.

Que l'on nous comprenne bien : Romain Rolland n'a pas étudié les vies de *Beethoven*, de *Michel-Ange* et de *Tolstoï* pour y chercher des documents en vue de la composition de *Jean-Christophe*. Sa méthode de travail a été bien différente. Pour cette œuvre si personnelle, il a tout pris en lui-même. Même au début, il n'a emprunté à Beethoven que quelques traits extérieurs. Souvenirs et pensée, l'essentiel est tiré de son propre fonds. Mais il cherchait à entretenir autour de lui l'atmosphère morale nécessaire à la croissance de l'œuvre qu'il créait. Et c'est pour cela qu'il

pénétrait dans l'intimité de ces « grandes âmes fraternelles » dont Jean-Christophe se rapproche successivement aux différentes époques de son développement moral.

XII

LE GÉNIE PRÉDESTINÉ

Aux yeux de Romain Rolland, le génie est donc un prédestiné. Il naît n'importe où, de parents obscurs. Mais, avant sa naissance, il y a dans les générations de ceux qui le précèdent une obscure préparation inconsciente. Le génie est la floraison superbe qu'une lente germination a préparée. C'est ainsi que le grand-père et le père Krafft sont des ébauches de ce chef-d'œuvre que sera *Jean-Christophe :* la première belle, mais incomplète ; la seconde ridicule et caricaturale. Il semble

qu'ainsi qu'un peintre qui cherche en tâtonnant et barbouille avant de trouver sa ligne définitive, la nature doive s'y prendre à plusieurs fois avant de créer un génie. La plante n'a pas encore réussi à percer la dure croûte de la glèbe résistante. Mais la sève monte. Elle est puissante. De ses ancêtres paternels Jean-Christophe hérite d'une forte vitalité. Sa mère lui lègue une âme aimante, et, comme l'a dit Musset,

Ce que l'homme ici-bas appelle le génie,
C'est le besoin d'aimer ; hors de là tout est vain.

Par cette femme du peuple, simple et bonne, Jean-Christophe tient à l'humanité commune. Il ne sera pas un surhomme, il sera plus et mieux : un homme, de ceux qui sont, dès leur naissance, marqués au front du signe des élus.

Il semble que, d'après Romain Rolland,

ces hommes-là doivent nécessairement triompher. Une double tâche leur est imposée. Il faut d'abord qu'il se réalisent eux-mêmes, au prix de quels efforts ! Il faut ensuite que, pour s'imposer, ils luttent contre un milieu hostile. Cette hostilité du public contre le génie créateur est une loi générale. Car le génie, seul de son espèce, brise les idées reçues. Il apporte des paroles inentendues et jugées fausses par là même. Il dénonce les mensonges admis de tous; et c'est pour cela qu'il est qualifié de menteur. On le repousse, on le bafoue, on le met hors la loi. Ou bien on cherche à l'étouffer sous des conseils prudents. S'il cède, pour chercher le succès immédiat, il est déchu, comme le musicien Hassler auquel Jean-Christophe rend visite. Il faut que le génie accepte son isolement et qu'il garde son idéal, seul contre tous. Seul, c'est son destin. Cette solitude tragique

du génie était déjà la pensée dominante de Vigny. Parvenu au seuil de la Terre promise, son Moïse s'écrie :

> O Seigneur ! j'ai grandi puissant et solitaire,
> Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

La réponse de Jean-Christophe à l'énigme du destin n'est pas désespérée comme celle de Vigny. Elle est joyeuse et triomphante. Tous les obstacles que le génie rencontre sur sa route, il les brise (1). L'effort même de la lutte le grandit, en lui donnant la révélation de sa force. Et voici que la solitude elle-même est surmontée. Il a dû rompre avec son milieu naturel, avec ceux qui sont sa chair et son sang. Mais sa musique va éveiller de lointains échos. Il a trouvé la parole libératrice que des

(1) « L'homme a besoin d'aiguillons. Le génie veut l'obstacle, et l'obstacle fait le génie. » [Romain Rolland. Introduction à la *Lettre de Tolstoï*. (*Cahiers de la quinzaine*.)

âmes obscures attendaient, et qu'elles ne pouvaient formuler. Elles se sont reconnues en lui, elles sont venues à lui. C'est un vieux musicien pauvre qui s'enthousiasme pour Jean-Christophe, alors que la critique et les chefs d'orchestre cherchent à étouffer sa voix. Puis, de bons philistins, gardant au fond du cœur un coin d'idéal, Pottpetschmidt et ses amis; puis l'exquise Antoinette et son frère Olivier, lequel, à Paris, deviendra l'ami intime de Jean-Christophe; puis un cercle toujours grandissant d'amis qu'il vivifie de sa pensée et qui, en échange, lui prodiguent cette chaude sympathie sans laquelle aucun artiste ne peut vivre. Peu à peu, le génie s'impose. Le cercle de ses admirateurs grandit. On voit s'y faufiler les snobs, les malins qui veulent accaparer une gloire nouvelle et l'exploiter, à leur profit. Nouveaux dangers, nouvelles embûches. C'est

l'heure où beaucoup d'entre les meilleurs ont sombré. Ils avaient supporté l'adversité et la solitude. Ils ne résistent pas à la griserie du succès. Ou bien ils cèdent au démon de la sensualité qui les entraîne à l'abîme. Ceux qui sortent triomphants de ces dernières épreuves sont les héros, les êtres forts et lumineux qui, dans leurs puissantes mains, façonnent les humanités futures.

Je viens d'esquisser le sujet de *Jean-Christophe*.

XIII

EN ALLEMAGNE

A côté de ce thème central de *Jean-Christophe*, il en est un autre non moins important. Romain Rolland a lancé son héros en plein courant de la vie moderne. Ce lui a été une occasion de nous faire part de son riche trésor d'observations sur la société contemporaine, sur l'Allemagne d'abord, puis sur la France, et enfin, dans le dernier volume, sur l'Italie. Le poète lyrique qu'est, à ses heures, Romain Rolland, est doublé d'un observateur précis, ayant un sens robuste

de la réalité, connaissant les hommes, leurs faiblesses et leurs mensonges. Blessé par les répugnants spectacles de la vie, l'idéaliste réagit, se redresse et s'arme du fouet de la satire, pour en cingler les pitres et les pleutres. Le poète se transforme en un humoriste savoureux. On retrouve chez lui le caractère « d'ironie, de mépris héroïque et joyeux » qu'il signalait dans les dernières œuvres de Beethoven. Cette ironie, Romain Rolland la prête à son Jean-Christophe. A mesure que le jeune musicien grandit et qu'il prend conscience de sa force, il se différencie d'avec le milieu bourgeois qui l'entoure dans la petite *Residenzstadt* des bords du Rhin où il a vu le jour. Étant différent, il peut juger.

Il est peu d'écrivains français qui aient parlé de l'Allemagne avec plus de pénétration que Romain Rolland. Bien qu'il

n'ait jamais séjourné longtemps au pays d'outre-Rhin, il est familier non seulement avec la pensée allemande, mais avec les menus détails de la vie de tous les jours. C'est surtout par la musique qu'il a pénétré les secrets de l'âme germanique (c'est bien la meilleure clef), par la musique ancienne et moderne, par la bonne et la mauvaise. Le langage des sons lui a révélé les profondeurs de cette âme allemande, ses élans éperdus vers l'idéal, mais aussi ses côtés de sensiblerie larmoyante et clair-de-lunesque, s'alliant parfois à une assez épaisse matérialité. Là se trouve être précisément le *Mensonge allemand*.

« Toute race, tout art a son hypocrisie, dit Romain Rolland. Le monde se nourrit d'un peu de vérité et de beaucoup de mensonge... La vérité est la même chez tous ; mais chaque peuple a son mensonge qu'il nomme son idéalisme..., tout

être l'y respire, de sa naissance à la mort. C'est devenu pour lui une condition de vie. Il n'y a que quelques génies qui peuvent s'en affranchir, à la suite de crises héroïques où ils se trouvent seuls, dans le libre univers de leur pensée. » — Ainsi fait Jean-Christophe. D'abord, il se révolte et juge son peuple sévèrement. Plus tard, il comprendra la grandeur du génie de sa race et tout ce qu'il lui doit.

Le mensonge allemand lui est révélé un soir, dans un concert à la *Städtische Tonhalle*. Il est brusquement frappé de la goinfrerie musicale d'un public qui, tout en buvant de la bière et en mangeant des saucisses, avale coup sur coup, et sans sourciller, les morceaux de musique les plus hétéroclites, du Beethoven, du Mendelsohn, du Nicolaï, du Meyerbeer. Lorsqu'à la fin le *Chœur des hommes de l'Allemagne du Sud* vient chanter, en susurrant,

l'aveu d'amour d'une jeune fille rougissante, il n'y tient plus ; il éclate de rire et fait un tel scandale qu'on l'expulse. C'est là le début des hostilités entre lui et ses concitoyens. Les écailles lui sont tombées des yeux. « Il voyait l'art allemand tout nu, nous dit Romain Rolland. Tous — les grands et les sots — étalaient leur âme avec une complaisance attentive. L'émotion débordait, la noblesse morale ruisselait, le cœur se fondait en effusions éperdues ; les écluses étaient lâchées à la redoutable sensibilité allemande ; elle diluait l'énergie des plus forts, elle noyait les faibles sous ses nappes grisâtres : c'était une inondation... » Jean-Christophe est écœuré de cette sentimentalité qui « dégoutte de l'âme allemande comme d'un souterrain humide et sentant le moisi », de tous ces *Lieder*, *Liedchen* ou *Liedlein* où se déverse un *Gemüth* intarissable dans

ses effusions : les *Frühlingslied*, *Frühlingslust*, *Frühlingsgruss*, *Frühlingsfahrt*, *Frühlingsnacht*, *Frühlingsbotschaft*. Et puis, ce sont des dialogues nigauds avec la petite rose, avec le ruisseau, avec la tourterelle, avec l'hirondelle; ce sont des questions saugrenues : *Si c'est avec un vieil époux que l'hirondelle a fait son nid, ou si elle vient de se fiancer depuis peu de temps*. Un déluge de tendresse fade, d'émotion fade, de poésie fade ; une habitude de déshabiller son cœur en public; une propension affectueuse et niaise des bonnes gens allemandes à se confier bruyamment. Rien à dire et toujours parler. — « Ce bavardage ne finira-t-il jamais ? s'écrie Jean-Christophe ?... Holà! Silence aux grenouilles du marais ! »

Le mensonge allemand est donc, selon Romain Rolland, une affectation de sensiblerie ; un idéalisme truqué et pleur-

nicheur, qui sévit partout, en musique, en poésie, dans la vie quotidienne ; un attendrissement bête qui s'étale avec complaisance et noie la pensée sous les nappes grisâtres d'une « glaise humide et uniforme ». Ce qui est plus oppressant pour Jean-Christophe, ce n'est pas l'hostilité des gens qui l'entourent, c'est leur nature inconsistante. Que faire en effet « contre une masse amorphe qui cède comme une gelée, s'enfonce sous la moindre pression et ne garde aucune empreinte ? » Il ne trouve devant lui que des hommes qui n'ont la force ni d'aimer, ni de haïr, ni de croire, ni de ne pas croire — en religion, en art, en politique, dans la vie journalière — et dont la vigueur se dépense à tâcher de concilier l'inconciliable. Ce que l'on tente de concilier surtout, depuis les victoires de 1870, c'est le vieil idéalisme, dont on ne veut pas avouer la banqueroute, et

l'esprit nouveau de domination, de lucre et de positivisme brutal. « Quand on était battu, on disait que l'Allemagne avait l'humanité pour idéal. Maintenant qu'on battait les autres, on disait que l'Allemagne était l'idéal de l'humanité... La Force était devenue sainte, depuis qu'on l'avait pour soi. La Force était devenue tout idéalisme et toute intelligence. » Et c'est là le triomphe suprême du mensonge allemand.

Ici encore, comme en bien d'autres rencontres, il nous semble que l'auteur s'est substitué à son héros et lui a prêté un peu de sa sensibilité latine, hostile aux rêves indéfinis et aux idées imprécises. Le candide Germain qu'est Jean-Christophe en arrive à se différencier totalement de son milieu et à le voir du dehors. Il juge sa patrie allemande comme pourrait le faire un Français, d'esprit très ouvert et très

informé, mais restant toujours sur le qui-vive, ainsi qu'on l'est à proximité du camp adverse, et ne laissant jamais émousser la pointe acérée de sa malignité. N'omettons pas toutefois d'ajouter que l'excellent biographe de Beethoven fait d'équitables réserves et qu'il ne craint pas de témoigner de son admiration intellectuelle pour « la race dont la pensée puissante et trouble roule comme le plus large fleuve de musique et de poésie où l'Europe vienne boire. »

Le dernier épisode du volume *La Révolte*, intitulé *Délivrance*, nous fait connaître le mensonge allemand sous son aspect le plus aimable. Honni de sa vie natale, chassé de la cour du grand-duc comme un domestique que l'on casse aux gages, mis à l'index par tous les cénacles artistiques, Jean-Christophe sent qu'il s'enlise dans un bourbier d'indifférence. Il va sombrer,

quand une planche de salut inespérée s'offre à lui. Un professeur de musique d'une petite université de province (*Universitätsmusikdirektor*) lui donne, sans marchander, cette ardente et intelligente sympathie dont il ne peut se passer.

C'est un vieil homme impotent, obscur, mais débordant de vie, jeune de cœur et d'imagination. Schulz et ses fidèles amis, les bons philistins Kunz et Pottpetschmidt, sont des représentants de l'Allemagne patriarcale, conservés encore à l'état de fossiles au fond de leur province perdue. Romain Rolland leur consacre quelques pages dans lesquelles on retrouve toute la fraîcheur et le charme poétique de celles où il nous avait conté les années de la petite enfance de son héros.

Le vieux Schulz, dont les yeux clairs et tendres se refusent à voir les laideurs et les tristesses de la vie, montre à Jean-

Christophe ce qu'il peut y avoir de grandeur dans cet idéalisme allemand, qui se crée un monde au milieu du monde, comme un îlot dans l'océan. Mais le jeune artiste sent aussi que cette « Ile des Morts » ne saurait être son refuge. Il ne veut pas être un héros qui ment. « Peut-être, se dit-il, ce mensonge optimiste, dont un empereur allemand prétendait faire une loi à tout son peuple, était-il, en effet, nécessaire aux êtres faibles, pour vivre... Pour lui-même, il n'eût pu recourir à de tels subterfuges : il aimait mieux mourir que vivre d'illusions. — L'art n'était-il donc pas une illusion aussi ? — Non, il ne devait pas l'être. La vérité ! La vérité ! Les yeux grands ouverts, aspirer par tous les pores le souffle tout-puissant de la vie, voir les choses comme elles sont, son infortune en face — et rire ! »

Qu'est-ce donc que la révolte de Jean-

Christophe ? Dans une individualité forte, qu'un milieu médiocre n'a pu étouffer, c'est la renaissance victorieuse du génie de la grande race qui nous a donné les âmes profondes, probes et pures des Bach, des Haendel, des Beethoven, de tous ceux que Romain Rolland admire le plus au monde, parce qu'il se sent avec eux une parenté spirituelle. Le seul fait qu'il ait choisi pour héros un musicien né en Allemagne et doué de toutes les plus nobles qualités de sa nation, ne montre-t-il pas assez que l'auteur de *Jean-Christophe* sait rendre pleine justice à cette nation ? Et les Allemands ne s'y sont point trompés. Les plus clairvoyants d'entre eux en ont témoigné de la manière la plus claire. Dans une lettre ouverte publiée par le *Berliner Tagblatt*, le poète et critique bien connu, Stefan Zweig, a adressé à Romain Rolland, au nom de tout le public allemand cultivé, des félici-

tations chaleureuses, pour l'achèvement de sa grande œuvre (1). « L'Allemagne, dit-il, ne doit pas rester muette en ce jour, car, mieux qu'aucun autre Français, Romain Rolland, vous avez cherché, avec équité et bienveillance, à faire mieux comprendre aux intellectuels de votre pays l'âme allemande et la culture artistique allemande... J'ai le sentiment que ce livre a plus fait pour rapprocher de nous la jeunesse française que tous les diplomates, tous les banquets et toutes les associations. » A une Allemagne dégénérée, *Jean-Christophe* oppose le pur génie allemand. De même qu'à la France de la « Foire sur la place », il oppose la vraie France.

(1) *Brief an Romain Rolland* von Stefan Zweig. *Berliner Tagblatt*, 22 décembre 1912. (Voir à l'Appendice un extrait de cette lettre.)

XIV

EN FRANCE

Après le mensonge allemand, en effet, Jean-Christophe va connaître le mensonge français. Expulsé de son pays, à la suite d'une rixe où l'a entraîné son caractère généreux, le jeune héros part pour Paris. Il se tourne vers la France, qui est, nous dit l'auteur, « l'éternel recours de l'Allemagne en désarroi ». Ce point mériterait d'être développé. Les deux volumes intitulés *la Foire sur la place* et *Dans la maison*, sont une peinture de la société française en deux grandes fresques, l'une

toute en ombre, l'autre toute en lumière. Au point de vue artistique, nous préférons les premiers volumes. Ici, Romain Rolland a suivi une méthode d'exposition trop didactique. Alors que, dans la réalité vivante, les divers éléments d'une société, mauvais ou bons, sont confondus et doivent être observés simultanément, ils nous sont présentés les uns après les autres, par chapitres bien délimités (1) : le monde musical, le monde des lettres, le théâtre, la politique, les femmes, la société israélite, etc.

(1) Il faut observer toutefois, que la société française est vue ici à travers le tempérament de Jean-Christophe. Avec son caractère porté à l'outrance, le jeune et fougueux musicien allemand doit nécessairement être *einseitig*, comme disent ses compatriotes, c'est-à-dire ne voir jamais les choses que d'un côté. Il verra donc la France d'abord superficiellement, tout en laid, ensuite plus à fond, tout en beau. Psychologiquement, cela peut se justifier.

Il se peut que la seconde partie de *Jean-Christophe* dépasse les cadres généralement assignés au genre du roman. Cela importe peu à l'auteur. Il a pris soin de nous en prévenir. Son but a été de dire la vérité sur l'état actuel de son pays. Et nous ne croyons pas que nul avant lui l'ait fait avec cette courageuse franchise et cette perspicacité. Et d'abord, qu'est-ce que cette « foire sur la place » où il nous introduit, avant de nous faire pénétrer « dans la maison » ? C'est le monde que voient d'emblée les étrangers débarquant à Paris : hommes du jour, gens de théâtre, écrivains du boulevard, journalistes, financiers, députés, brasseurs d'affaires, femmes à la mode, demi-mondaines ou mondaines équivoques; ces gens que l'on voit partout, dans les fêtes données en de somptueux hôtels, aux premières représentations, au pesage, dans les grands

restaurants, faisant tant de tapage et soulevant tant de poussière qu'on n'aperçoit qu'eux et qu'ils ont la prétention de représenter la France. L'âpre satire de Romain Rolland ne craint même pas de s'attaquer directement aux puissants du jour, en les désignant parfois d'une manière fort claire. Besogne répugnante peut-être, mais salutaire. Il faut savoir gré à celui qui a osé l'entreprendre. Il nous a donné une œuvre de grand courage et de grande bonne foi, amère, hautaine et loyale. Elle étonne au premier abord, elle détonne au milieu de la veulerie ambiante. On l'a jugée maladroite, exagérée, antipatriotique. Pour nous, au contraire, elle est la voix même de la vraie France, de celle qu'on ignore trop, parce qu'elle se laisse trop ignorer. Et elle est sa revanche : un effort énergique tenté par le pur génie de la race pour

reprendre conscience de sa force en face des déracinés et des métèques parisiens qui prétendent faire la loi au pays.

De ce monde cosmopolite, formé par des aventuriers de toute race, se dégage « une odeur de cadavre mélangée de pastilles du sérail ». Ce qui frappe surtout Jean-Christophe, c'est la suprématie de la femme.

Elle tenait une place absurde, démesurée. Il ne lui suffisait plus d'être la compagne de l'homme. Il ne lui suffisait même pas de devenir son égale. Il fallait que son plaisir fût la première loi pour elle et pour l'homme. Et l'homme s'y prêtait. Quand un peuple vieillit, il abdique sa volonté, sa foi, toutes ses raisons de vivre, dans les mains de la dispensatrice du plaisir. L'éternel féminin a toujours exercé une force exaltante sur les meilleurs; mais, pour le commun des hommes et pour les époques fatiguées, il y a, comme l'a dit quel-

qu'un, un autre féminin tout aussi éternel qui les attire en bas. Celui-là était le maître de la pensée parisienne, le roi de la République.

Un art particulier exprime cette société efféminée, un art raffiné et morbide, produit de cette prostitution cérébrale que Jean-Christophe retrouve partout, et dans laquelle il découvre un mensonge français qui lui fait bientôt oublier le sentimentalisme hypocrite de ses compatriotes allemands : le mensonge de l'art pour l'art, un mensonge paré, plâtré, portant des robes de soie sur des dessous malpropres, parfumé au musc pour dissimuler une odeur suspecte ; une « débauche inféconde de la pensée et des sens » ; de petites âmes froides et fades qui s'agitent dans l'impuissance... est-ce donc là le peuple français ? Non, ce n'est que la cohue d'un

champ de foire, quelques milliers de charlatans, d'histrions et de filles de joie qui s'agitent et s'étalent si bien qu'on ne voit plus qu'eux. Il y a pourtant autre chose : Il y a la France.

En dépit de cette pseudo-élite qui s'est emparée de Paris, la vieille terre des Gaules a encore une inépuisable réserve de foi, de dévouement, d'honnêteté laborieuse. Elle la cache bien, comme la bonne semence sous la terre hersée. Il faut la chercher chez les vrais artistes, les poètes, les savants désintéressés, chez les humbles surtout qui vivent pour faire leur devoir, simplement et sans gloire. C'est par ces héros inconnus que la nation vit, répare ses désastres et prépare son avenir. Olivier et Jean-Christophe apprennent à connaître quelques-unes de ces vies obscures et fécondes dans la maison banale où ils occupent deux mansardes. Il y a là, à tous

les étages, de braves gens, appartenant à des clans divers, murés dans leurs petites demeures, dans leurs préjugés, dans leur fierté ombrageuse, s'ignorant les uns les autres et se tenant mutuellement pour suspects, alors qu'ils sont de la même famille de bons Français et qu'ils devraient s'unir contre l'ennemi commun.

C'est là ce qui surprend Jean-Christophe : cet isolement volontaire des gens de bien, cette atmosphère d'universelle méfiance, cet éparpillement des forces vives de la nation. « Comme ils sont seuls ! » s'écrie-t-il. Seuls, les paysans dans leurs petits lopins, soigneusement clôturés de murs et de haies vives ; seuls, les Parisiens cantonnés dans leurs appartements bien clos ; seuls, ses voisins qui ne répondent qu'en hésitant à son salut et à son sourire. Jean-Christophe s'indigne de voir tous ces bons et authentiques Fran-

çais douter de la puissance de leur effort. Il ne comprend pas l'idéal qu'ils se font d'une indépendance tout intérieure, ignorant la valeur de l'effort solidaire : « Je ne vous comprends pas, leur crie-t-il, vous êtes dans le plus beau pays, vous êtes doués de la plus belle intelligence, du sens le plus humain, et vous ne faites rien de tout cela, vous vous laissez dominer, outrager, fouler aux pieds par une poignée de drôles. Soyez vous-mêmes, que diable ! N'attendez pas que le ciel vous aide ou un Napoléon ! Levez-vous, unissez-vous ! A l'œuvre tous ! Balayez votre maison ! »

« Balayez votre maison ! » C'est précisément ce qu'a voulu faire Romain Rolland. Et que l'on nous dise où l'on trouverait en Europe, ou ailleurs dans le monde, des écrivains capables de juger leur propre nation avec cette perspicacité et cette absence totale d'amour-propre chauvin ? On

peut tout espérer d'un peuple qui, ayant profité de la dure et saine leçon de la défaite, est capable d'entendre si distinctement la voix grave de la vérité. Des réserves d'énergie latente sont en lui. Elles peuvent apparaître brusquement dans une de ces bourrasques de passion qui, si souvent déjà, ont soulevé la France au-dessus d'elle-même et stupéfié le monde. Un jour que des bruits de guerre ont couru, Jean-Christophe est surpris de voir tous les Français qui l'entourent transformés du jour au lendemain. D'un commun accord, ils sortent de leurs petites cellules bien closes. On dirait une fourmilière où l'on a planté un bâton. Les rancunes, les méfiances, les discussions byzantines sont oubliées. Les antimilitaristes eux-mêmes se disposent à courir aux armes. Il semble que la nation tout entière se ramasse sur elle-même pour voler à la frontière, d'un

élan unanime et formidable. Et Jean-Christophe, mis au ban par ses voisins, sent bien que la France veille et qu'elle n'est pas près de périr. Ces pages, où l'on sent passer le souffle d'un ardent patriotisme, avaient été écrites avant l'alerte d'Agadir. Elles ont été prophétiques.

De même que Jean-Christophe personnifie le pur génie de l'Allemagne, Olivier représente l'esprit vivace de la vraie France. A une époque indécise et trouble, ses souffrances sont celles de son pays. Il lutte avec courage, s'efforçant de soulever le fardeau écrasant qui pèse sur lui et sur toute sa génération. Et ses efforts ne sont pas vains. Il est le petit coq gaulois perdu dans la nuit. Son chant annonce l'aube d'une nouvelle journée. Lorsqu'après un long exil, Christophe revient à Paris, il découvre, avec joie, que son ami a été un précurseur. Une France

rajeunie se lève, vaillante, pleine de confiance en l'avenir. La génération qui monte s'est affranchie des inquiétudes de celle qui l'a précédée. Elle est orientée vers l'action, et, à l'action elle sacrifie, au besoin, l'indépendance de la pensée. Ayant l'instinct qu'une discipline lui est nécessaire, pour des tâches encore inconnues, elle se groupe en formations compactes. Elle est sûre d'elle-même, partant intolérante et dédaigneuse pour ses aînés qui cependant lui ont frayé la voie. Qu'importe? Le vieux Christophe est de cœur même avec ceux qui le dénigrent. Il admire « le mystère des résurrections d'une race, qui s'endort épuisée et se réveille débordante, comme un torrent de montagnes au printemps ». Et il écrit à son amie Grazia :

Mon amie, quel peuple étrange que ces Fran-

çais! Il y a vingt ans, je les croyais finis... Ils recommencent... La France était comme leur Paris, pleine de démolitions, de plâtras et de trous. Je disais : « Ils ont tout détruit... Quelle race de rongeurs! » Une race de castors. Dans l'instant qu'on les croit acharnés sur des ruines, avec ces ruines mêmes ils posent les fondations d'une ville nouvelle. Je le vois à présent que les échafaudages s'élèvent de tous côtés...

A la vérité, c'est toujours le même désordre français. Il faut y être habitué pour reconnaître, dans la cohue qui se heurte en tous sens, les équipes d'ouvriers qui vont chacune à sa tâche. Ce sont des gens, comme vous savez, qui ne peuvent rien faire sans crier sur les toits ce qu'ils font. Ce sont aussi des gens qui ne peuvent rien faire sans dénigrer ce que les voisins font. Il y a de quoi troubler les têtes les plus solides. Mais quand on a vécu, ainsi que moi, près de dix ans chez eux, on n'est plus dupe de leur vacarme. On s'aper-

çoit que c'est leur façon de s'exciter au travail. Tout en parlant, ils agissent : et chacun des chantiers bâtissant sa maison, il se trouve qu'à la fin la ville est rebâtie. Le plus fort, c'est que l'ensemble des constructions n'est pas trop discordant. Ils ont beau soutenir des thèses opposées, ils ont tous la tête faite de même. De sorte que sous leur anarchie, il y a des instincts communs, il y a une logique de race qui leur tient lieu de discipline et que cette discipline est peut-être, au bout du compte, plus solide que celle d'un régiment prussien.

Cette renaissance de l'énergie et de la joie de vivre n'est pas l'apanage de la France seule. Jean-Christophe l'avait constatée également chez ses jeunes amis d'Italie. Et il salue l'ascension du monde vers le bonheur. Ainsi s'achève, par un hymne triomphal, *la tragédie d'une génération*. Se tournant vers ceux qui entrent

dans la carrière, avec un bel entrain, Romain Rolland leur dit: « Hommes d'aujourd'hui, jeunes hommes, à votre tour! Faites-vous de nos corps un marchepied et allez de l'avant. Soyez plus grands, et plus heureux que nous. » En terminant son œuvre, il la dédie : *Aux âmes libres — de toutes les nations — qui souffrent, qui luttent, et qui vaincront.*

Par une peinture véridique de la société contemporaine en France, en Allemagne et en Italie (1); par sa diffusion dans le monde entier, par l'esprit même qui l'inspire, *Jean-Christophe* est une œuvre d'un caractère européen, et l'on peut dire qu'elle est par là unique de son espèce. Il faut bien le reconnaître: si, au point de vue strictement français, les écrivains les plus notoires de Paris peuvent trouver avan-

(1) Dans *la Nouvelle Journée*.

tage à suivre le mouvement nationaliste ou « traditionaliste » à la mode du jour, ils y perdent beaucoup en autorité et en influence au delà des frontières de leur pays. Cela va de soi. Du dehors, on peut encore admirer quelques-uns d'entre eux, comme artistes. Je n'en vois guère, dans ce clan-là, qui aient une action appréciable sur le mouvement général des idées en Europe. N'y a-t-il pas là un regrettable abandon d'une tradition française qui est au moins aussi glorieuse et aussi ancienne que les autres ? On peut la faire remonter, en littérature, à la *Chanson de Roland*, où la France est représentée comme ayant une mission universelle, celle de marcher contre les infidèles, à la tête de la chrétienté. Et en tous temps il y a eu des esprits supérieurs qui sont restés conscients de cette mission.

D'instinct, Romain Rolland se rattache

à cette France d'esprit universel. Dans son enfance solitaire, à Clamecy, il lisait avec ardeur les philosophes du dix-huitième siècle, lesquels se sont efforcés de penser et d'agir non pour la France seulement, mais pour l'humanité. Il dévorait aussi les chefs-d'œuvre de Shakespeare, et Shakespeare est encore aujourd'hui son maître préféré. La large culture reçue à l'École normale a développé cette disposition d'esprit. Aujourd'hui, Romain Rolland est l'écrivain français qui connaît le mieux les idées et les aspirations de la « Jeune Europe ». S'il aime la montagne suisse, s'il y revient chaque été, c'est que, comme son Jean-Christophe, et comme tant d'esprits altérés de liberté « qui suffoquent dans le cercle étroit des nations ennemies », il y cherche un coin de terre « où l'on puisse respirer au-dessus de l'Europe ».

« L'Europe littéraire devient inhabitable », m'écrivait-il, le 17 février 1911, en faisant allusion à des « querelles dignes du *Lutrin*, mais sans bonne humeur » qui se déchaînaient alors à Paris, à Genève et en divers autres lieux. Et il ajoutait : « De tous côtés, de France, de Pologne, d'Italie, de Hongrie (pour ne pas parler des autres peuples), montent des voix furieuses qui crient : *Nous avons la vérité. Hors de nous, nul ne l'a. Nul n'a le droit d'exister qu'avec notre consentement. Nous sommes la civilisation, nous sommes l'humanité. Le reste, un ramassis de sauvages, faits pour être nos esclaves ! Lorsque nous parlons, que les autres se taisent !*... Et le plus souvent, ils n'ont rien à dire que : *Moi*, *moi*, et encore *moi*... Je crains que le monde n'ait besoin d'une rude leçon, — un grand danger commun qui fasse sentir à tous le peu qu'ils pè-

sent dans l'éternel ou dans le néant. »

Parvenu à la fin de sa carrière, nous voyons Jean-Christophe aussi hostile que possible à la « grande peste de l'orgueil nationaliste, qui, de proche en proche, gagne toutes les nations d'Europe ». Pour lui, il se sent incapable de tant d'étroitesses et de haines si aveugles. Il est né en Allemagne et a été éduqué par la France. Et il s'en est bien trouvé. « Originaire de ces pays du Rhin où se mêlent, en un flot, deux civilisations, il avait eu, dès son enfance, nous dit Romain Rolland, l'instinct de leur union nécessaire. Plus il était riche de rêves germaniques, plus il avait besoin de la clarté d'esprit et de l'ordre français. De là, que la France lui était si chère. Il y goûtait le bienfait de se connaître mieux et de se maîtriser. Sous la menace constante des formidables conflits qui peut-être éclateront demain, il est dans

la situation d'esprit du sage de Weimar en 1813. Et il répète la parole goethéenne: « Quand on est parvenu à un certain degré de l'âme, on ne connaît plus de nations, on ressent le bonheur ou le malheur des peuples voisins comme le sien propre ».

XV

PHILOSOPHIE DE « JEAN-CHRISTOPHE »

Les violences de *la Révolte* et de *la Foire sur la place*, les critiques beaucoup plus modérées que, dans sa *Nouvelle Journée*, Romain Rolland adresse à la jeune France et à l'Italie contemporaine, pour laquelle il a une vraie sympathie, tout ce côté de satire sociale n'est pas encore ce que *Jean-Christophe* nous a apporté d'essentiel. Pour comprendre le sens profond de l'œuvre, il faut creuser plus avant et mettre au jour sa signification religieuse. En renversant les idoles du jour, Romain Rolland

a voulu, aux côtés de quelques-uns de ses frères en pensée, travailler à restaurer le temple du vrai Dieu. On sent en lui le sens du divin. Mais il tient à ne s'immobiliser dans aucun dogme formulé une fois pour toutes. Intuitif de tempérament et non logicien, il garde sans cesse une fenêtre ouverte sur l'inconnu. Ce serait une erreur de chercher à extraire de *Jean-Christophe*, œuvre de vie, une doctrine nettement définie. Rappelons-nous toutefois cette confession de foi philosophique, ce *credo quia verum*, qu'avait écrit l'étudiant de l'École normale, pour mettre fin à des doutes stérilisants et formuler les croyances sur lesquelles il voulait désormais fonder sa vie (1). Romain Rolland n'a pas abandonné cette foi de jeunesse fondée, en particulier, sur l'ancienne philosophie

(1) Voir plus haut, p. 26.

grecque. Et peut-être, dans cinquante ans, quelque candidat au doctorat ès lettres pourra-t-il prendre pour sujet de thèse : *De l'influence d'Empédocle sur « Jean-Christophe »*.

L'œuvre, en tout cas, est animée d'un grand souffle panthéiste. Et, dans son rythme général, on discernerait l'alternance de ces deux principes éternels de l'Amour et de la Haine qui tantôt se séparent et, par leurs luttes, engendrent la vie, tantôt se réunissent dans l'harmonie suprême de la bienheureuse Sphère. C'est, pour Empédocle, la loi de l'Univers, comme la loi de chaque vie individuelle. Ainsi, par sa naissance, Jean-Christophe sort de la paix inconsciente, pour entrer dans le monde de la douleur et de la lutte. Enfant, il est encore à demi plongé au sein de l'onde infinie et calme d'où il vient. Et cette force divine est personni-

fiée par le Rhin, qui devient un être bienfaisant, veillant sur le nouveau-né et le berçant de son perpétuel murmure.

...Le fleuve gronde. Dans le silence, sa voix monte toute-puissante ; elle règne sur les êtres. Tantôt elle caresse leur sommeil, et semble près de s'assoupir elle-même, au bruissement de ses flots. Tantôt elle s'irrite, elle hurle, comme une bête enragée qui veut mordre. La vocifération s'apaise : c'est maintenant un murmure d'une infinie douceur, des timbres argentins comme de claires clochettes, comme des rires d'enfants, de tendres voix qui chantent, une musique qui danse. Grande voix maternelle qui ne s'endort jamais ! Elle berce l'enfant, ainsi qu'elle berça pendant des siècles, de la naissance à la mort, les générations qui furent avant lui ; elle pénètre sa pensée, elle imprègne ses rêves, elle l'entoure du manteau de ses fluides harmonies, qui l'envelopperont encore, quand il sera couché

dans le petit cimetière qui dort au bord de l'eau et que baigne le Rhin...

Il semble que ce soit la voix du Rhin qui éveille le génie de Jean-Christophe. Son éducation se fait au contact des hommes. Il faut qu'il subisse la loi du perpétuel combat. Par la révolte, sa force se manifestera. Il se lancera à corps perdu dans le flot amer et tumultueux de la vie. *La Foire sur la place* est l'apogée de cette période de lutte. Jean-Christophe foule aux pieds tout ce qui s'oppose au libre développement de sa personnalité. A la vie, à ses lourdes tâches, à ses douleurs, il dit « oui ! » joyeusement. Il y a alors du nietzschéisme en lui. Une grande force d'orgueil le soutient. Il faut que cet orgueil soit brisé pour que la vérité se manifeste à lui. C'est le sujet du *Buisson ardent*. Entraîné par une passion sensuelle pour une

Bâloise qui est une faunesse, mal domptée par la rigide discipline protestante, il trahit l'ami qui lui avait donné un asile. A une heure où il se trouvait faible, désespéré par la mort d'Olivier, sa volonté a fléchi. Il a été emporté par un vent de folie. Pourquoi cette folie ?

Parce qu'il y a une âme cachée, des puissances aveugles, des démons que chacun porte emprisonnés en soi. Tout notre effort, depuis que l'humanité existe, a été d'opposer à cette mer intérieure les digues de notre raison ou de nos religions. Mais que vienne une tempête (et les âmes les plus riches sont les plus sujettes aux tempêtes), que les digues aient cédé, que les démons aient le champ libre, qu'ils se trouvent en présence d'autres âmes que soulèvent des puissances semblables... ils se jettent l'un sur l'autre. Haine ou amour ? Fureur de destruction mutuelle ? — La passion, c'est l'âme de proie.

Haine ou amour ? C'est la lutte des deux éternels éléments. C'est Aphrodite, féconde et meurtrière, qui a fait connaître aux amants son pouvoir redoutable.

Tombé dans un abîme de détresse morale, Christophe va y trouver la vérité. Comme une bête blessée, il se cache, loin de tous les regards, dans une ferme du Jura. Mais, en même temps, par la souffrance, et par son humiliation, il est « châtré de l'égoïsme humain ». Son cœur altier s'ouvre à la pitié pour la souffrance infinie de tous les êtres. Il pénètre jusqu'au fond de la tragédie de l'Univers. Et il voit que ce splendide Univers est un champ de carnage. La même puissance de destruction qui les a anéantis, Anna et lui, est partout à l'œuvre. Partout la Haine fait son œuvre, nécessaire à la conservation de la vie. L'homme tue froidement. Les animaux s'entre-dévorent. Les

plantes sont entre elles comme des bêtes féroces. Oui, la forêt elle-même, si paisible pour le passant distrait, apparaît aux yeux de Jean-Christophe comme une mêlée silencieuse (1), où, lentement, les arbres s'enlacent, s'étouffent, griffent les racines de l'ennemi, les empoisonnent de leurs sécrétions... « O paix de la nature ! s'écrie-t-il, masque tragique qui recouvre le visage douloureux et cruel de la Vie ! »

Pourtant Jean-Christophe ne s'abandonne pas. Il lutte encore pied à pied contre l'ange. Et il sortira vainqueur. Aux approches de Pâques, il est égaré au plus épais de la forêt. La nuit tombe. Le brouillard se lève. Des lichens enveloppent les sapins d'un suaire gris. C'est le silence des profondeurs océaniques. C'est

(1) Il faut relire cette page grandiose et terrible qui fait songer aux dernières strophes de *la Maison du Berger* de Vigny. Voir *Buisson ardent*, p. 310.

la mort de tout. Soudain la forêt tressaille. De son souffle chaud, le foehn du printemps vient réveiller la terre. Et le cœur de Christophe renaît aussi. Le jour de la résurrection s'est levé pour lui. Dans le vent qui passait, il a entendu la voix de son Dieu.

Un dialogue d'une grandeur biblique s'engage entre Jean-Christophe et le Dieu inconnu, qui, après l'avoir abandonné, lui est revenu. Dieu rappelle celui qui s'était égaré, afin qu'il combatte à ses côtés.

— « *Je ne suis pas tout ce qui est*, dit la voix de Dieu. *Je suis la Vie qui combat le Néant. Je ne suis pas le Néant. Je suis le Feu qui brûle dans la Nuit. Je ne suis pas la Nuit. Je suis le Combat éternel; et nul destin éternel ne plane sur le Combat. Je suis la Volonté libre qui lutte et brûle éternellement. Lutte et brûle avec moi...*

« *Il faut toujours combattre. Dieu combat, lui aussi. Dieu est un conquérant. Il est un lion qui dévore. Le néant l'enserre, et Dieu le terrasse.* Et le rythme du combat fait l'harmonie suprême. »

C'est, à ce qu'il nous semble, dans ce passage qu'on peut le mieux saisir la nature des idées religieuses de Romain Rolland et voir en quoi elles se rapprochent de la pensée d'Empédocle. Dieu ne se définit pas. Sa nature essentielle ne peut être que pressentie et suggérée par des images. Il est l'Amour en lutte contre la Haine, l'Ordre en lutte contre le Chaos, la Vie en lutte contre le Néant, la Volonté libre en lutte contre l'Élément. Et, comme chez le vieux philosophe grec, c'est du rythme de ce perpétuel combat que naît la divine Harmonie, trophée de la divine bataille.

Je remercie le Dieu du vieux Haydn, m'écrivait Romain Rolland de Rome, en mai 1912. *Aussi bien, c'est pour lui que nous combattons : j'entends, pour le Dieu, quel qu'il soit, catholique, protestant, ou, comme ceux que je vois ici, romain, grec, ou étrusque : l'Esprit de vie est (on le sent mieux à Rome que partout ailleurs) la suprême Harmonie, la Paix après les combats, la Paix que conquerront nos combats.*

Comme les grandes âmes païennes et les premiers chrétiens étaient près les uns des autres! Le bon pasteur du Musée de Latran et les peintures de Sainte-Constance reflètent encore l'Olympe; et je sais des stèles funéraires d'Athènes qu'éclairent les premiers et très doux rayons de l'espérance chrétienne...

La bataille divine se poursuit dans l'infini des siècles, à travers l'infini de l'Univers. L'évolution humaine en est une péripétie. Dieu appelle, sous les drapeaux de

son armée, les hommes qui sont à lui. La mort le traque lui-même. Ce n'est qu'à coups de victoire qu'il peut se frayer sa voie. L'âme de ce Dieu fort pénètre en Jean-Christophe pour le purifier. Désormais le héros n'est plus seul. Même vaincu, il fait partie de l'armée qui n'est jamais vaincue. Dieu lutte avec tous ceux qui luttent. Et le combat divin ne s'arrête jamais. *Et nul ne peut savoir quelle en sera l'issue.*

Quelle force les vaillants puisent dans cette incertitude ! Savoir que, pour si peu que ce soit, l'issue douteuse de cette lutte gigantesque où le sort de l'Univers est en jeu, dépendra de leur fidélité ! Savoir que leurs efforts soutiennent la Vie et l'empêchent de glisser au gouffre du Néant ! Jean-Christophe retrouve dans ce sentiment une valeur décuplée. Il ne s'appartient plus à lui-même. Il a senti qu'il faut s'humilier devant Dieu, car la volonté humaine

ne peut rien sans la sienne. L'artiste créateur a besoin de ce secours plus que tout autre. Et sage était le vieux Haydn qui se mettait à genoux, chaque matin, avant de prendre la plume. « Veillez et priez, conclut Romain Rolland. Priez le Dieu, afin qu'il soit avec vous. Restez en communion amoureuse et pieuse avec l'Esprit de Vie. »

La Nouvelle Journée, c'est l'Harmonie conquise par le combat. Jean-Christophe a « émigré en Dieu ». Désormais il domine les contingences. Aucune angoisse ne peut le troubler à fond. Aucun malheur ne l'abat. Les années passent, fécondes. Maître de son art, comme de lui-même, Christophe donne les œuvres fortes et sereines de la maturité. Sous le ciel d'Italie, il a rencontré sa Béatrice. Elle lui a révélé la calme beauté classique. On le voit parvenu à une olympienne sérénité. Après avoir perdu, les

uns après les autres, ceux qu'il aimait, il meurt seul dans une pauvre chambre. Toute sa vie passée lui apparaît (1). Les portes de la mort s'entr'ouvrent. Et Christophe voit venir à lui les flots d'un océan de lumière :

O joie, joie de se voir disparaître dans la paix souveraine du Dieu qu'on s'est efforcé de servir, toute sa vie!...

— Seigneur, n'es-tu pas trop mécontent de ton serviteur? J'ai fait si peu! Je ne pouvais faire davantage... J'ai lutté, j'ai souffert, j'ai erré, j'ai créé. Laisse-moi prendre haleine dans tes bras paternels. Un jour, je renaîtrai pour de nouveaux combats.

Et le grondement du fleuve, et la mer bruissante chantèrent avec lui :

— Tu renaîtras. Repose. Tout n'est plus

(1) Romain Rolland résume ici en une page l'œuvre entière. C'est ici que se place le rappel de la vision du début. Voir plus haut p. 107 et suiv.

qu'un seul cœur. Sourire de la nuit et du jour enlacés. Harmonie, couple auguste de l'amour et de la haine! Je chanterai le Dieu aux deux puissantes ailes. Hosanna à la vie! Hosanna à la mort!

Harmonie, couple auguste de l'amour et de la haine. Je crois bien que c'est là, à la fin de l'œuvre, la parole qui en marque le plus nettement le sens philosophique. Certains lecteurs de *Jean-Christophe* avaient eu quelque peine à comprendre le sens de ces derniers mots. C'est Empédocle qui peut leur donner la clef de l'énigme. Le couple auguste de l'Amour et de la Haine, est-ce autre chose que la divine « Sphère » du sage d'Agrigente, ou, si l'on veut, l'union de Cypris et d'Arès, qui enfante le monde? Il est curieux de voir les vieux mythes helléniques reprendre vie dans la con-

science d'un homme d'aujourd'hui. Car ces idées ne sont pas pour Romain Rolland de la grise théorie. Elles font vraiment partie de son être intime. Il en vit.

On a souvent répété que la religion de Jean-Christophe est le « culte de la Vie ». Il faudrait s'entendre sur le sens du mot Vie, qui, avec ou sans majuscule, joue un si grand rôle dans la littérature d'aujourd'hui. Il est aussi difficile à définir, ce nous semble, que le mot Nature chez les philosophes du dix-huitième siècle, et il remplit, à peu près, les mêmes usages un peu vagues. La Vie est le Saint-Esprit de ceux qui ont cessé d'être chrétiens. Chacun l'adore à sa façon. Pour Romain Rolland, elle est une émanation du Dieu d'amour qui lutte sans trêve contre le néant, ou elle est ce Dieu lui-même, tel que nous pouvons l'apercevoir. Le plus souvent — et là encore ne retrouverait-on pas un

souvenir d'Empédocle? — il la compare à un feu ou à une lumière, « à la goutte de lumière tombée dans les ténèbres, qui s'élargit, s'étend, par qui la nuit est bue ». Cette Vie divine engendre le génie. Et le génie la manifeste. « Entendez le mot Vie, m'écrivait Romain Rolland, dans son sens le plus large, — non pas bornée à cette vie mortelle, mais continuant par delà, et remplissant les espaces et les temps. » C'est sous cet aspect d'éternité qu'il considère lui-même notre vie présente, îlot baigné par les flots d'un océan inconnu. C'est dans ce sens qu'il aime à répéter cette parole de foi : *Mon espoir regarde plus haut que l'homme.*

XVI

L'HOMME QUI MARCHE

Toutefois, le pédant qui s'aviserait d'expliquer tout *Jean-Christophe* à la lumière d'Empédocle ferait fausse route. Le poème, infiniment divers, a pour objet de représenter le chaos d'une génération qui n'est pas arrivée à la claire conscience de sa pensée. Romain Rolland s'est efforcé de marquer les courants qui l'ont entraînée et leur direction. Et, par là même, il nous a révélé les mouvements successifs de sa propre pensée. Nous avons cherché déjà à les déterminer en parlant des *Vies héroï-*

ques. Nous avons dit, en particulier que, dans *le Buisson ardent*, l'influence qui domine est celle du libre chrétien Tolstoï.

La crise que traverse Jean-Christophe est une conversion. Et il n'est pas difficile d'y retrouver tous les éléments psychologiques du christianisme : chute, remords, grâce, rédemption, vie nouvelle. Nous ne dirons pas que Romain Rolland ait pris tout cela, consciemment, dans l'Évangile. Ce serait faux. Mais qu'il y soit arrivé spontanément, et par une sorte de nécessité intérieure, ce n'en est que plus significatif.

On sent assez, au ton grave et pathétique du *Buisson ardent*, que ce n'est pas une œuvre de dilettante et que l'auteur y a mis beaucoup de lui-même. Au moment où il l'écrivait, il a été en proie aux crises morales de son héros. Il se disait avec angoisse : « N'ai-je pas tort d'écrire ce

livre? Que de gens je vais troubler! » Il a essayé de ne pas l'écrire. Durant un an, il l'a laissé sur le chantier.

Combien j'aurais voulu pouvoir m'y soustraire! m'écrivait-il le 3 janvier 1912. *Mais cela ne m'a pas été permis. Je vous assure que j'en ai souffert, presque autant que Jean-Christophe. Il l'a fallu. D'abord, c'est le châtiment de ses aventures antérieures. Chacun travaille à sa propre fatalité. Christophe ne s'est jamais défendu contre les entraînements de la passion. Il le paye. Et puis, il fallait non seulement qu'il souffrît, mais que, dans sa souffrance, son orgueil fût enfin brisé. Il était trop sûr de soi et de sa volonté. Il fallait qu'il apprît que l'on n'est rien sans Dieu.*

Cette croyance en Dieu n'est pas, on le sent bien, chez Romain Rolland, une pure idée spéculative. C'est une foi vivante et vécue. Notons qu'il ne dit presque jamais

Dieu tout court, mais bien, parlant de Jean-Christophe, *son* Dieu, son Dieu personnel, son génie familier, son moi supérieur, en contact avec une ineffable réalité, dont procède la vie de l'Esprit. Ce Dieu, ou mieux ces Dieux qui souffrent et combattent contre des forces hostiles, soutiennent les hommes de bonne volonté; mais ils ont aussi besoin de nous pour remporter la victoire toujours incertaine. Car le sort du monde est en suspens. Pour un peu, il dépend de chacun de nous. Il faut observer qu'ici, M. Romain Rolland rejoint William James; et cette rencontre est bien significative.

Merci, m'écrivait-il le 2 février 1912, *merci de m'avoir envoyé le beau livre de M. Flournoy* (1). *J'en ai fait une première lecture rapide.*

(1) Théodore Flournoy, *la Philosophie de William James*. Saint-Blaise, édition du Foyer solidariste.

Il m'a toujours attaché, et stupéfait quelquefois, par l'étroite parenté que j'ai découverte entre certaines idées du Buisson ardent *et celles de James. De celui-ci, je n'avais jamais lu une page. Je n'ai, pour ainsi dire, plus ouvert un livre de philosophie, depuis le temps lointain où, à l'École normale, je m'enivrais de Spinoza et des pré-socratiques. J'estime qu'un homme vigoureux et sain doit refaire sa philosophie soi-même, comme il refait sa vie, son art, comme il se décide dans l'action et comme il aime, sans demander aux autres ce qu'ils feraient à sa place... Le résultat est frappant. Il montre à quel point les pensées exprimées par James le dépassent ; elles sont comme l'irradiation de la conscience humaine d'à présent, du Dieu caché, incarné en nous, à cette heure de sa vie millénaire. C'est pour moi une démonstration de plus de ces grands courants irrésistibles, de ces vagues de pensée qui parcourent l'humanité entière, et, d'un bout à l'autre de l'univers,*

soulèvent les âmes les plus différentes, qui s'ignorent...

Le Buisson ardent a été lu et discuté avec passion un peu partout, spécialement dans les milieux protestants. Certains ont cru que Romain Rolland évoluait du côté du christianisme. C'est une des faiblesses — ou une des forces — des protestants de s'annexer les esprits avec lesquels ils se sentent une parenté spirituelle. L'auteur de *Jean-Christophe* n'est pas d'humeur à se laisser annexer par qui que ce soit. Que l'on n'attende pas de cet esprit si libre l'adhésion à un dogme quelconque.

Certains protestants, m'écrivait-il récemment, *me reprochent d'aimer Tolstoï et l'Évangile.* « *Il faut choisir, disent-ils : ou Jésus, ou Tolstoï ; ou l'Évangile, ou Tolstoï ; ou l'Église, ou Tolstoï.* » *Rien ne me révolte davantage. Qu'ils choisissent, s'ils veulent ! Moi, je choi-*

sis tout, *tout ce que je trouve de pur*, *de libre*, *de vivifiant dans le monde*. Le Jésus de ces gens-là n'est pas le Jésus aux bras ouverts, le Christ sur la Croix.

Au cours de son long pèlerinage, Jean-Christophe gravit successivement trois cimes dont chacune est, dans la pensée de l'auteur, plus haute que celle qui l'avait précédée. A la fin des *Amies*, on le voit atteindre à l'idéal de l'amour : *Amore, con viso vestito d'umiltà*... Puis, comme Moïse, il monte, seul, sur l'Horeb. Et l'ange de l'Éternel lui apparaît dans une flamme de feu, au milieu d'un buisson. Il entend, lui aussi, une voix qui lui dit : « Va faire sortir mon peuple du pays de servitude ! » Christophe purifié descend de l'Horeb pour accomplir sa tâche. Affranchi lui-même, il faut qu'il travaille à affranchir ses frères qui ont douté et souffert avec lui.

Laborieusement, il accomplit son œuvre. A la fin de sa longue carrière, il atteint à la cime dernière de la montagne des saints Anachorètes, à la haute cellule d'où un horizon infini se découvre :

Hier ist die Aussicht frei,
Der Geist erhohen.

dit le docteur Marianus du *Second Faust*. Jean-Christophe contemple le monde de si haut qu'il lui apparaît « comme un beau tableau, où se fondent, en une harmonieuse magie, les couleurs divisées qui, de près, se heurtaient ». Tout se combine à ses yeux, le bien et le mal, la vérité et l'erreur. « Le scepticisme et la foi, dit-il, ne sont pas moins nécessaires. Le scepticisme qui ronge la foi d'hier va préparer la place à la foi de demain... Il faut tout embrasser, et vaillamment, joyeusement, jeter dans la fonte ardente de notre cœur et les forces

qui nient et celles qui affirment, ennemies et amies, tout le métal de vie. La fin de tout, c'est la statue qui s'élabore en nous, le fruit divin de l'esprit. »

C'est ici que je me vois, à mon grand regret, forcé de me séparer de mon cher Jean-Christophe. Je n'ai pas le pied assez solide, ni le souffle assez puissant pour atteindre au sommet vertigineux qu'il a escaladé. Je puis, certes, comprendre l'attrait de ces grandes rêveries métaphysiques, qui parcourent l'Univers et l'infini, sans s'arrêter nulle part. Il n'est pas d'ivresse comparable au vertige de l'esprit libre, emporté par une course folle. Sans doute, une vaste et vague synthèse, embrassant et conciliant tout, peut avoir sa beauté. C'est une philosophie très haute; mais elle ne convient qu'à un homme ayant terminé sa tâche. Ceux qui sont encore au fort de la mêlée doivent s'imposer la discipline

d'une limitation volontaire. Pour servir la vérité, il faut que, comme les simples bonnes gens, ils la croient absolument distincte de l'erreur; pour vouloir le bien, il faut qu'ils aient une horreur, toute simpliste, du mal. C'est au Jean-Christophe des jeunes années qu'ils recourront, de préférence. Les haines robustes de *la Foire sur la place*, ou même les angoisses morales du *Buisson ardent*, leur seront d'un exemple plus tonique que l'olympienne indulgence d'un génie victorieux qui, ainsi que le Centaure de Maurice de Guérin, « décline dans la vieillesse, calme comme le coucher des constellations ».

Romain Rolland, dont nous avons par ailleurs signalé les affinités avec William James, ne se rallie pas à ce « pragmatisme » qui est aujourd'hui la tendance dominante des protestants et des libres-croyants. Certains d'entre eux — et celui qui écrit ces

lignes doit en convenir — sont pragmatistes moins par entraînement que par le sentiment qu'une discipline leur est nécessaire. Et ce qu'ils gagnent en sécurité dans l'action, ils le perdent par ailleurs. Leur pensée peut avoir moins d'ampleur et de joie. Qu'elle demeure pourtant accueillante pour les oiseaux voyageurs qui volent, à tire d'aile, dans le ciel libre! *Mein Reich ist in der Luft*, disait Beethoven. C'est une parole que Romain Rolland aime à répéter. L'idéal serait de discipliner son intelligence sans la rétrécir : Tout comprendre et, pourtant, choisir. Être un esprit capable d'être libre, mais acceptant d'être conduit par une volonté. Car la volonté a son emploi, même au royaume de l'idée. Elle doit y régner. Et il faut bien, tôt ou tard, en revenir au pari de Pascal.

« Je crois, m'écrivait Romain Rolland,

que le monde est fait d'étages superposés, et l'étage de l'action humaine ne me paraît pas le plus haut, il s'en faut de beaucoup. Au-dessus, est la contemplation, le monde de l'âme libre. » De ce monde enchanté, la musique nous ouvre les portes. Relisez l'admirable poème en prose qui sert de prologue à *la Nouvelle Journée*. Il exprime cette extase mystique qui est, selon Rolland, le plus haut stade de l'âme humaine, celui où elle touche à la divinité : « ... Musique, vierge mère qui portes toutes les passions dans tes entrailles immaculées, qui enserres le bien et le mal dans le lac de tes yeux couleur de joncs, couleur de l'eau vert pâle qui coule des glaciers, tu es par delà le mal, tu es par delà le bien; qui se réfugie en toi, vit en dehors des siècles; la suite de ses jours ne sera qu'un seul jour; et la mort qui tout mord se brisera les dents... » Relisez

toute cette page. Laissez-vous emporter, à travers les plaines infinies, par le rythme de cet *Adagio*, et vous comprendrez, mieux que je ne puis le dire en des paroles trop précises, ce qu'il y a de plus intime dans l'âme profonde, secrète et fervente du grand musicien qui a écrit *Jean-Christophe*.

On a reproché au héros de Romain Rolland d'être un « don Juan des idées (1) ». Le mot est plus frappant que juste. Il se peut que Jean-Christophe soit volage dans son commerce avec les idées. Mais il ne les courtise que pour le bon motif. Et, de bonne foi, il les épouse toutes, les unes après les autres. Car il est bien trop honnête et trop sérieux pour s'en faire un harem. Rien n'est plus loin de lui que ce dilettantisme qu'il reproche aux histrions

(1) André Beaunier, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1912.

de la Foire sur la place. Il est *l'homme qui marche* et dont les horizons se renouvellent chaque jour. Et, maintenant que Christophe a achevé sa course, Romain Rolland le porte en terre et continue allégrement la sienne. Dans l'avant-propos de son dernier volume, il écrit : « Je dis adieu à mon âme passée ; je la rejette derrière moi, comme une enveloppe vide. La vie est une suite de morts et de résurrections. Mourons, Christophe, pour renaître. » Cette mobilité semble être la loi intérieure d'un esprit qui jamais ne con sent à se cristalliser, afin de rester apte à tout comprendre et à tout aimer. Il y a en lui une merveilleuse et bienfaisante intensité de vie. Le 9 novembre dernier, Romain Rolland m'écrivait : « Après avoir terminé *Jean-Christophe*, j'éprouve le sentiment de n'avoir encore rien dit, rien dit... Il semble que *Jean-Christophe* m'ait

rendu le service de m'avoir délivré de l'énorme fardeau du passé. Je me sens au seuil d'un monde esthétique et moral nouveau. Si Dieu me prête vie, je vais tâcher d'y entrer. Vous ne pouvez croire quelle joie exaltée est en moi, au spectacle de la vie nouvelle. Ah ! si j'avais dix ans de moins ! » Cette joie exaltée se communique à nous, et nous y trouvons, à la fois, un réconfort et une promesse.

Ne demandons pas à Romain Rolland ce qu'il ne veut pas nous donner, une certitude acquise une fois pour toutes. Chercher sans trêve, demeurer sincère avec soi-même — quand il faudrait se contredire — garder un esprit assez ouvert pour accueillir toute vérité nouvelle, une âme assez spontanée pour comprendre toute beauté inédite, ne jamais désespérer du triomphe d'un idéal de vérité, briser l'idole de cet idéal menteur et couard qui,

détournant les yeux des misères de la vie et des faiblesses de l'âme, n'est qu'un mensonge héroïque (1), croire fermement au Dieu qui naît dans la douleur et dont l'effort soulève et soutient les hommes de bonne volonté, telle nous paraît être, à peu près, la conclusion de *Jean-Christophe,* si l'on tient absolument à une conclusion.

Et il nous donne encore, et il nous donne surtout un bel exemple de vaillance.

(1) Préface de *Michel-Ange.*

XVII

PAR LA SOUFFRANCE, A LA JOIE

Aucune épreuve n'a été épargnée à Jean-Christophe. Il a connu la misère, la souffrance d'être méconnu, l'hostilité des envieux. Il a connu même la honte d'une faillite morale. Autour de lui, la mort a frappé sans cesse tous ceux qu'il aimait. Quoiqu'il ait le cœur passionné et un infini besoin d'aimer, son destin est de rester, ainsi que Beethoven, un grand solitaire. Seul dans la vie. Seul dans la mort. Seul, mais avec Dieu. Il s'est frayé, seul, sa voie. Mais, comme il arrive aux êtres vrai-

ment forts, sa force a grandi de tous les obstacles qu'il a eu à briser. Son génie s'est enrichi de tant d'expériences de vie, de tant de douleurs vaillamment supportées. Après chaque coup reçu, il se redresse et reprend le combat, avec une gaieté juvénile. L'âpre vie lui est une bonne et salutaire école.

L'aube d'une « nouvelle journée » a lui. Jean-Christophe a triomphé. Il a confiance dans le Dieu qu'il a fidèlement servi, dans le Dieu caché qui mène l'humanité vers un but inconnu. Il croit à la victoire finale. Quelles que soient les forces qui raniment la terre, il est avec elles, même quand elles sont contre lui. Par-dessus tout, il aime la vie. Il en comprend le prix.

Et c'est là l'enseignement de ce livre bienfaisant : non pas une doctrine, mais une attitude — une attitude en face du destin. Le destin peut être implacable, il peut

nous faire, en plein cœur, de mortelles blessures; il peut nous terrasser d'un coup; il peut aussi nous étouffer lentement, sous la pluie de cendres des difficultés mesquines et des soucis quotidiens. Jamais il ne faut s'avouer vaincu. « Je prendrai le destin à la gueule, disait Beethoven, et je le vaincrai. » Et la douleur surmontée finit par se transformer en joie, en une joie supérieure, que le héros victorieux ne garde pas pour lui, mais qu'il donne à ses frères en souffrance. *Durch Leiden Freude*, par la souffrance à la joie. C'est la grande pensée beethovenienne, celle de l'*Eroica*, celle de la Symphonie en *ut mineur*, — cette lutte sauvage contre le destin, — celle de l'immortelle *Neuvième*, qu'achève l'*Hymne à la joie*.

On rencontre dans la vie des joies offusquantes. Il est des optimismes béats et bêtes, des partis pris de ne rien voir des

tragiques réalités de la vie, de celles qui nous environnent sans cesse, comme un cercle d'épées menaçantes, et frappent autour de nous nos proches et nos amis, quand, par hasard, elles nous épargnent nous-mêmes. Pour ne pas voir les morts et les blessés qui tombent à nos côtés, pour trouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, il faut se boucher les yeux et ne plus songer qu'à ses digestions heureuses.

L'optimisme qu'après Beethoven nous enseigne Romain Rolland est d'une tout autre nature : Voir les hommes tels qu'ils sont, avec leurs petitesses, leurs vices et leurs trahisons, et pourtant les aimer. Voir la vie telle qu'elle est, avec ses criantes injustices, ses avortements, avec l'immense douleur qui tenaille tous les êtres de chair, et pourtant la vouloir, et lui dire : oui ! Homme, es-tu fait pour fuir la dou-

leur, comme le chien fuit le fouet de son maître? Peine perdue, tu n'y échapperas pas. Apprends donc ce que Lamartine appelait « le triste et beau métier de vivre ».

C'est le métier que Jean-Christophe apprend en conscience. Voyez-le, adolescent, au chevet de son père mort. Le malheureux, dégradé, est tombé, une nuit qu'il avait bu. Il est mort ainsi. Christophe le regarde, étendu, dans l'immobilité dernière, vaincu par la vie. Il entend la plainte de cette âme misérable, entraînée à la dérive, trop faible pour lutter, gémissant de sa vie inutilement perdue. Et brusquement, Jean-Christophe se voit couché lui-même, à la place du mort. « Ah ! se dit-il, toutes les souffrances du monde plutôt que d'en arriver là, de se trahir soi-même et de se mépriser dans la mort ! »

Il reconnaît alors que la vie est une bataille sans trêve et sans merci, où qui veut

être un homme digne du nom d'homme, doit lutter constamment, non seulement contre les forces destructives qui sont hors de lui, mais contre ses propres désirs, contre les pensées troubles qui, traîtreusement, le poussent à s'avilir, à s'anéantir.

Il vit que le bonheur et l'amour étaient une duperie d'un moment, pour amener le cœur à désarmer, à abdiquer. Et ce petit puritain de quinze ans entendit la voix de son Dieu :

— Va, va, sans jamais te reposer.

— Mais où irai-je, Seigneur? Quoi que je fasse, où que j'aille, la fin n'est-elle pas toujours la même, le terme n'est-il point là?

— Allez mourir, vous qui devez mourir! Allez souffrir, vous qui devez souffrir! On ne vit pas pour être heureux. On vit pour accomplir ma Loi. Souffre, meurs. Mais sois ce que tu dois être : un Homme.

Pour bien des inconnus, Romain Rol-

land est ce que Beethoven a été pour lui-même. On sent bien que la dure lutte à laquelle il nous convie, il l'a soutenue lui aussi et qu'il a remporté la victoire. Il doit y avoir eu dans sa vie de grandes tristesses, fécondes comme toutes les tristesses surmontées. Telles pages de *Jean-Christophe* semblent dévoiler à demi une blessure qui fut lente à guérir. On y trouve, comme Romain Rolland le dit lui-même des derniers quatuors de Beethoven, « un sourire émouvant fait de souffrances vaincues ». Ou mieux, on songe à l'expression un peu dédaigneuse, désabusée, miséricordieuse et triste du Christ de Vinci.

Il a vu les hommes tels qu'ils sont, le Christ de Vinci ; il les a jugés, tout en les aimant jusqu'à vouloir mourir pour eux. C'est pour cela que ses paupières fatiguées s'abaissent sur des yeux qui ont contemplé la trahison et n'en ont point été surpris.

Mais, ni la tristesse d'une âme noble que la vie brutale a froissée, ni la claire vision des vilenies humaines, ni même le généreux pardon des offenses, ne sont le dernier mot de Romain Rolland. Pour lui, comme pour Beethoven, la douleur n'est que la route ardue qui doit conduire à la joie. En proie aux pires détresses qui puissent étreindre le cœur d'un homme, un ami très cher que nous avons perdu, l'écrivain genevois Philippe Monnier, répétait souvent, même dans ses jours les plus sombres : « C'est la joie qui est la vérité, c'est la joie qui doit être le dernier mot. » Monnier aimait Romain Rolland, sans le connaître personnellement. Il le mettait près de cet autre idéaliste au cœur tendre et vaillant, Fogazzaro. Voilà bien ceux auxquels nous donnons notre confiance. Notre génération est, Dieu merci, guérie de la crise de neurasthénie collective,

qui, comme un souffle pestilentiel, passa sur l'Europe, vers 1885. Ce que nous voulons, ce n'est plus cette « Course à la mort » dont nous parla Édouard Rod, mais bien la Course à la vie. Nos guides ne sont pas les faibles, tremblants d'avance, à la pensée des coups du destin et ne sachant avoir devant ses menaces qu'une attitude courbée. Nous voyons, comme l'a dit Romain Rolland, que « la nuit du monde est éclairée de lueurs divines ». Ces lueurs lointaines suffisent à nous montrer la route. Et quand l'ombre croît, nous cherchons la main de ceux qui nous apprennent à vivre et à mourir debout.



APPENDICE

BIBLIOGRAPHIE

I

OUVRAGES DE ROMAIN ROLLAND

HISTOIRE ET CRITIQUE

1. *Les origines du théâtre lyrique moderne. Histoire de l'opéra en Europe, avant Lully et Scarlatti*, in-8, 316 pages, plus 15 pages de supplément musical (Thèse de doctorat), publié dans la *Bibliothèque des Écoles françaises de Rome et d'Athènes*. Paris, Fontemoing, 1895. (Couronné par l'Académie française; prix Kastner. Boursault en 1896.)

(Épuisé. — L'auteur doit en faire paraître une nouvelle édition, remaniée, chez Hachette.)

2. *Cur Ars picturale apud Italos XVI saeculi deciderit.* (Thèse de doctorat). Paris, Fontemoing, 1895, in-8.

(Épuisé. — L'essentiel de cette étude a été résumé, en un article de la *Revue de Paris*, 1er janvier 1896, sous le titre : *La décadence de la Peinture italienne.*)

3. *François Millet.* — Londres, Duckworth, 1902 (n'a paru jusqu'à présent qu'en anglais. Doit être remanié et faire partie de la collection française de *Vies des Hommes illustres*).

4. *Vies des Hommes Illustres*, 3 vol. in-16, Hachette :

I. *Vie de Beethoven*, 21e mille.

L'ébauche de ce livre a paru d'abord dans la *Revue de Paris*, du 15 mars 1901, sous le titre : *Les fêtes de Beethoven à Mayence;* puis, le volume, aux *Cahiers de la quinzaine,* en janvier 1903 (nouvelle édition, en septembre 1903) ; enfin chez Hachette, en 1907. — De plus, Edouard Pelletan en a publié, à nombre restreint d'exemplaires, une édition d'art, décorée de 12 gravures de Perrichon, d'après Jos. van Bœhm, J.-P. Lyser, Jean-Paul Laurens, P. Albert Laurens, et Perrichon, en 1909.)

II. *Vie de Michel-Ange*, 10e mille.

Quelques chapitres en ont d'abord paru dans

la *Revue de Paris* du 15 avril 1906. — Le volume a été publié, aux *Cahiers de la quinzaine*, en deux parties (1er juillet et 21 octobre 1906); — puis chez Hachette, en 1908.

Un autre *Michel-Ange* du même auteur, traitant de l'œuvre artistique, a paru dans la collection : *Les Maîtres de l'Art*, chez Plon, en 1905, in-16, orné de 24 gravures.

III. *Vie de Tolstoï*, 6e mille.

L'ouvrage a paru d'abord en trois articles de la *Revue de Paris*, 15 février, 1er mars et 15 mars 1911; puis en volume chez Hachette, 1911.

5. *Musiciens d'aujourd'hui*, 5e édition. Paris, Hachette, 1908, in-16.

6. *Musiciens d'autrefois*, 3e édition. Paris, Hachette, 1908, in-16.

(Une partie des articles, composant ces deux volumes, ont paru d'abord dans la *Revue de Paris*, de 1899 à 1906, dans *la Revue d'histoire et de critique musicale*, en 1901-1902, et dans *la Revue d'Art dramatique*, 1899-1903. — La longue étude sur la musique contemporaine en France, qui termine *Musiciens d'aujourd'hui*, avait d'abord été publiée, en un volume allemand, sous le titre : *Paris als Musikstadt*, dans la collection *Die Musik*, dirigée par Richard Strauss, chez Bardund Marquardt, à

Berlin, 1905. 1 petit vol. in-16, 70 pages avec 14 illustrations.)

7. *Le Théâtre du Peuple, essai d'esthétique d'un théâtre nouveau.* Hachette, in-16, 2e édition.

(Ce livre a paru d'abord, en une suite d'articles, dans la *Revue d'Art dramatique* (1900-1903), puis en un volume des *Cahiers de la quinzaine*, novembre 1903 ; enfin, chez Hachette, 1908, nouvelle édition, 1913.)

8. *Haendel*, 3 édition. Paris, Alcan, 1910 (collection des *Maîtres de la musique*).

THÉATRE

1. *Saint Louis*, poème dramatique en cinq actes (*Revue de Paris*, 1er et 15 mars, 1er avril 1897).

2. *Aërt*, trois actes, représenté sur le Théâtre de l'Œuvre, le 3 mai 1898.

(Publié en trois numéros de la *Revue d'Art dramatique*, mai, juin et juillet 1898, puis en une édition de la *Revue d'Art dramatique*, 1898 ; édition épuisée.)

3. *Le Triomphe de la Raison*, trois actes, représenté sur le Théâtre de l'Œuvre, le 21 juin 1899.)

(Édition épuisée de la *Revue d'Art dramatique*, 1899.)

4. *Théâtre de la Révolution* (*le 14 Juillet. — Danton. — Les Loups*). — 1 vol. Hachette, 1909, in-16.

(Les trois pièces composant ce recueil ont été représentées : *les Loups,* le 18 mai 1898, sur le Théâtre de l'Œuvre, sous le titre de *Morituri ;* — *Danton,* le 29 décembre 1900, au Cercle des Escholiers ; — *le 14 Juillet,* le 29 mars 1902, au Théâtre de la Renaissance Gémier.)

(Éditions : — *Les Loups* ont paru d'abord en un vol. édité par Ch. Péguy, chez Georges Bellais, avec une gravure de Henry de Groux, 1899 ; — *Danton* a été publié en quatre numéros de la *Revue d'Art dramatique* (5 et 20 décembre 1899, janvier et février 1900) ; puis en un volume des *Éditions de la Revue d'Art dramatique,* 1900 ; et dans un volume des *Cahiers de la quinzaine,* 9 février 1901 ; — *le 14 Juillet* a été publié d'abord dans un vol. des *Cahiers de la quinzaine,* mars 1902.)

5. *Le Temps viendra,* trois actes. (Paris, édition des *Cahiers de la quinzaine,* mars 1903.)

6. *Les Tragédies de la Foi.* (Réédition de *Saint Louis, Aërt* et *le Triomphe de la Raison*), 1 volume in-16, Hachette, 1913.

ROMANS

Jean-Christophe, 10 volumes in-16, Paris, Ollendorff.

I. *Jean-Christophe*, première partie, 4 volumes Ollendorff.

1. *L'Aube*, 40e édition.

(Paru d'abord aux *Cahiers de la quinzaine*, 2 février 1904. — L'introduction avait été publiée précédemment dans un journal socialiste belge, *le Peuple*, pour un numéro exceptionnel du 1er mai 1903.)

2. *Le Matin*, 30e édition.

(1re édition, aux *Cahiers*, 16 février 1904.)

3. *L'Adolescent*, 28e édition.

(1re édition en janvier 1905, aux *Cahiers*.)

A ces trois premiers volumes a été décerné, en décembre 1905, le prix de *la Vie heureuse*.

4. *La Révolte*, 26e édition.

(Paru d'abord en trois *Cahiers de la quinzaine*, intitulés : *Sables mouvants* (13 novembre 1906); *l'Enlisement* (11 décembre 1906); *la Délivrance* (2 janvier 1907). — Le premier de ces cahiers : *Sables mouvants*, contient une petite préface et un chapitre sur la littérature allemande contemporaine, qui ne figurent pas dans l'édition Ollendorff.)

II. *Jean-Christophe à Paris*, deuxième partie, trois vol. Ollendorff.

1. *La Foire sur la place*, 26e édition.

(Paru d'abord en deux *Cahiers de la quinzaine*; 17 et 24 mars 1908. — Le premier de ces cahiers contient un *Dialogue de l'Auteur et de son Ombre*, qui ne figure pas dans les premières éditions Ollendorff; y a été rétabli, à partir de la 21e édition).

2. *Antoinette*, 25e édition.

(*Cahiers de la quinzaine*, 31 mars 1908.)

[Il est à remarquer que dans l'édition Ollendorff, *Antoinette* a paru quelques mois avant *la Foire sur la place*.]

Dans la Maison, 24e édition.

(Paru en deux *Cahiers de la quinzaine*, 16 et 23 février 1909.)

(Le premier de ces *Cahiers* contient une petite préface qui ne figure pas dans les éditions Ollendorff.)

III. *La Fin du voyage*, troisième partie, trois volumes Ollendorff.

1. *Les Amies*, 24e édition.

(Paru en deux *Cahiers de la quinzaine*, 25 janvier et 8 février 1910.)

2. *Le Buisson ardent*, 24e édition.

(Paru en deux *Cahiers*, 31 octobre et 7 novembre 1911.)

3. *La Nouvelle Journée*, 26e édition.

(Paru en deux *Cahiers*, 6 et 20 octobre 1912.)

L'ensemble de *Jean-Christophe* a donc formé dix-sept *Cahiers de la quinzaine*.

ARTICLES DE REVUES

Nombreux articles parus dans la *Revue de Paris*, de 1896 à 1911; — dans la *Revue d'Art dramatique*, de 1898 à 1904; — dans la *Revue d'histoire et de critique musicale*, de 1901 à 1904; — dans la revue musicale *S.I.M.;* et dans la *Bibliothèque Universelle* (*Revue Suisse*) depuis novembre 1912.

TRADUCTIONS ÉTRANGÈRES

Jean-Christophe.

1. Édition anglaise : *John Christopher*, en 4 vol. gr. in-16, traduit par Gilbert Cannan, chez William Heinemann, Londres, 1910-1913.

2. Édition américaine : *John Christopher*, 4 vol. in-16 (même traduction de Gilbert Cannan), chez Henry Holt and Co, New-York, 1911-1913.

3. Édition allemande : traduction de M. et Mme Otto Grautoff (doit commencer à paraître,

au printemps 1913, chez Rutten und Lœning, Frankfurt-am-Main).

4. Édition espagnole : *Juan Cristobal*, 10 vol., traduit par Miguel de Toro y Gomez, chez P. Orrier, Madrid, 1907-1913.

5. Édition polonaise : *Jan-Krzystof*, traduit par Mlle Edvige Sienkiewicz. Bibljoteka Sfinksa, Varsovie, 1911.

6. Édition russe : Жанъ-Крисмофъ, traduction non autorisée, quatre volumes parus, 1912, Vetcherni Zvon, Moscou.

Une nouvelle traduction, autorisée par l'auteur, doit prochainement être faite par M. Tchlénoff.

7. Une traduction suédoise doit être faite prochainement par Mme Akerman et paraître chez Bonnier, Stockolm.

Vies des Hommes illustres.

1. Édition allemande, traduction de Wilhelm Herzog (doit commencer à paraître, au cours de 1913, chez Rutten und Lœning, Frankfurt-am-Main).

2. Éditions anglaises.

a. Beethoven, traduit par Fred. Rothwell, chez Henry J. Drane, Londres, 1909.

b. The Life of Michael Angelo, traduit par

Frederic Lees, avec 24 illustrations, chez William Heinemann, Londres, 1912.

c. Tolstoy, traduit par Bernard Miall, chez T. Fisher Unwin, Londres, 1911.

Théâtre du Peuple, traduction russe par Joseph Goldenberg. Saint-Pétersbourg, 1910.

Théâtre de la Révolution, traduction russe.

I

M. Paul Seippel a publié sur l'œuvre de Romain Rolland les articles suivants qui ont été la première ébauche du présent ouvrage :

1° **Chroniques littéraires du Journal de Genève :**

2 juillet 1905 : *Jean-Christophe. L'Aube.*

20 octobre 1905 : *Le Matin. L'Adolescent.*

1er septembre 1907 : *Jean-Christophe et le mensonge allemand.*

20 septembre 1908 : *La Foire sur la place.*

7 mars 1909 : *La Vraie France.*

2 juillet 1911 : *Le « Tolstoï » de Romain Rolland.*

7 avril 1912 : *L'idéal religieux de Romain Rolland.*

3 novembre 1912 : *La fin de « Jean-Christophe ».*

2 février 1913 : *L'esthétique littéraire de Romain Rolland.*

2° Bibliothèque universelle et Revue Suisse :

Octobre 1911 : *Romain Rolland.*
Décembre 1912 : « *Jean-Christophe* ».

3° Fortnightly Review :

Avril 1912 : *M. Romain Rolland's* « *Jean Christophe* ».

4° Semaine littéraire :

5 avril 1913 : *Les vies héroïques.*

III

A CONSULTER :

Romain Rolland. Extraits de son œuvre. Introduction par JEAN BONNEROT, *Cahiers nivernais*, octobre-novembre 1909.

LUCIEN MAURY, *Figures littéraires*. Paris, Perrin, 1911.

J.-H. RÉTINGER, *Histoire de la littérature française, du romantisme à nos jours*. Paris, Grasset, 1911 (chapitre sur Romain Rolland et André Gide).

JULES BERTAUT, *les Romanciers du nouveau siècle*. Première série. Paris, Sansot, 1912.

Ombres et formes. Album mensuel inédit d'art libre et de critique. Paris, Figuière et Cie. Décembre 1912, janvier, février 1913. *Enquête sur Romain Rolland*. Réponses de MM. Maurice Bar-

rès, J.-H. Rosny aîné, Paul Margueritte, Henry Bataille, Paul Fort, Émile Fabre, etc.

Flamberge, revue de littérature et de sociologie. Mons (Belgique), mars 1913. *Numéro spécial consacré à Romain Rolland.* (Articles de Arthur Cautillon, Richard Dupierreux, Dominique de Bray, Max Hautier. — Réponses de Stefan Zweig, Otto Grautoff, Camille Lemonnier, E. Verhaeren, J.-H. Rosny, Vincent d'Indy, Claude Debussy, Nicolas Beauduin, Georges Duhamel, Saint-Georges de Bouhélier, Camille Mauclair, Gabriel Trarieux, Paul Margueritte, Maurice Pottecher, H. Guilbeaux, Franz Hellens, Han Ryner, Rachilde, Marius-Ary Leblond, Jean Bonnerot, Belval-Delahaye, Willy G.-R. Benedictus, etc.)

L'Effort libre (directeur : Jean-Richard Bloch) prépare un numéro spécial consacré à Romain Rolland.

En langue allemande : Otto Grautoff : *Romain Rolland* (1913, Rutten und Lœning, Francfort).

Sur le théâtre de Romain Rolland, voir, notamment, une étude de Henri de Régnier : *le Théâtre de la Révolution*, dans le *Journal des Débats* (19 juillet 1909), et les chroniques d'Émile Faguet (*Débats*, 19 mai 1898 et 31 décembre 1900), de Gustave Larroumet (*le Temps*, 31 décembre 1900), et de Catulle Mendès (*le Journal*, 22 mars 1902).

VI

OPINIONS

Dans la presse de tous les pays, de nombreuses études ont été publiés sur l'œuvre de Romain Rolland. Nous en avons cité quelques-unes au cours du présent ouvrage. Afin de donner un aperçu de l'opinion de l'Europe intellectuelle sur *Jean-Christophe,* nous pensons bien faire de reproduire ici quelques fragments des articles qu'il nous a été possible de rassembler. Il en est d'autres, certainement, et des plus importants, qui nous ont échappé. Nous n'avons pu par exemple nous procurer les articles publiés aux États-Unis, en Espagne ou dans les pays du Nord (Russie et pays scandinaves), où *Jean-Christophe* a trouvé de très nombreux amis. Nous nous bornerons à donner des extraits de quelques études significatives parues en France (ou en Suisse française), en Angleterre, en Allemagne et en Italie.

FRANCE

Du journal *le Temps*, 10 décembre 1905:

Taine a dit au tome V de son *Histoire de la littérature anglaise*, à propos de Dickens, que « les enfants manquent dans la littérature française ».

Je ne sais si M. Romain Rolland s'est souvenu, en écrivant *Jean-Christophe*, de ce jugement de Taine et des romans de Dickens. En tout cas, il a doté la littérature française d'un portrait d'enfant qu'on n'oubliera plus. Il y a chez lui autant de tendresse que chez Dickens, avec moins de saccades nerveuses, et sans ces tics, presque maladifs, qui font broncher à chaque instant et quelquefois grincer la plume du grand romancier de *la Petite Dorrit*. Il nous fait aimer Jean-Christophe parce qu'il l'aime lui-même, d'une dilection passionnée. *Jean-Christophe*, cet enfant rêveur, imaginatif, affectueux, délicieusement artiste, prendra

place dans notre souvenir, à côté de ce cher *Petit Chose*, de plus en plus aimé par la postérité maternelle. Mais ce n'est plus, ici, la fragilité du Petit Chose ni sa peur de vivre, c'est au contraire un énergique effort pour s'emparer de la vie, de toute la vie, et un entraînement génial vers les idéales réalités de l'art...

GASTON DESCHAMPS.

Chronique des lettres françaises, 20 juillet 1908.

... Personne, je pense, ne doute que Romain Rolland ne soit en train d'accomplir avec son Jean-Christophe une des œuvres d'imagination les plus frémissantes, les plus douloureuses du commencement de ce siècle. Peut-être le recul n'est-il pas encore suffisant pour que nous puissions juger de tels livres à leur valeur vraie, mais attendez quelques années, et vous verrez comme ils domineront de leur magnifique hauteur la production d'aujourd'hui. Si l'on pouvait douter, du reste, de la beauté de cette littérature originale, chaque volume qu'ajoute à la série des précédents le travail patient et fécond de son auteur nous apporterait un motif nouveau d'admiration.

Peu de livres ont aujourd'hui plus de noblesse

morale que les livres de Romain Rolland. Derrière chacun d'eux on sent véritablement l'effort d'une conscience à la fois virile et tendre qui juge avec un implacable sentiment d'équité la vie moderne et ceux qui la nient. Comme tous les esprits vraiment élevés, ses préférences vont d'emblée aux humbles, aux souffrants, aux désespérés de la Vie. Pour eux, on le sent empli d'un amour infini, d'une pitié débordante. Mais jamais — et c'est ici que se souligne l'originalité vraie de Romain Rolland — jamais cette pitié ardente ne se transformera chez l'auteur de *Jean-Christophe* en une commisération attendrie pour les *déchets* de la vie. Il a une trop haute idée de celle-ci, il a un trop haut sentiment de ce que doit être l'activité humaine intégrale pour ne pas mettre tout de suite la santé au-dessus de la maladie, pour ne pas chanter avant tout la *virilité*.

...Vous retrouverez, dans *Antoinette*, cette même noblesse morale, cette même hauteur de sentiments, cette même équité et cette même grandeur d'âme. C'est un livre à la fois *viril* et sensible, un livre qui est à cent pieds au-dessus de la production courante, un livre rare, peut-être un livre unique.

JULES BERTAUT.

Gil Blas, 12 octobre 1908 :

Cette œuvre d'émotion et de naturel, de franchise, de simplicité, de bonté et de colère, est assurément la plus noble qui soit, depuis longtemps, sortie de nos presses françaises. Est-ce un roman ? C'est une biographie sans arrangements truqués, sans événements habilement concertés en vue d'une action artificielle ou d'une fin de chapitre. Mais les épisodes touchants ou dramatiques s'y suivent à leur ordre. Les portraits, si fouillés et si ressemblants, s'y dessinent à l'entrée des nouveaux venus. Les études d'âmes et de milieux s'y développent en leur place, et, de cet ensemble en marche, se dégage une somme de vie et de rêve, qui englobe plus de vérité, même de réalité, que ne le peut faire le roman en sa forme habituelle. M. Romain Rolland, visiblement, y « soulage son cœur, » et, sans crainte, y définit de l'idéal. Par le temps qui court, et si vite, il est bon de regarder cet homme et d'écouter sa parole.

JULES CASE.

Comœdia, 1911 :

M. Romain Rolland vit en marge des groupes littéraires, enfermé dans son œuvre, indifférent aux modes éphémères, ardent à se développer sans

cesse, à grandir dans sa foi d'artiste et à poursuivre la rude et longue tâche qu'il s'est commandée. C'est un indépendant riche de passion intérieure, fort de sa mission parmi les hommes, jaloux de sa liberté.

Il présente ce spectacle reposant, salutaire et réconfortant, dans une époque de servitude presque générale, d'un homme qui affirme sa vérité profonde, exalte les forces généreuses et libératrices qui sont en lui, sans se soucier des haines couardes qu'il fait lever sur son passage. Certes, M. Romain Rolland est un bien médiocre auteur parisien. Mais il est un vigoureux écrivain, de la grande tradition française, celle de Jean-Jacques Rousseau, de Diderot et de Michelet.

NAZZI.

Revue bleue, 2 mars 1912 :

Notre temps doit à Romain Rolland l'un des plus magnifiques spectacles que l'on puisse attendre d'un écrivain : Romain Rolland est à lui seul un spectacle étonnant, qui requiert nos curiosités surprises, et captive l'attention passionnée des libres esprits et des observateurs désintéressés de la vie contemporaine; une personnalité vigoureuse qui naît, grandit, s'affirme active, généreuse et diverse, une en sa diversité, impérieuse, inflexible, aveugle aux tentations et aux menaces,

un cerveau, et, comme on disait il y a quelques années, une conscience, qui jugent et formulent leur jugement avec une sereine audace; une âme véhémente, éloquente, qui se livre toute, sans peur ni réticences, — vous le reconnaîtrez, j'espère, cela vaut d'être considéré avec une très particulière estime : rien de plus rare qu'une semblable aventure, rien de plus dramatique. Les adversaires de Romain Rolland — il en a — s'efforcent avec un surprenant succès de faire éclater la variété, la fécondité du spectacle, de confirmer nos espoirs émerveillés, de prouver enfin l'irrésistible puissance d'un élan spirituel insoucieux de toute compromission, de toute habileté. On mesure la force aux obstacles qu'elle surmonte ou renverse. Nous voici donc obligés de constater qu'une grande force s'est levée parmi nos médiocrités, puisqu'elle ne cesse de progresser, conquérante, dominatrice, et ne recule ni ne faiblit devant aucune attaque. A mesure que grandit son œuvre, et que l'on en distingue mieux les lignes maîtresses et les tendances fondamentales, un fait s'avère : ces livres sont un viatique d'affranchissement : qui les a lus, s'il est honnête homme, relève la tête et savoure ses légitimes indignations; parmi le désordre contemporain, ils projettent une implacable lumière; parmi ce chaos, ils réhabilitent la notion d'équilibre; ils nous libèrent,

ils nous affranchissent. Ils sont puissants parce qu'ils sont l'expression d'une grande force morale, l'une des très rares que nous ayons vu naître, et de celles que nous connaissons, en raison même de son étonnante ardeur, l'une des plus révolutionnaires. Une marée qui a l'inéluctable élan d'une force cosmique nous emporte : aveugle qui ne la voit, sourd qui ne l'entend retentir. Elle anime d'un mouvement fantastique cette ample fresque où Romain Rolland nous offre une véridique image de notre temps; elle roule et retentit à travers tous les *Jean-Christophe;* elle nous berce et nous assourdit, nous soulève bien au-dessus de nous-mêmes et nous exalte; distinctement nous voyons ceux qu'elle engloutit, nous assistons à mille naufrages et nous en prévoyons mille autres, ô philosophes, politiciens, musiciens, peintres et écrivains ! mais déjà nous découvrons de nouvelles grandeurs et respirons le souffle d'une salubre tempête... Cette œuvre est grande, elle est émouvante comme la Destinée en marche. Nous savons quelle est sa puissance, quelle est sa signification, et que Romain Rolland l'édifia, avec une lenteur passionnée et une violence inspirée, pour servir de portique et comme de propylées aux avenues triomphales d'une France revivifiée.

LUCIEN MAURY.

Excelsior, 1er novembre 1912 :

Romain Rolland a terminé la grande œuvre, qui est l'œuvre romanesque la plus considérable et la plus hardie, la plus neuve et la plus variée de la littérature contemporaine...

Force de pensée, ardeur de sensibilité, aptitude à l'observation précise et profonde, discipline de l'esprit, élan du cœur, enthousiasme incessant devant les magnificences de la nature et de l'art, des êtres et des choses : ce sont là quelques traits de Romain Rolland.

J. ERNEST-CHARLES.

Semaine littéraire (Genève), 9 novembre 1912 :

Symbole et réalité, vérité et poésie, lyrisme idéaliste, avec l'espoir, au bout de tous les désespoirs, l'espoir dans les jeunes hommes de demain, qui se lèvent plus forts que leurs aînés, — voilà le résumé dernier de *Jean-Christophe*...

Nous l'aimons, cette œuvre étrange, bariolée de tons, prodigieuse de ressources, fourmillante d'idées et tout éclatante de talent. Nous l'aimons, parce qu'elle a activé, je l'espère, le dégoût de la littérature sale ; parce qu'elle a sonné le réveil des plus pures aspirations de notre race dans

le moment le plus trouble que nous ayons traversé depuis quarante ans ; parce qu'elle s'est faite, à l'occasion, vengeresse des histrions de la renommée, des snobs de l'esprit et des cabotins de l'art; parce qu'elle a su dégager, sous les grouillements malpropres de certaines surfaces, les élaborations profondes par où se régénèrent les nations. Nous l'aimons enfin, parce que l'auteur n'a pas douté de la France, et parce que son livre, acte de foi, sera pour la génération qui monte un levier d'énergie. Que dis-je ? maint homme de demain est déjà en puissance ce qu'il sera, grâce en partie à la lecture de *Jean-Christophe*. Et M. Romain Rolland, l'homme de la « génération sacrifiée », doit bénir un si fécond sacrifice.

S. Rocheblave.

Revue des Deux Mondes, 1er décembre 1912. — (Sous le titre : *Le testament d'une génération*) :

« La fin loue la vie, et le soir le jour... » M. Romain Rolland citait ce vieux proverbe en 1906, quand il publiait aux *Cahiers de la quinzaine* le premier fascicule de *la Révolte*, qui achève la première partie de son *Jean-Christophe*. Maintenant il vient de donner le deuxième et dernier volume de son ouvrage : la fin loue la vie; l'ouvrage est beau...

Jean-Christophe est, dit l'auteur, « la tragédie d'une génération qui va disparaître ». Cette génération : celle qui, au moment de la guerre, était à l'âge puéril. Et elle n'eut point à se battre ; elle ne porte pas les responsabilités : mais elle a reçu le châtiment. Elle fut triste et orgueilleuse, éperdue au milieu des ruines, acharnée à rebâtir « une somme du monde, une morale, une esthétique, une foi, une humanité nouvelle » ; et elle manqua de méthode, non d'héroïsme. Génération malheureuse et pathétique.

Les velléités, les espérances, les déconvenues, les folies de ces jeunes hommes, leurs rêves, leurs vertus et leurs vices, leur prodigieux émoi, tel est le tableau que Romain Rolland décida de peindre. Et il a dressé le bilan d'un quart de siècle.

. . . .

Les idées que je distingue, les voici :

Christophe est l'art et est le peuple. Et il ne s'agit pas seulement d'offrir au peuple l'art comme un cadeau, comme une récompense de son labeur, mais d'affirmer que l'art vient du peuple. Christophe est l'art et est l'amour... : l'art vient de l'immense amour populaire, de la grande âme féconde en qui germe toute l'ardeur humaine.

L'œuvre tout entière est destinée à réunir l'intellectualisme le plus fougueux et l'action la plus véhémente, ces deux ferments qui l'un l'autre

s'annihilent si une volonté plus forte qu'eux ne les oblige à travailler ensemble.

Et ils travaillent donc. Tel est le principe de la lutte essentielle. Lutte et souffrance. Mais il ne faut pas « se lasser de vouloir et de vivre; le reste ne dépend pas de nous ». Quel combat, où alternent la victoire des doctrines et la victoire du mâle instinct ! « Laisse les théories », ordonne Gottfried; et les théories prennent le dessus : mais elles se confondent avec la volonté.

Tout réunir, assembler même les contraires, pousser le paradoxe jusqu'à prétendre accorder les contradictoires, enfin totaliser les diverses puissances de la pensée et de la vie, les grouper sans les appauvrir et, pour les prendre toutes, renoncer à les coordonner, mais tenir en haleine leur foule confuse, voilà (autant que je la saisis) la philosophie de *Jean-Christophe*. Et, puisque *Jean-Christophe* nous est présenté comme le testament d'une génération (celle que j'ai dite), d'une génération « qui va disparaître » ou qui, du moins, a passé l'âge de sa plus vive expansion, voilà le caractère des jeunes hommes qu'hier (ou avant-hier) nous étions.

Le diagnostic est bon. D'autres moralistes et psychologues nous ont représentés comme de fins sceptiques désœuvrés : sceptiques, je ne dis pas non; mais si ardents et, capables d'agir, nous ne

l'avons que trop étourdiment prouvé, dès l'occasion, fût-elle médiocre ou détestable. Le diagnostic est, ajoutons-le, flatteur. M. Romain Rolland, suivant un ancien précepte de Maurice Barrès, a mis à notre vieille jeunesse un dieu dans les bras.

ANDRÉ BEAUNIER.

Progrès de Lyon, 1er décembre 1912:

Romain Rolland se trouve célèbre sans l'avoir cherché, et il y a autour de lui un grand public qui attendait désespérément un tel homme dans la foule des adroits faiseurs... *Jean-Christophe* constitue, au tout premier rang, une œuvre significative. Son succès est symptomatique : il est bien plus intéressant que le fait seul de voir un homme de grand mérite conquérir une juste réputation. Il révèle ce que la presse frivole et la bourgeoisie qu'elle flatte semblaient nier, l'existence de toute une classe française de lecteurs assoiffés d'émotions hautaines et prêts à glorifier la sincérité idéaliste d'un poète croyant. C'est pourquoi il faut que le succès d'une telle œuvre ne soit pas accaparé par la critique qui fait mine de disposer de la gloire et de l'opinion :

Jean-Christophe est offert au peuple, et non aux délicats et aux précieux, par un penseur que

la science a laissé plein de foi dans le peuple ; et c'est entre le peuple et lui que, directement, l'échange doit se faire.

.... Évidemment *Jean-Christophe* pèche par trop d'idées ; c'est un gros défaut — tout le monde ne l'a pas !... Ne vous arrêtez pas aux détails, il y en a de contestables, de hâtifs ; mais suivez le grand jet superbe de cette œuvre lancée comme une arche gigantesque au-dessus de toutes les anxiétés, de toutes les théories de notre fiévreuse époque ; tout ce qui a été adoré, rejeté, discuté, essayé depuis vingt ans dans le monde intellectuel est rassemblé là. Et voyez comme un écrivain de cette puissance est incapable de se connaître complètement lui-même ! Romain Rolland est avant tout obstiné à théoriser sur la vie, sur la société. Il ne s'occupe que secondairement des épisodes sentimentaux de son ouvrage. Eh bien ! ils y sont adorables. Ce tribun, cet apôtre, ce penseur austère, cet altruiste aux fières conceptions révèle dans le paysage, dans la peinture de l'amitié et de l'amour, dans l'évocation des impressions d'enfance, la tendresse la plus exquise, et c'est là qu'il *écrit* le mieux, lui qui dédaigne d'être un styliste et ne se sert de l'écriture que pour exprimer clairement mais cursivement ses pensées. Dût-on n'approuver aucune des idées exprimées dans *Jean-Christophe*, on y trouverait encore des

joies profondes rien que dans les parties de pur sentiment.

CAMILLE MAUCLAIR.

La Vie, 16 novembre 1912 :

... Romain Rolland est, à l'heure actuelle, un des rares écrivains, je serais tenté de dire le seul, à qui, par l'action qu'il exerce, a été dévolu l'honneur magnifique, et la responsabilité, de guider les consciences et d'entraîner les âmes. Nombreux, très nombreux, sont, à l'étranger, ceux pour qui vraiment il parle au nom de la France. En lui, ce n'est pas tant un auteur qu'on admire, qu'un homme qu'on écoute avec déférence, dans lequel on a foi, avec qui on s'inquiète de se trouver en désaccord, quand il arrive qu'il heurte trop violemment une opinion reçue, un jugement tenu pour sage et bon. D'où lui vient cette extraordinaire autorité ? D'autres sont aussi clairvoyants, d'autres ont autant ou plus que lui la profondeur et l'étendue de l'esprit, autant de probité intellectuelle et de courage dans l'expression sans fard de la pensée. Mais son accent, qui va au cœur, n'est qu'à lui. Il ne faut pas chercher ailleurs le secret de son succès.

EUGÈNE HOLLANDE.

Le Matin, 2 décembre 1912 :

Voici le dixième et dernier volume de *Jean-Christophe*. Le roman s'achève en beauté, comme il a commencé...

On pourra dire ce qu'on voudra de la structure et du détail de ces dix volumes : quand on aura bien critiqué, il restera qu'ils constituent une des plus hautes, des plus belles œuvres de notre époque ; l'œuvre est de ce petit nombre qu'il suffit de regarder pour écarter l'idée d'une décadence littéraire de notre pays.

Elle est riche à la fois de pensée et de poésie. En vain s'évertuera-t-on à nous persuader qu'il y a incompatibilité entre l'intelligence et la sensibilité, et qu'il faut renoncer à comprendre, pour vivre par le cœur. Toutes nos grandes œuvres littéraires le démentent, et c'est une des marques peut-être les plus constantes de notre génie national que cet intime accord dans lequel tout sentiment s'éclaircit en idée et toute idée s'échauffe en sentiment. M. Romain Rolland, chez qui la passion même la plus intense ne trouble pas la vue de l'esprit, est dans la pure tradition française.

GUSTAVE LANSON.

Poème et Drame, janvier 1913.

... Nulle savante recherche de style chez Romain Rolland. Un langage clair, sensible, à la portée de tous, et le plus naturel, le plus simple qui soit. Il coule partout égal, en masses tranquilles, comme un fleuve calme. Mais, sans affectation, Romain Rolland sait identifier Jean-Christophe aux forces de la nature. Lorsqu'une image peut exprimer l'idée, le sentiment ou la sensation, Christophe *devient* cette image. Le support littéraire de la comparaison se trouve supprimé; et comme ces images sont presque toujours tirées des choses simples du monde, la vie de Christophe se confond avec celle du monde. Les premiers poètes, créateurs de mythes, pensaient ainsi. Toute l'enfance du musicien est ainsi traitée, et combien d'autres scènes encore! Ainsi nous ne voyons pas seulement un homme, mais sa force originelle, un homme auquel participe la vie de la terre, des nuages, du vent, des arbres, de l'eau... Un héros tout d'édification, de foi, de conquête, d'exemple; un héros créateur de joie humaine et qui ne meurt que pour renaître... Un héros de légende, de ces légendes qui sont les chants éternels de l'humanité...

GASTON SAUVEBOIS.

Nouvelle Revue Française, 1er février 1913 :

En fermant *Jean-Christophe* sur *la Nouvelle Journée*, ce livre qui est, nous dit Romain Rolland, « une *somme* du monde, une morale, une esthétique, une foi, une humanité nouvelle à refaire », je songeais à deux autres *sommes*, à l'une par un singulier contraste, à l'autre par une ressemblance et une sympathie profonde. La première, c'était cette *Histoire contemporaine* d'Anatole France, qui ne fut point à vrai dire la « tragédie », mais la comédie d'une génération, et qui, comme *Jean-Christophe*, se dévoilait pour notre attente, vivait au jour le jour sous nos yeux. Comme Rolland son Christophe, Anatole France promenait M. Bergeret. Quelle ampleur, quelle intensité de notre culture française que celle qui permet, à douze ans de distance, ces deux massifs violemment opposés ! Parlerons-nous, et surtout pour si peu de temps, d'une différence entre des générations ? Non. Bergeret et Jean-Christophe, le vieux Français que notre culture distilla, le jeune Européen qui s'avance vers elle, « le grand ours qui venait de la forêt germanique » : deux coups de filets, jetés sur la vie par deux Ulysses intelligents, et dont les mailles veulent retenir toute une époque qui fuit...

Et je songeais aussi à une autre « somme », que je ne rapprocherai pas de *Jean-Christophe* par la surface, mais par ses puissances profondes et par ses voix intérieures. Ce sont, n'en soyez pas surpris, *les Misérables*. Laissons-en tomber toutes les parties basses, tout ce qui se confond à de l'Eugène Sue, et n'en gardons que le héros, un des plus purs du roman de tous les temps, Jean Valjean. Je sais bien, Jean Valjean est tout d'une pièce comme un cornélien, Jean-Christophe passe par toutes les nuances de la tremblante, haletante musique. Mais voyez comme tous deux sont construits du dedans par la même progression, par la même probité auguste de l'auteur qui se confond avec eux. Tous deux, ils sont cela : une épuration ; tous deux ils sont une vie que sur ses ailes fortes la musique en eux déposée porte vers la beauté de la mort...

ALBERT THIBAUDET.

ANGLETERRE

The Daily News, 25 septembre 1905 :

La crise littéraire qui se produisit en France vers 1890 (Paul Desjardins, Édouard Rod, Paul Bourget, F. Brunetière) fut une révolte, assez sombre il est vrai, mais nécessaire : elle visait les rigueurs glaciales d'une époque satisfaite et sans cœur. C'était bien plus une réaction qu'un signal de marche, un cri de désespérance, ou plutôt l'aveu d'une impuissance... Cosmopolitisme, antimilitarisme, exode fatal des campagnes vers les villes industrielles, tout était stigmatisé également. Les efforts de la vieille religion pour se rajeunir en prenant conscience des problèmes de l'ère nouvelle étaient bafoués, traités de futiles ou même signalés comme dangereux. La protestation des écrivains semblait stérile et sans promesse de printemps.

Et cependant c'était déjà le printemps, un pâle

printemps de février que les gelées cruelles de mars devaient bientôt chasser. Mais à l'heure qu'il est, c'est à nouveau la saison d'avril pour la France littéraire... Et je tiens très particulièrement à saluer l'apparition d'un écrivain de tout premier ordre. Le nom de Romain Rolland appartient dès maintenant à l'histoire de la littérature française. Son œuvre, *Jean-Christophe*, est en quelque sorte une brillante épopée psychologique d'une puissance singulière, et marquée au coin d'une foi ardente et sobre en la vie, rare depuis longtemps en littérature. Que nous sommes loin des études maladives de pathologie sociale dont s'alimenta l'imagination de deux générations successives ! C'est le retour à l'âge de Gœthe : nous rentrons dans le mystérieux laboratoire de l'âme humaine irréductible aux mesures conventionnelles; nous sommes à l'origine d'un romantisme plus jeune et plus sain. Nous faussons enfin compagnie à ces types de sombres dégénérés choisis pour faire le procès d'une société malade, et nous nous retrouvons avec des hommes et des femmes de notre temps, s'abreuvant aux sources mêmes de la vie véritable qui nous donne la jouissance, comme aussi les souffrances. L'atmosphère de cette histoire d'un jeune musicien est celle d'un monde aux forces neuves. Rarement peut-être imagination d'artiste créateur

atteignit au degré de noblesse et de perfection où s'élève le début de *Jean-Christophe,* l'aube du génie dans le développement d'une vie d'enfant.

A. L. Lilley.

Times, 29 septembre 1905 :

Il y a du vague, de l'informe, du diffus, autour de la figure principale : cela rappelle les brouillards dorés de Rembrandt, qui enveloppent une scène éclairée la nuit par une simple lanterne. Mais ce que le rayon de lumière touche, est vivant et parlant. M. Rolland, dans ses meilleurs moments, nous rappelle seulement les plus grands écrivains ; les noms qui nous viennent à la bouche sont Rousseau, Gœthe. Il ignore volontairement les trucs du métier. Il n'est pas pour moitié aussi habile que M. Abel Hermant ou M. de Régnier. Mais il est « une nature » ; s'il vit, il est probable que nous aurons à l'admirer avec toutes ses fautes, et peut-être à les considérer (ainsi que nous considérons l'emphase de Rousseau, la prolixité de Goethe) comme une partie intégrante de son talent. Les génies ne sont jamais impeccables ; ils laissent la perfection à un Gautier ou à un Banville.

Peut-être le premier volume (*l'Aube*) est le

meilleur ; il a le double charme du roman de l'enfance et du roman musical ; deux genres dangereux, mais qui, lorsqu'ils sont réussis, sont particulièrement heureux. Dans ce volume, la grâce simple et familiale du cadre allemand, la force et la fidélité de la peinture des caractères, quelque chose à la fois de cordial et de large, de simple et de tendre, révèlent l'auteur de la *Vie de Beethoven*... Le troisième volume (*l'Adolescent*) a pourtant un épisode — celui de Sabine — qui est encore meilleur. Cela semble énorme à dire ; mais nous y avons pensé plus d'une fois : Gœthe aurait pu tenir la plume qui a écrit ces pages si naturelles dans leur puissance ou leur grâce, ces pages qui, relues pour la troisième ou la quatrième fois, semblent plus émouvantes encore...

[L'auteur de cet article non signé, un des premiers que l'on ait consacrés à *Jean-Christophe*, est le grand poète Mary Robinson.]

Westminster Gazette, août 1908 :

On lit *Jean-Christophe* en se préoccupant aussi peu de savoir s'il est ancien ou contemporain, classique ou moderne, que lorsqu'on lit *Werther*, *Anna Karénine* ou *Wuthering Heights*.

Le style, si vous l'analysez, est certainement moderne ; mais vous ne l'analysez pas et ne songez

pas à l'analyser, pas plus que l'auteur ne s'est troublé l'esprit à savoir ce que vous et d'autres pourraient en penser.

Par-dessus tout, il n'a aucune crainte de dire des choses, évidentes et « vieux jeu », aucune crainte de dire ce que d'autres ont dit avant lui.

Il s'appesantit sur les choses essentielles, parce qu'il sent qu'elles sont essentielles, sans souci de savoir si elles ont été déjà dites. Il ne cherche jamais à placer les choses familières en des perspectives étranges, en des lumières bizarres, ou à les peindre avec des pointillures, des hachures, des taches, des coups de brosse, des lavis qui les rendent difficiles à reconnaître; il ne cherche jamais ni dans ses propres sentiments, ni dans son dictionnaire, des effets et des mots jusqu'alors inusités. Il va sans se presser ni se préoccuper; il semble être d'un autre temps : si empoigné par ce qu'il veut dire et si indifférent à la manière de le dire qu'en songeant à la virtuosité savante de la littérature française de notre époque, il donne l'impression d'un dilettante plus que d'un artiste.

Seulement, peu à peu, en avançant de livraison en livraison, on commence à soupconner que l'art de M. Romain Rolland est le plus grand art possible et que, par-dessus tout, il est l'art de l'avenir.

Les derniers volumes de ce roman encore inachevé font sentir — du moins à ceux, je pense, qui

connaissent un peu la France et l'aiment beaucoup, — que M. Romain Rolland est le premier et le plus grand d'une nouvelle école d'écrivains, étrangers à toute coterie et à tout cénacle, individus isolés, unis seulement par leur sincérité et leur indépendance personnelle; le premier porte-parole de la nouvelle France ou plutôt de tout ce qui a le plus de force, le plus de vitalité, le plus de persistance dans la plus avancée des civilisations modernes au point de vue intellectuel, et cependant la plus ancienne et la plus conservatrice. Le porte-parole de ce grand peuple français sur lequel on se méprend et qu'on représente sous de fausses couleurs.

VERNON LEE.

(Traduction de Mme Brandon-Salvador.)

Daily Mail, 21 février 1913 (sous le titre : *Une épopée en prose*) :

Il y a des années — en 1904, pour être précis — paraissait à Paris un petit livre, qui parlait d'un enfant musicien dans une petite ville d'Allemagne. Par la magique puissance qu'ont les œuvres d'art belles et rares, malgré leur muette réserve, de s'insinuer, de s'imposer à l'attention des gens de goût, ce livre s'empara aussitôt, pour

la retenir, de l'affection d'un auditoire qui — à présent que l'histoire est parvenue à sa fin — compte des membres dans tous les pays.

Les fidèles semblent d'abord avoir été particulièrement nombreux en Angleterre, bien que l'Angleterre ait été laissée en dehors du récit, qui embrasse tour à tour l'Allemagne, la France, la Suisse et l'Italie. A présent que *Jean-Christophe* est traduit en anglais, les portes du temple sont ouvertes à la multitude; et les fidèles se sentent un peu inquiets de songer à la curiosité frivole et aux malentendus possibles qui envahiront peut-être le culte, entourés par eux d'une si pieuse affection...

ALLEMAGNE

Frankfurter Zeitung, 8 octobre 1905 (à propos de *l'Aube*) :

... En une succession de tableaux tantôt lumineux et gais, tantôt graves ou attristés de larmes, une âme d'enfant nous révèle ses trésors cachés. Romain Rolland a certes les yeux d'un peintre, mais c'est aussi avec toute son âme de poète et de musicien qu'il contemple et décrit d'émouvantes visions. Le cœur vibrant, il prête l'oreille aux voix de la nature et les interprète en une langue mélodieuse et pleine d'images. Les figures de *Jean-Christophe* sont dessinées d'une main très sûre, avec cet art tout classique qui limite sa matière aux traits essentiels empruntés à la vie. La description est si sobre, le travail de l'artiste si loyal, qu'il atteint sans peine à la perfection dans la ressemblance et qu'il nous met face à face avec de véritables personnalités vivantes. Les ombres

de Beethoven et de Bach hantaient l'imagination de l'écrivain, tandis qu'il créait son jeune héros. Le souffle qui inspirait leurs œuvres passe à travers les pages riches de pensées et de sentiment délicat; le poète a pétri ensemble les douleurs et les joies de l'existence, la réalité et la fiction, pour en faire une œuvre harmonieuse et belle.

F. ED. SCHNEEGANS
(Heidelberg).

Berliner Tageblatt, 22 décembre 1912 :

LETTRE A ROMAIN ROLLAND

... Maintenant que le dixième volume de votre œuvre très noble et émouvante a paru, toute la jeunesse française qui réfléchit s'apprête à vous fêter... Mais l'Allemagne, elle aussi, se doit de n'être point muette en ce jour, car, mieux qu'aucun Français jusqu'ici, Romain Rolland, vous avez essayé d'apprendre aux intellectuels de votre pays ce qu'est l'âme allemande et notre culture artistique. Jamais écrivain, avant comme après « l'année terrible », n'avait tenté si libre et si sympathique effort pour réconcilier les esprits, et je ne sais personne en France à qui l'art allemand doive plus de reconnaissance qu'à vous, maître amoureux du silence, qui refuserez cet

hommage comme aussi la gloire qu'on vous prépare... Vous vous êtes donné pour tâche, dans une France gagnée par le chauvinisme, de créer un héros qui soit un musicien allemand imaginaire, nouveau Beethoven, dont vous n'avez pas fait une figure qui prête au rire et à la moquerie ce qui est le sort de tout Allemand dans les romans français, même chez Balzac), mais bien un héros véritable, un pur génie aux sentiments élevés. Vous avez campé l'Allemagne et la France en face l'une de l'autre, mais amicalement, dans une haute sphère de justice où la comparaison s'impose, mais non plus l'antagonisme.

... C'est en qualité d'Allemand que je tiens à vous remercier, car j'ai le sentiment que pour nous rapprocher de la jeunesse française, votre Jean-Christophe a plus fait que ligues, diplomates ou banquets. C'est toujours à travers un homme qu'on arrive à connaître un pays sous son meilleur jour. Jean-Christophe s'est assuré qu'à Paris il existe une élite d'hommes qui s'estiment au-dessus des erreurs et des contingences politiques, parce qu'ils se recherchent dans la sphère des valeurs les plus nobles et dédaignent les événements mesquins. Vous avez vu l'Allemagne grande parce que vous regardiez les Beethoven et les Gœthe; nous voulons et nous devons voir la France par vos yeux; et nous lui accorderons notre con-

fiance, parce qu'elle produit encore des hommes du type de ceux à la parfaite loyauté et au pur désintéressement desquels votre œuvre rend témoignage. A la sympathie, la sympathie seule doit répondre.

STEFAN ZWEIG.

Flamberge (*Mons*), Mons, 1913 :

Si Romain Rolland apparaît ainsi comme un admirable historien, son œuvre n'en est pas moins en première ligne un grand poème. Nous apercevons chaque tableau cultural à travers le miroir d'une âme humaine — celle de Jean-Christophe — de sorte que les regards multiples et divers que nous jetons sur la vie nationale des peuples dépeints, trouvent leur critique, leur correction, leur mise au point dans le développement progressif du caractère du personnage principal. Le développement de ce caractère est le lien continu qui réunit l'ensemble. La description ici sert à poser et à résoudre des problèmes d'une portée générale, humaine...

Dans *Jean-Christophe* se reflète en son entier le vouloir de tout l'Occident européen de notre époque. Et c'est pourquoi ce roman mérite de devenir un livre commun à tous les peuples.

OTTO GRAUTOFF.

ITALIE

Il Commento, Milan, 16 février 1908 (à propos de *la Révolte*) :

Jean-Christophe parle à tous les hommes. C'est une épopée humaine, qui embrasse l'enfant et le vieillard, le prince et le marchand, la femme du monde raffinée et l'indolent bourgeois, le provincial inconnu dont l'âme s'ouvre à la voix du génie, et le Juif qui l'exploite. Et c'est en même temps le portrait le plus exact de l'Allemagne moderne, la meilleure appréciation du haut idéalisme allemand, la plus impitoyable condamnation du funambulisme alcoolique des Ostrogoths décadents.

GIUSEPPE PREZZOLINI.

Corriere della Sera, 10 août 1908 :

Un roman démesuré, où il n'arrive presque rien, et qui pourtant intéresse, attache, passionne.

Cela semblera curieux, mais c'est ainsi : si grand est sous l'apparence de la plus parfaite simplicité — aucune préciosité, aucun artifice de style — le don profond et vital de Rolland. Il pénètre jusqu'aux racines des êtres et des événements les plus ordinaires, de manière à nous faire vivre avec eux et en eux ; il évoque avec un art direct, d'une clarté cristalline, cet ordre de sentiments et d'affections, de haute sympathie humaine et de véritable communion d'esprit, que savaient éveiller les vieux romans d'avant 1850...

Il y a dans *Jean-Christophe* quelque chose de tous les temps, d'éternel, de classique...

CARLO PLACCI.

Il Marzocco, Florence, 10 avril 1910 :

Romain Rolland et Jean-Christophe ont triomphé tous deux... Il est des âmes, dispersées dans le monde tumultueux, qui veulent se façonner d'après l'exemple de Jean-Christophe, des âmes auxquelles Jean-Christophe a fait accepter la vie, auxquelles il a fait croire que la vie est bonne, même avec ses douleurs, et qu'elle est sacrée, même avec ses hommes vulgaires et méprisables. Nous parlons de ces âmes auxquelles Jean-Christophe a enseigné la valeur du sacrifice, auxquelles il a révélé qu'elles ne sont pas seules au monde ;

et tant d'autres que le monde ne soupçonne pas et qui boivent tous les jours un vin de larmes, ignorant que même une vie pénible et humble, couronnée en silence de simples œuvres bonnes, a une vertu qui dépasse l'heure présente, une valeur infinie.

A combien d'entre elles Jean-Christophe n'a-t-il pas enseigné le mépris de la richesse, la sérénité dans l'indulgence, la bonté, l'indulgence marchant de pair avec la force ; cette grande chose qu'est la force, sans laquelle la bonté devient stupidité, et la résignation ineptie ! Jean-Christophe n'est pas encore au bout de sa tâche, et il a fait autour de lui un bien indicible. De son cœur se répand un flot de vie purifiante et rédemptrice.

ALDO SORANI.

Secolo, 7 janvier 1911 :

.... Ceux qui ne connaissent pas encore *Jean-Christophe* me seront reconnaissants de les engager à lire un des plus beaux et des meilleurs ouvrages de toute la littérature française du dernier demi-siècle...

Depuis bien des années, la France ne nous avait pas donné d'œuvre d'art qui révélât la vitalité saine, riche et puissante de son peuple. Et devant les innombrables livres élégamment cy-

niques ou menteurs des romanciers du boulevard, devant la poésie alcoolisée, flasque et pourrie, sous une couche de fard, que nous ont donnée ces poètes de l'alcôve et de l'estaminet, nous pouvions croire que la France était un pays fini, ou réduit à un état lamentable. Mais, en présence d'une œuvre telle que celle de Romain Rolland, nous pouvons avoir confiance dans l'avenir de la France. Un pays, un peuple qui peuvent inspirer et engendrer de telles œuvres, recèlent de puissantes énergies vitales.

ILDEBRANDO PIZZETTI.

La Stampa, 11 novembre 1912 (sous le titre : *Le poème d'un homme et d'un âge : Jean-Christophe*) :

Depuis huit ans, les fidèles attendaient, chaque année, chaque volume nouveau, avec une impatience, une ardeur incroyables. Ils étaient peu, d'abord, mais fervents, et parsemés à travers tous les pays. Depuis sa première apparition, cette œuvre singulière a éveillé par l'audacieuse nouveauté de son programme, par l'éloquence irrésistible de sa simplicité, des sympathies fraternelles; elle a réuni dans la même admiration des esprits éloignés les uns des autres; elle a

affirmé son importance plus que purement littéraire; elle a franchi les frontières d'une littérature nationale, et marqué nettement son ample sens idéal...

Jean-Christophe est une œuvre d'art insigne; mais il est plus et mieux encore : une œuvre de vie, une évocation d'humanité, une affirmation de foi... Bien que le roman soit incarné en un homme, il atteint à la valeur d'une représentation sociale. L'entreprise n'était pas nouvelle, dans la littérature française. Sans remonter jusqu'à Balzac et à *la Comédie humaine*, dans le dernier demi-siècle, Zola avec ses *Rougon-Macquart*, Flaubert avec *l'Éducation sentimentale*, France avec son *Histoire contemporaine*, et aussi le trop oublié Péladan avec sa *Décadence latine*, avaient donné le tableau d'un âge, d'une génération, d'une société. L'œuvre de Rolland se distingue de toutes ces créations par un caractère particulier, par la nature singulière de l'auteur. Nous ne nous trouvons plus en face d'un simple romancier, d'un pur artiste, mais devant *un homme* tout entier; et cet homme est une nature ardente de foi dans la vie, brûlante d'idéalisme; il est une intelligence qui s'est assimilé toute la culture moderne, non pas comme une froide matière d'étude, mais comme un ferment de vie et d'action; et il est enfin un esprit qui cherche pour lui, et pour les autres

l'obscure loi de la vie, un cœur qui veut venir en aide aux autres cœurs inconnus qui luttent et qui souffrent... Il y avait bien longtemps que la tragédie humaine n'avait été évoquée avec une telle ampleur d'intelligence et d'amour, avec des yeux aussi purs et aussi pénétrants, avec un sérieux aussi austère, avec une ardeur aussi candide... Je ne sais, après l'œuvre de Tolstoï, quelle autre contient une plus grande somme d'humanité.

Enrico Thovez.



TABLE DES MATIÈRES

APPENDICE



TOURS

IMPRIMERIE E. ARRAULT ET C[ie]

3534